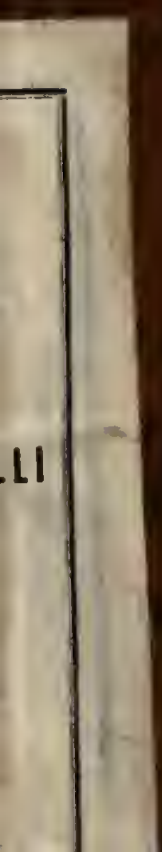

6
N

BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 16
PLUTEO V
N.° CATENA 8

THÉATRE ESPAGNOL.

n flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

HORAT.

TOME QUATRIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE

A PARIS,

:z DE HANSY, le jeune, Libraire,
rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.

vec Approbation, & Privilege du Roi.

66120

PIECES

Contenues en ce IV Volume.

Le Sage dans ſa retraite, P. 1

La Fidélité difficile, 119

Le Fou incommode, 221

Intermedes.

Des Melons & de la Femme tétue, 335

Des Beignets, 351

Du Malade Imaginaire, 365

De la Relique, 385

De l'Ecolier Magicien.

ERRATA.

PAG. 30, *l.* 6, épouſer le, *liſ.* épouſer la
p. 351, *l.* 5, INTERMES, *liſ.* ENTREMES.
p. 391, *au troiſie. couplet en titre*, LORENSO, *liſ.* LE VIEILLARD.

LE

LE SAGE

DANS

SA RETRAITE;

En Eſpagnol,

EL SABIO EN SU RETIRO;

COMÉDIE

De Dom JUAN DE MATHOS FRAGOSO.

AVERTISSEMENT.

J'AI cru devoir traduire cette Piece dont le fonds eſt abſolument le même que celui d'un Opéra Comique connu parmi nous, & d'une Piece réguliere non moins connue, quoiqu'elle n'ait pas été jouée ſur le théatre de Paris **. Les Auteurs François ont eu la bonne-foi d'avouer qu'ils avoient imité un Anglois qu'ils croyoient l'inventeur original de ce ſujet : mais l'Auteur Anglois n'a pas dit qu'il l'avoït pris d'un Eſpagnol. Rien n'eſt cependant ſi vrai, comme on va le voir : ce ſujet eſt intéreſſant. Dom Mathos Fragoſo l'a traité dans le goût de ſa nation. On pourra comparer ce diamant brut avec les pierres ſi bien miſes en œuvre par Meſſieurs Sedaine & Collé. Je ne ſais ſi c'eſt la prévention ordinaire aux Traducteurs qui m'aveugle ; mais j'aurois mieux aimé pour eux & pour nous, qu'ils euſſent obligation à l'original Eſpagnol, qu'au Copiſte Anglois. Quelque agréables que*

* Le Roi & le Fermier.

** La Partie de Chaſſe de Henri IV.

ſoient leurs Rois chez le Payſan, je crois qu'ils auroient pu y paroître plus nobles, & c'eſt de quoi Mathos Frogoſo leur auroit donné le modele.

PERSONNAGES.

Le Roi Dom Alphonse le Sage.
Dom Guttiere, *ſon Chambellan.*
Dom Alvar Nuñès.
Jean, *riche Laboureur.*
Béatrix, *ſa fille.*
Constance, *ſa bru.*
Montan, *ſon fils.*
Martin, *Laquais de Guttiere.*
Jacinthe, *Suivante de Béatrix.*
Tircis, *un des garçons laboureurs.*
Bergers, &c.

LE SAGE
DANS
SA RETRAITE,

PREMIERE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, JACINTHE; *richement vêtues : dans le fond*, DOM GUTTIERE & MARTIN *qui les ſuivent.*

BÉATRIX.

CE jeune homme eſt bien plein de galanterie & de généroſité.

JACINTHE.

Parlez bas, Madame, car je crois qu'ils nous ſuivent.

BÉATRIX.

Tu m'effrayes.

JACINTHE.

C'eſt l'amour qui le ramene ſur vos traces.

BÉATRIX.

Je vais bientôt décheoir dans ſon eſprit, s'il apprend une fois qui je ſuis : mais il faudra tâcher d'y remédier.

MARTIN.

Avancez, Monſieur.

DOM GUTTIERE.

Elles me trouveront importun.

MARTIN.

Ne perdez pas le moment favorable.

DOM GUTTIERE.

Je n'ai jamais rien vu de ſi beau. (*A Béatrix.*) Pardonnez, Madame, l'impoliteſſe apparente qui ne me permet pas de vous perdre de vue ; mais vos beaux yeux ont un attrait auquel je n'ai point la force de réſiſter.

BÉATRIX.

Galant Cavalier, votre honnêteté ne m'eſt point à charge, & je vous en remercie : mais faites-moi la grace de me laiſſer libre. Nous nous retrouverons ſouvent au même endroit où vous m'avez vue aujourd'hui, & pour gage de la parole que je vous donne, daignez conſerver ce bijou.

DOM GUTTIERE.

J'obéis, Madame, avec regret.

JACINTHE, *à Martin.*

Eh ! l'ami, ne m'apprendrez-vous pas quel eſt ce Cavalier ?

MARTIN.

Diable ! c'eſt Dom Guttiere, le favori du Roi Alphonſe.

JACINTHE.

Oh ! oh.

MARTIN.

Le premier Officier de ſa Chambre, & il n'en eſt pas moins complaiſant comme vous voyez ; mais puiſque vous ne le connoiſſez pas, il faut que vous ne ſoyez pas de la Ville.

JACINTHE.

C'eſt que nous y ſommes toujours renfermées.

MARTIN.

La cage doit être belle pour des oiſeaux comme vous.

DOM GUTTIERE.

Mais apprenez-moi du moins votre demeure.

BÉATRIX.

Je ne le puis, mais je vous promets de vous revoir demain.

DOM GUTTIERE.

Je reſte donc ici.

BÉATRIX.

Adieu. (*Elle s'en va avec Jacinthe.*)

SCENE II.

DOM GUTTIERE, MARTIN.

MARTIN.

POUR qui la prenez vous?

DOM GUTTIERE.

Pour une Dame de grande qualité; ſans doute.

MARTIN.

Vous voilà aſſez bien pris.

DOM GUTTIERE.

Je n'ai point à m'en repentir.

MARTIN.

N'ayez pas peur non plus qu'elle manque au rendez-vous qu'elle vous a donné.

DOM GUTTIERE.

Elle m'a laiſſé un aſſez bon gage. Vois ce diamant.

MARTIN.

Elle ſaura bien vous le faire payer.

DOM GUTTIERE.

Comment?

MARTIN.

Croyez-vous donc, Monſieur, que j'ignore tous les tours de ces coureuſes-là? Voilà l'heure où elles tendent leurs filets, où elles font leurs meilleurs coups. L'une ſort voilée bien ſoigneuſement, elle refuſe avec opiniâtreté de ſe découvrir, c'eſt qu'elle eſt laide: ſa modeſtie eſt une précaution prudente, elle attend le moment de faire valoir ſa laideur avec avantage. Cependant la curioſité lui ſert d'hameçon; c'eſt avec cela qu'elle vous attrape d'un jeune nigaud, des gants, des dentelles, des rubans. Puis quand elle voit qu'on la preſſe, qu'on veut ſçavoir à quoi s'en tenir, que fait-elle? elle montre ſa figure & s'en va, ſans qu'on ſonge à la retenir. Une autre au contraire, fait fonds ſur ſa beauté, elle ſe cache, ou elle ſe montre à propos; elle craint, dit-elle, la jalouſie d'un mari ſoupçonneux. Pour la voir, il faut des ſoins infinis; elle tire toujours des bas de ſoie, du chocholat, des bijoux; elle donne une adreſſe en l'air & puis crac, elle s'échappe comme une biche. Une autre ſort parée comme une Déeſſe: elle va voir une malade; mais c'eſt ſa bourſe

qui ne ſe porte pas bien : elle fait un paquet de mille choſes néceſſaires à ſa malade, la dupe paye ; s'il ſe fâche, on lui dit avec fierté : eh bien ! Monſieur, reprenez tout : on l'appaiſe avec quelques faveurs légeres & l'eſpérance de quelque choſe de plus. Quand il veut enſuite s'informer de ſa beauté, il ſe trouve que perſonne ne la connoît. D'autres font encore mieux : elles reſſemblent à ces filets de pêcheurs qui arrêtent les petits poiſſons comme les gros : tout leur eſt bon, elles ne refuſent rien.

DOM GUTTIERE.

La divine beauté que j'adore n'eſt point dans ce cas là ; ſes charmes, ſa modeſtie, ſes graces, ont captivé mon cœur ; de ſorte qu'il n'eſt occupé, qu'à s'applaudir d'avoir perdu ſa liberté. Ah ! Martin ! je meurs d'amour.

MARTIN.

Que ne la ſuivez-vous donc, ſi elle vous a ſi vivement touché ?

DOM GUTTIERE.

Je crains de la choquer & de manquer au lever du Roi : voilà ſon heure.

J'aurois trop à me reprocher de ne m'y être point trouvé.

MARTIN.

Nous voila au Palais. Si je ne me trompe, j'apperçois nos aventurieres qui s'en vont par-là fort vîte.

DOM GUTTIERE.

Puiſque le haſard veut que nous les rencontrions encore, ſuis les Martin ; n'y manque pas.

MARTIN.

Je le veux bien : ces oiſeaux-là vous feront voir du pays.

DOM GUTTIERE, *ſeul.*

Par ce moyen je connoîtrai quel eſt l'objet qui a fait ſur moi une ſi forte impreſſion. Mais le Roi ſort ; il faut cacher mon amour.

SCENE III.

LE ROI (1), *avec ſa ſuite.* DOM GUTTIERE.

On entend de la muſique, on chante des vers qu'il n'eſt pas poſſible de traduire.

LE ROI.

QU'ILS ſe taiſent. N'ai-je pas défendu qu'on chantât devant moi ces vers efféminés? Les poëtes n'ont-ils pas les belles actions des grands hommes à peindre dans leurs ouvrages? Qu'ils s'y appliquent, qu'ils les mettent en vers, & qu'enſuite on les chante. Voilà le moyen de plaire à l'eſprit comme à l'oreille. (*A part.*) Ah! charmante perſonne! que je réuſſis mal à écarter vo-

(1) Ce Roi eſt le fameux Alphonſe, dit le Sage: c'eſt lui qui diſoit que ſi Dieu l'avoit conſulté à la création du monde, il lui auroit donné de bons avis.

tre ſouvenir de mon eſprit ! je n'ai ceſſé de ſouffrir depuis que je vous ai vue, & je n'ai point de ſoulagement à attendre : c'eſt bien aſſez d'avoir la foibleſſe d'écouter un pareil amour ſans y joindre celle de le déclarer. (*Haut.*) Les Rois en tenant la place des Dieux, doivent comme eux ſe montrer ſupérieurs aux paſſions. Comment oſeroient-ils s'y livrer eux-mêmes, tandis qu'ils ſont faits pour les réprimer dans les autres ? (*La Muſique parle en termes empoulés du cheval de Troye. Le Roi blâme les expreſſions & le choix du ſujet.*)

L'hiſtoire, dit-il, n'a pas beſoin de fables. Un hiſtorien doit être clair, ſimple & véridique : en chargeant ſes récits d'ornemens ſuperflus il les rend toujours ſuſpects. On peut ſe permettre des libertés dans les ouvrages d'imagination ; mais quand il s'agit de la vérité, il faut, comme les anciens, la peindre nue ; c'eſt par-là qu'une hiſtoire peut inſtruire la poſtérité. C'eſt ce qui m'a fait entreprendre d'écrire celle d'Eſpagne. Il n'y a gueres qu'un Roi qui puiſſe faire avec ſuccès le tableau de ſon ſiecle ; car ne dépendant de perſonne, il ne prodiguera ni les

éloges ni les satyres mal-à-propos (2).

DOM. GUTTIERE.

Ce sont ces nobles occupations qui ont valu à votre Majesté le nom de Sage, que les savans lui ont donné.

LE ROI.

Je ne mérite point ce nom : les limites de l'esprit humain sont trop étroites. Depuis ma jeunesse je travaille dans plus d'un genre : plus j'acquiers de science & plus je vois combien je sais peu de chose. (*A part.*) J'ignore sur-tout l'art de vaincre mes passions. (*Haut.*) Qu'on chante toujours. (*A part.*) Que me sert l'empire, si le silence même ne suffit pas pour me défendre de mon propre cœur ?

LA MUSIQUE.

Les superbes lambris sont déja tout en feu, la flamme a gagné le sommet des tours les plus élevées.

LE ROI, *à part.*

Et le feu de mon amour s'augmente de plus en plus. (*Haut.*) Cela suffit :

---

(2) Cette maxime paroîtra peut-être un peu douteuse à bien des gens.

qu'ils ſe retirent. Nuñès, qu'on avertiſſe les Véneurs, que je ſortirai demain pour la chaſſe. J'irai à ce charmant endroit qui s'appelle la Véga Florida. (*A part.*) Puiſſé-je y apprendre enfin quelle eſt cette beauté ſi dangereuſe pour mon repos ! (*Haut.*) Guttiere, je veux que vous veniez ce ſoir avec moi promener à la montagne voiſine.

DOM GUTTIERE.

Je ſuis trop honoré de pouvoir vous obéir.

LE ROI, *à part.*

Quel état pour un Roi ; ſi je cache mon amour, je ſouffre une peine cruelle ; ſi je le déclare, je commets une action indigne de moi. Le chagrin me ronge : je flotte entre la crainte & l'eſpérance.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

DOM GUTTIERE, MARTIN.

MARTIN.

DE la joie, Monſieur.

DOM GUTTIERE.

Que dis-tu, Martin ?

MARTIN.

Je ſais qui eſt la Dame.

DOM GUTTIERE.

Apprends-le moi vîte.

MARTIN.

Je l'ai ſuivie juſqu'à une auberge ; où elle s'eſt rendue tout droit ; elle y a pris une chambre : en moins de rien elle y eſt devenue une petite payſanne fraîche, charmante comme une roſe. Un jeune garçon étoit là tout prêt avec une charrette bien arrangée : elle s'eſt mis une gaſe fine devant le viſage, & s'eſt élancée dans la voiture avec la légéreté d'une nymphe. Il y avoit derriere un payſan à pied qui m'a inſtruit de tout ce qui la concerne : c'eſt

la fille d'un Laboureur nommé Jean, qui demeure à la *Véga Florida*, où le Roi aime tant à chaſſer.

DOM GUTTIERE.

Ah ! Martin quelle chûte ! cependant, puiſque le Roi va demain à ce village, je l'accompagnerai ; je ſaurai pourquoi cette belle fille eſt venue ainſi déguiſée m'inſpirer un amour ſi violent. Tout ce qui s'eſt paſſé me paroîtroit un ſonge, ſi cet amour qui me reſte ne me faiſoit pas voir que c'eſt une vérité.

(*Ils ſortent.*)

SCENE V.

Le théatre change : il repréſente une maiſon de la Véga Florida.

JEAN *le Laboureur avec ſes garçons.*

JEAN.

ALLONS, Meſſieurs, allons le jour eſt déjà grand.

UN GARÇON.

Pourquoi nous appellez-vous, Meſſieurs?

JEAN.

Parce que vous faites les pareſſeux, apparemment: allons, allons, à l'ouvrage. Toi, Antoine, va faire labourer ces champs qui ſont auprès de l'hermitage: menes-y dix paires de bœufs & autant de mules, afin que l'ouvrage aille plus vîte. Toi, Bruno, va à la côte, où Conſtance fait vendanger; remplis-y quatre ou cinq paniers des plus beaux raiſins, tu les porteras à nos voiſines, & ſur-tout au Médecin: quoique je n'aie pas encore été dans le cas de l'employer ni pour moi, ni pour mes gens, je le paye toujours d'avance, afin qu'il n'entre point dans ma maiſon. Je veux empêcher qu'il ne ſe chagrine de voir qu'on ſe porte bien chez moi.

BRUNO.

J'y vais avant que le ſoleil ſoit plus chaud.

JEAN.

Toi, Tircis, va dire à mes enfans de venir auſſi travailler. Quoi qu'ils

n'en aient pas beſoin, il faut toujours qu'ils s'occupent pour l'exemple. Quand on demeure dans un petit endroit, il ne faut point être à rien faire, cela cauſe des caquets.

THIRCIS.

J'y vais, (*à part.*) & j'irai déjeûner.

SCENE VI.

JEAN, *ſeul.*

JE te rends mille graces, ſouverain Arbitre de la Nature, des richeſſes dont tu m'as comblé. Autant que ma vue peut s'étendre, mon œil n'eſt frappé que des preuves de tes bienfaits. C'eſt ta libéralité qui m'a rendu maître de ces champs féconds, de ces prairies inépuiſables, de ces ruiſſeaux qui les fertiliſent, de ces troupeaux qui les animent, de ces vignes qui nous préparent une reſſource ſi délicieuſe contre la fatigue de nos travaux. Accepte ma reconnoiſſance, Diſpenſateur ſuprême des biens & des maux : daigne continuer de veiller

ſur moi & ſur ma famille : écarte les chagrins qui pourroient empoiſonner l'état de félicité où tu m'as conduit. Oui, je ſuis heureux ; on ne l'eſt qu'autant qu'on croit l'être : de tous tes bienfaits le plus grand eſt de m'avoir préſervé de l'ambition ; je ſuis né dans cette maiſon ruſtique, au milieu des châtaigners & des chênes. Je n'ai jamais vu ni Séville ni le Roi, quoique je n'en ſois qu'à deux lieues. Ce n'eſt point un caprice ridicule ; c'eſt une antipathie naturelle contre l'air faux des courtiſans : je ne changerois point mon humble métairie contre les plus beaux châteaux. Je vis ici reſpecté de mes égaux, ſans deſirer de vains honneurs. Quand on s'éleve dans le monde, ce n'eſt que pour tomber de plus haut ; j'ai toujours ſous les yeux l'exemple du chêne abattu par la fureur des vents, & du roſeau qui y réſiſte par ſa foibleſſe même.

SCENE VII.

JEAN, BÉATRIX, MONTAN.

BÉATRIX & MONTAN, *enſemble.*

MON pere, nous voilà.

JEAN.

Mon fils Montan, Béatrix ma fille; qu'eſt-ce qu'il y a?

MONTAN.

Mon pere, je venois vous demander une petite grace

BÉATRIX.

Et moi auſſi.

MONTAN.

Mais ne vous fâchez pas.

JEAN.

Ma douce eſpérance, ſoutiens de ma vieilleſſe, que ne ferois-je pas pour vous? Tout ce qui frappe ici vos yeux vous appartient, c'eſt pour vous que mes travaux l'ont acquis.

MONTAN.

Eh bien! mon pere, il faut vous réjouir une fois. Venez voir le Roi; on dit qu'il chaſſe ici autour, aujourd'hui; tout le village eſt déja ſorti pour aller au-devant.

BÉATRIX.

Venez embraſſer ſes genoux, puiſque c'eſt à lui que nous devons notre tranquillité. Laiſſez-là cet habit malpropre, habillez-vous comme les jours de fête, venez.

JEAN.

Arrêtez! moi, aller voir le Roi: êtes-vous fous? Quoi! je ferois à mon âge, ce que je n'ai point encore fait de ma vie? allez, j'ai pris un parti, il y a long-tems, à cet égard. Je veux bien lui obéir, mais le voir, non. Ce n'eſt point fierté de ma part, c'eſt ménagement, c'eſt reſpect. Voyez le ſoleil, il éclaire tout le monde; mais quand on le fixe, il éblouit. Je ne veux point voir le Roi: qu'eſt-ce qui m'en reviendroit? Me donnera-t-il des emplois, ou des cordons bleus, rouges? &c. je ne gagnerois auprès de lui que du mépris & des affronts. Non: je ſuis obligé à l'aimer, à le

ſervir comme mon maître ; mais rien ne m'oblige à le voir. Je ſuis peu curieux de toute ſa magnificence : & d'ailleurs ne ſuis-je pas roi ici moi-même ? Mes côteaux, voilà mes villes, les champs ſont mes provinces, & mon ſceptre eſt la charrue que j'ai ſi long tems maniée ; c'eſt avec elle que je gouverne mes ſujets. J'abaiſſe ce qui s'éleve, j'éleve ce qui s'abaiſſe, & par reconnoiſſance ils me payent de riches tributs. Mes tapis ſont les fleurs des prairies. Je n'ai point d'autres dais que les arbres de mon verger : ceux des grands Seigneurs ſont ornés de fleurs, brodées avec art ; les miens ſont couverts de fruits formés par la nature, Lequel eſt le plus agréable d'avoir comme eux une peinture qui trompe, ou comme moi une réalité utile ? O ma chere ſolitude ! je te préfère à tout : rien ne vaut le calme que tu m'aſſures. Qu'ai-je à faire d'aller conſidérer la pompe des Rois, leurs couronnes, leurs ſceptres, puiſqu'enfin tout cela tombe, tout va s'enſevelir dans le cercueil ?

*

SCENE

SCENE VIII.

MONTAN, BÉATRIX, JACINTHE.

BÉATRIX.

QUEL étrange entêtement !

MONTAN.

Les autres viennent de loin pour voir le Roi; lui, il se cache, il s'enfuit pour ne le point voir.

JACINTHE.

Quelle sotte philosophie !

BÉATRIX.

Y a-t-il un homme raisonnable qui ne se réjouisse de voir son Souverain ?

JACINTHE.

Je n'ai jamais vu une pareille opiniâtreté.

MONTAN.

Mon pere & moi, ma sœur, nous pensons bien différemment ; je meurs d'envie de voir la cour ; la vie de la

campagne m'ennuie. Je ne ſonge, avec plaiſir, qu'à la magnificence de la ville, tout le reſte me dégoûte.

BÉATRIX.

Vous avez raiſon; j'y ai été quelquefois, vous ne pouvez en rien imaginer qui ne ſoit au-deſſous de la vérité. Pour moi, je ſais bien que je ne puis plus goûter de plaiſir dans un village, (*A part.*) ſur-tout depuis que mon cœur eſt à la Cour avec Dom Guttiere. Ah Jacinthe! quel nom! c'eſt de lui que dépend tout mon bonheur.

MONTAN.

Mon pere ne pourroit-il pas, avec tout le bien que le Ciel lui a envoyé, vous donner pour mari un grand Seigneur? il eſt en état de vous aſſurer plus de cent mille ducats de dot.

BÉATRIX.

Suivant lui, c'eſt ſe moquer que de ſonger à me donner un autre mari qu'un payſan; mais patience, il faudra bien me conſulter toujours. Adieu, mon frere, je m'en vais à la meſſe: j'ai entendu dire que le Roi s'y trouveroit.

MONTAN.

Si vous y voyez Conſtance, faites-lui bien mes complimens.

BÉATRIX.

Moi! la voilà qui vient; vous vous en acquitterez mieux vous-même.

SCENE IX.

CONSTANCE, MONTAN.

MONTAN.

BONJOUR, belle Conſtance : le jour me paroît plus vif depuis que je vous vois. Le zéphyr, depuis long-tems, murmuroit entre ces feuilles que Conſtance alloit arriver : ces fleurs même en vous appercevant croyoient voir lever le ſoleil.

CONSTANCE.

Gardez, Montan, vos galanteries pour un autre jour; pour le préſent nous n'avons autre choſe à faire que d'aller voir le Roi qui vient à notre village. Vous êtes riche & je ſuis pauvre : ſi vous m'aimez, faites-moi ri-

che comme vous, ou devenez pauvre comme moi. Songez que dorénavant je ne veux plus vous entendre qu'en préſence d'un Curé. (*Elle s'en va.*)

MONTAN.

Arrêtez un moment, écoutez : elle me fait payer cher le bonheur de l'avoir vue. On n'eſt jamais heureux qu'il n'en coûte quelque choſe. (*Il ſort.*)

SCENE X.

La ſcene change, elle repréſente le parvis d'une Egliſe.

LE ROI, ALVAR NUNÈS, DOM GUTTIERE, BÉATRIX, JACINTHE & *les Payſans que la curioſité attire, ſont dans le fond.*

LE ROI, *à part.*

Je ſuis venu ſous prétexte de chaſſer juſqu'ici, afin de revoir cette charmante fille pour qui les aſtres m'inſpi-

rent une ſi violente paſſion. (*Haut.*) Cette Egliſe eſt belle, Nuñès.

NUÑÈS.

On ne s'attendroit pas, Sire, à en trouver une pareille dans un village.

DOM GUTTIERE.

Il y a ici un Payſan fort riche qui y a fait des préſens magnifiques.

LE ROI.

Avant que d'entrer dans l'Egliſe, je veux voir une épitaphe dont la forme ſinguliere excite ma curioſité.

DOM GUTTIERE.

C'eſt ſans doute quelque vieux monument. (*Ils s'écartent ſur un des côtés du théatre. On voit à l'autre Jacinthe & Béatrix qui les regardent.*)

JACINTHE, *en lui montrant Dom Guttiere.*

Avancez ſans rien craindre.

BÉATRIX.

Jacinthe, je tremble depuis que je l'ai vu. C'eſt ſans doute un grand Seigneur. Mes ſottes eſpérances s'en vont en fumée.

JACINTHE.

L'amour a ſouvent égalé des partis bien moins convenables.

BÉATRIX.

Comment veux-tu qu'un Gentilhomme veuille épouſer le fille de Jean le Laboureur ?

JACINTHE.

Mademoiſelle, vous ne ſeriez pas la premiere qui auriez paſſé du Village à la Cour (3).

Le Roi rentre & Béatrix ſe retire, les Garçons Laboureurs prennent ſa place.

UN DE CES GARÇONS.

Prends-garde qu'ils ne nous voient pas.

UN AUTRE.

Tais-toi.

UN AUTRE.

Nous le voyons-bien à notre aiſe. Regarde-donc. (*En montrant le Roi.*) Il a auſſi de la barbe tout comme nous.

---

(3) L'Eſpagnol dit paſſer des ſabots ſous le dais.

DOM GUTTIERE.

Votre Majeſté ſemble contente de ce qu'elle vient de lire.

LE ROI.

C'eſt la meilleure & la plus ſinguliere inſcription que j'aie vue de ma vie. Elle mériteroit d'être écrite en lettres d'or. Liſez cette étrange épitaphe.

DOM GUTTIERE. *Il lit.*

» Ci gît Jean le Laboureur qui n'a » jamais fait ſa cour à perſonne. Il n'a » jamais été à la Ville. Quoique plein » de reſpect pour le Roi, il ne l'a ja- » mais vu. Il n'a ni éprouvé, ni inſ- » piré la crainte. Il n'a connu ni les » beſoins, ni les bleſſures, ni la pri- » ſon. Pendant une vie de ſoixante » ans il n'a vu arriver dans ſa maiſon, » ni accident, ni diſpute, ni maladie ».

NUNÈS.

Il n'y a peut-être perſonne au monde qui pût en dire autant.

DOM GUTTIERE.

Il n'y a point de date.

LE ROI.

Cela eſt vrai. Je voudrois bien

qu'un pareil homme fût encore en vie pour avoir le plaiſir de le connoître.

DOM GUTTIERE.

Il eſt aiſé de vous en éclaircir ; voilà un petit drôle du Village. (*Il appelle un des garçons.*) Holà, viens ; ne crains rien.

TIRCIS, *tremblant.*

Que me voulez-vous Monſ... Monſeign....

DOM GUTTIERE.

Prends-garde que c'eſt le Roi qui te parle.

LE ROI.

Comment t'appelle-t-on?

TIRCIS.

Monſieur, Tircis.

LE ROI.

Que fais-tu?

TIRCIS.

Je garde..... des bêtes..... Il y a de la honte à les nommer (5) ;

(5) Il y a plus que de la honte en Eſpagne à ne point manger du cochon, s'il eſt vrai que cela ſuffiſe pour être mis entre les mains de la Sainte Inquiſition.

il y en a encore davantage à n'en point manger.

LE ROI.

Dis-moi, y a-t-il quelqu'un ici qui s'appelle Jean le Laboureur ?

TIRCIS.

Je ſuis un ſot, Monſieur, ſur-tout à préſent, je ne ſaurois vous répondre; demandez à Béatrix.

LE ROI.

Qui eſt cette *Béatrix* ?

TIRCIS.

C'eſt cette fille qui ſe cache, c'eſt la plus jolie du village.

DOM GUTTIERE, *allant vers Béatrix.*

Ma belle fille, venez parler au Roi. Mais Dieu ! n'eſt-ce pas là celle que j'adore ?

LE ROI.

(*A part.*) N'eſt-ce pas là, l'objet qui m'attire ici ?

BÉATRIX.

Seigneur, j'embraſſe vos genoux.

LE ROI.

Levez-vous, charmante perſonne,

je ne ſaurois vous voir à mes pieds (6).

BÉATRIX.

Que me veut, votre Majeſté ?

LE ROI.

Elle a toute l'aſſurance d'une femme du grand monde. Y a-t-il ici un Jean le Laboureur ?

BÉATRIX.

Oui, c'eſt mon pere.

LE ROI.

Il eſt donc encore en vie ?

BÉATRIX.

Il ſe porte ſi bien qu'il vivra encore long-tems. A ſon âge de ſoixante ans, il n'a jamais eu ſeulement un mal de tête.

LE ROI.

Pourquoi donc a-t-il déja fait placer ici ſon épitaphe ?

---

(6) L'Eſpagnol dit : *Levez-vous ; la ſphere du ſoleil ſe plaindroit en voyant à mes pieds ſes étoiles.* Il faut ſe rappeller que dans toutes les galanteries des Comédies Eſpagnoles, le ſoleil & les étoiles entrent toujours pour quelque choſe.

BÉATRIX.

Il dit, que c'eſt une folie de ſe bâtir des maiſons pour le peu de tems qu'on a à vivre, au lieu que le tombeau devant être notre demeure pendant des ſiecles, il a voulu faire bâtir le ſien avant ſa mort..

LE ROI.

Eſt-il riche, Jean le Laboureur?

BÉATRIX.

Sire, il a plus de cinquante charrues qui ne travaillent que pour lui.

LE ROI.

De quoi s'habille-t-il ?

BÉATRIX.

De ſerge griſe.

LE ROI.

Comment eſt ſa vaiſſelle ?

BÉATRIX.

De terre groſſiere.

LE ROI.

Pourquoi ?

BÉATRIX.

Parce qu'il aime en tout la ſimplicité. Il déteſte les dépenſes inutiles.

LE ROI.

Eſt-ce qu'il eſt avare ?

BÉATRIX.

Au contraire, il donne une partie de ſon bien aux pauvres : il a des terres qu'il enſemence exprès pour eux ; il leur en diſtribue tout le fruit.

LE ROI.

Voilà un ſingulier homme. Et pourquoi dédaigne-t-il de voir ſon Roi ?

BÉATRIX.

Il dit qu'il l'aime, qu'il le reſpecte comme un bon ſujet, qu'il lui donneroit tout ſon bien, mais qu'il ne veut pas le voir. Cette idée le domine ſi fort, que chaque fois que votre Majeſté vient, il ſe cache.

LE ROI.

Il eſt trop heureux de ſavoir ſe contenter de l'état où il eſt né. J'envie la grandeur d'un homme qui mépriſe ma magnificence & ne veut pas me voir. Si je n'étois pas Roi, je voudrois être Jean le Laboureur : & quel état veut-il donner à ſes enfans avec tant de bien ?

BÉATRIX.

Quoiqu'il puiſſe me donner cent

mille ducats de dot, il ne veut me marier qu'avec un payſan du village. Il dit qu'il ne veut pas d'autre nobleſſe que celle qui vient de Dieu.

LE ROI.

(*A part.*) Il n'en ſera rien : je mourrai plutôt que de la voir entre les bras d'un autre. (*Haut.*) Et vous, que vous en ſemble ?

BÉATRIX.

Sire, j'ai le cœur ſi élevé, que hors la Cour rien ne paroît me convenir.

LE ROI.

Voulez-vous que je vous amene à la Cour ?

BÉATRIX.

Sire, ſi au mariage de Votre Majeſté, elle vouloit me placer auprès de la Reine, j'irois volontiers en Cour, ſans cela, je ne dois point y penſer.

MARTIN.

Voilà une Payſanne qui n'eſt pas dégoûtée.

LE ROI.

Belle comme vous êtes, quand vous ſeriez moins riche, vous réuſſiriez fa-

cilement à la Cour. (*On vient avertir le Roi que tout eſt prêt pour la Meſſe.*

LE ROI, *à part.*

Je trouverai un autre moment pour lui parler avec moins de gêne. (*Haut.*) Allons, que vous ſemble Dom Guttiere de l'orgueil de ce Payſan philoſophe?

DOM GUTTIERE.

Il ſe vante de n'avoir ni fait la Cour à perſonne, ni voulu voir ſon maître : voilà une vanité bien oppoſée à la modeſtie qu'il affecte dans tout le reſte.

LE ROI.

J'en ſuis ſi piqué que je veux m'en venger. Ah! Jean le Laboureur, je veux aujourd'hui que vous faſſiez votre Cour & que vous me voyiez. (*Il ſort.*)

LES PAYSANS.

Vive le Roi Alphonſe.

SCENE XI.

DOM GUTTIERE, *reſté avec* BÉATRIX.

DOM GUTTIERE.

CHARMANT objet, *qui brillez comme le ſoleil & frappez comme l'amour*, ſouffrez que je vous diſe deux mots.

BÉATRIX.

Soit, deux mots, pas davantage.

DOM GUTTIERE.

Le premier, c'eſt que je vous ai vue à la ville; le ſecond, c'eſt qu'à l'inſtant vous m'avez inſpiré la plus ardente paſſion.

BÉATRIX.

Vous ne ſaviez pas qui j'étois; à préſent que nous nous connoiſſons tous deux, l'intervalle prodigieux qui nous ſépare me défend de répondre à votre amour.

DOM GUTTIERE.

Ce n'eſt pas-là une raiſon : y a-t-il rien que l'amour n'égale (7) ?

BÉATRIX.

Ecoutez, il y a dans le village un grand orme ſous lequel les filles viennent danſer le ſoir. Si vous voulez y venir déguiſé, nous cauſerons enſemble.

DOM GUTTIERE.

Puis-je y compter ?

BÉATRIX.

Oui, je me retire de peur de donner à penſer aux gens malins.

DOM GUTTIERE.

Adieu, je vais ſoupirer juſqu'à cet heureux moment.

---

(7) Dans l'Eſpagnol il y a : *la muſique forme une harmonie complette avec deux voix différentes, un deſſus & une baſſe. L'Amour peut bien auſſi faire une muſique complette avec deux volontés, & ajuſter celle de deſſus avec celle de la baſſe.* On voit bien qu'il n'y a pas moyen de traduire cela.

BÉATRIX, *en s'en allant.*

Pourquoi faut-il qu'il ſoit Gentilhomme !

DOM GUTTIÉRE.

Pourquoi n'eſt-elle pas née de condition !

SECONDE JOURNÉE.

Le théatre repréſente la place du village, & l'orme ſous lequel danſent les Payſans.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, JACINTHE *d'un côté*, DOM GUTTIERE, MARTIN *ſon valet de l'autre habillés en payſans.*

BÉATRIX.

Il n'y a perſonne encore ſous l'orme.

JACINTHE.

Nous ſommes venus trop-tôt.

BÉATRIX.

Je voulois voir ſi Dom Guttiere s'y ſeroit déja rendu.

MARTIN.

J'ai laiſſé votre cheval attaché là-bas à un ſaule.

DOM GUTTIERE.

Il n'eſt pas poſſible qu'on nous reconnoiſſe dans ce déguiſement : voilà l'orme.

MARTIN.

Et voilà la fille.

DOM GUTTIERE.

Vous voyez, ma belle maîtreſſe, combien je ſuis obéiſſant. Nous ſommes égaux à préſent. Cet habillement ſimple vous répond de la naïveté de mon amour. Mais aujourd'hui que je ſuis Laboureur, puis-je eſpérer de recueillir quelques faveurs pour les ſoupirs que j'ai ſemés

BÉATRIX.

Il vaudroit mieux pour moi peut-être qu'au lieu de changer d'habit, vous euſſiez changé de façon de penſer.

DOM GUTTIERE.

Que craignez-vous ? cette eau n'eſt pas plus pure que le fond de mon cœur.

BÉATRIX.

M'aimez-vous ?

DOM GUTTIERE.

Plus que moi-même. Il n'y a rien

que je ne préféraſſe au bonheur d'entendre votre belle bouche avoüer ma paſſion & me donner lieu d'eſpérer que vous y pourrez devenir ſenſible.

BÉATRIX.

Ecoutez-moi. Je ſuis fille d'un Payſan; mais je ne m'eſtime pas moins que ſi j'étois née d'un Gentilhomme. Ce peu de mots ne ſuffit-il pas pour vous impoſer ſilence?

DOM GUTTIERE.

Bien au contraire, il juſtifie mes eſpérances.

BÉATRIX.

N'entendez-vous pas que cela veut dire que vous n'avez rien à obtenir de moi que par le mariage?

DOM GUTTIERE.

Je n'ai point d'autre intention. Je ſuis prêt à vous en faire une promeſſe authentique.

BÉATRIX.

Oh! les papiers s'envolent: mais ſi votre amour eſt ſi ſincere?..... On commence à ſe raſſembler .... nous nous verrons ce ſoir; je vous indiquerai l'heure & le lieu.

SCENE II.

Les mêmes, MONTAN, CONSTANCE, *toute la jeuneſſe du village.*

BÉATRIX.

QUE chacun ſe place afin que la danſe commience.

MONTAN, *à Conſtance qui eſt arrivée avec les autres.*

Aſſeyez-vous de ce côté, ma charmante, c'eſt celui du cœur, à ce qu'on dit.

CONSTANCE.

Je ſerai mieux encore, auprès de votre ſœur.

BÉATRIX.

Voilà, la premiere fois, belle Conſtance, qu'on vous voit au bal: qui peut vous avoir reconciliée avec nos divertiſſemens?

CONSTANCE.

Il eſt naturel, ma chere Béatrix,

que vous en ſoyez ſurpriſe, mais je n'y viens que pour obéir à votre pere. Vous ſavez combien on reſpecte ſes ordres dans tout le village; il m'a fait dire de venir ſous l'orme, & qu'il y viendroit auſſi, comme mon galant, pour m'y ſervir.

BÉATRIX.

Ce ſera une nouveauté pour moi d'y voir mon pere.

MONTAN.

Allons, que l'on danſe.

On fait danſer Martin & enſuite Gutiere qui prend Béatrix. Elle l'avertit qu'elle contera dans le moment une hiſtoire à toute l'aſſemblée, & qu'il doit prendre pour lui ce qu'elle dira en tirant ſon mouchoir. Après quelques momens on fait chanter Conſtance; on propoſe de s'amuſer à faire des contes: Béatrix ſe charge de commencer.

BÉATRIX.

Il y avoit une fois, une payſanne à qui un Seigneur faiſoit l'amour. Il étoit l'ornement de la cour, comme elle celui du village. Il voulut lui faire une promeſſe de mariage; mais elle qui ſavoit que cela n'a rien de ſolide,

s'enfuyoit toujours. Il vint enfin déguiſé pour la voir à ſon village, & comme l'amour eſt ingénieux, pour ſe ménager un plus long entretien, la payſanne lui dit : (*Elle tire ſon mouchoir.*) Ecoutez-moi bien, mon Gentilhomme, vous voyez combien il faut nous défier de tous les yeux qui nous entourent. Si avant que de vous en aller, vous voulez me parler encore, il y a à notre maiſon, du côté des champs, une porte qui répond à une allée de lauriers, entrez-y hardiment, rendez-vous à un berceau, formé par une verdure épaiſſe ; attendez-moi là ſeul, & au milieu de la nuit, j'irai vous y trouver. Il y avoit enſuite des vers où le poëte peignoit les tranſports de l'amour, mais je les ai oubliés. Allons, que chacun en diſe autant à ſon tour.

DOM GUTTIERE.

C'eſt un avis que Béatrix a voulu me donner.

TIRCIS.

Je vais dire auſſi quelque choſe. Mais voilà notre maître.

SCENE III.

JEAN, *les mêmes : tout le monde ſe leve.*

JEAN.

BONSOIR, mes enfans, Dieu vous garde tous : y a-t-il encore de la place?

CONSTANCE.

Qui eſt-ce qui ne vous donneroit pas la ſienne, quand vous avez tous nos cœurs?

JEAN.

Voudrez-vous bien, belle Conſtance, me ſouffrir là auprès de vous?

CONSTANCE.

Vous ſouffrir! ce ſeroit à moi de vous prier de me laiſſer auprès de vous. (*Chacun ſe raſſeoit.*)

JEAN.

Eh bien, continuez-donc.....J'ai aimé auſſi autrefois le plaiſir tout comme vous. J'excitois alors l'envie de tous les jeunes-gens du canton. Aucun ne me ſurpaſſoit à courir ou à jetter

jetter la barre ; mais de tout cela, il ne me reſte que le ſouvenir. Je ſuis à préſent un vieil arbre, dont l'automne a ſéché les feuilles.

TIRCIS.

Bon ! notre maître, pour vous rajeunir, vous n'avez qu'à marier les garçons avec les filles qui ſont ici, & commencer par moi.

JEAN.

Savez-vous qu'il pourroit bien en être quelque choſe ? Voilà le tems d'établir mes enfans. Je voudrois, Conſtance, que ce garçon là, (*en montrant Montan*) fût un prince, & je croirois encore l'honorer en lui préſentant votre main. Je ne regarde point au bien, j'en ai plus qu'il ne vous en faut. Ce que je veux, ce que je cherche, pour mon fils, c'eſt une femme vertueuſe. Trouvant en vous la diſcrétion, la beauté, jointe avec la modeſtie & la ſageſſe, je ne demande pas d'autre dot. En échangeant mon argent contre vos vertus, je crois les avoir encore à bon marché. Ainſi, ma chere Conſtance, c'eſt moi qui me charge de vous doter. Je vous donne trente mille ducats, non pas en hardes & en affiquets

inutiles ; ils ſont en belles & bonnes terres, & voila la ſeule eſpece de biens qui ſoit vraiment eſtimable ; les maiſons s'écroulent, les troupeaux meurent, l'argent caché eſt l'amorce des voleurs ; mais des terres ne courent jamais aucun riſque. Allons, je voudrois que cela ſe pût terminer demain.

MONTAN.

J'embraſſe vos genoux.

JACINTHE.

Pourquoi ne mariez-vous pas Béatrix tout de ſuite ?

JEAN.

Je ne vois point ici pour elle de parti convenable.

JACINTHE.

Donnez-lui un Seigneur.

JEAN.

Un Seigneur ! non, de ma vie ; pour que ce que j'ai amaſſé par mes travaux, on le diſſipe à des niaiſeries ; non, non, il faut de la convenance dans les mariages : je ſuis riche, mais je n'oublie pour cela ni mon nom, ni mon état. Je ne demande dans celui qui ſera mon gendre que trois choſes,

de la probité, une famille ſans reproche, & un habit gris.

MARTIN.

Sur ma tête, cet homme-là, n'a point ſon pareil dans le monde : comme il traite la nobleſſe !

DON GUTTIERE.

Tais-toi & me ſuis. Puiſqu'il fait déjà nuit, je ferai enſorte que ce Philoſophe ruſtique ſe ſouvienne de moi.

(*Ils s'en vont tous.*)

SCENE IV.

Le théatre repréſente la nuit & le devant de la maiſon de Jean le Laboureur.

LE ROI, ALVAR NUÑÈS.

ALVAR NUÑÈS.

Se peut-il, Sire, qu'un Laboureur vous cauſe tant d'inquiétude ?

LE ROI.

J'avoue que ſa fierté me pique. J'ai pris exprès ce déguiſement pour le voir ; on me blâmera, peut être, mais

LE ROI.

Au pied de la montagne. Qu'elle y reſte juſqu'au jour. Je veux paſſer ici la nuit.

ALVAR.

Nous ſommes à la maiſon.

LE ROI.

Allez, & ne parlez de ceci à perſonne. (*Il frappe.*) Hola! quelqu'un?

TIRCIS, *en dedans.*

Qui frappe?

LE ROI.

Eſt-ce ici la maiſon de Jean le Laboureur?

SCENE V.

LE ROI, JEAN.

JEAN, *ſortant avec précaution.*

QUI eſt-ce qui vient à cette heure-ci? Prenez garde à la porte vous autres, qu'on n'enleve rien d'ici; il y a aſſez de filoux qui vivent de mal faire.

LE ROI.

Je ne ſuis point un filou. Tel que vous me voyez, je ſuis un Gentilhomme de Séville.

JEAN.

Et que voulez-vous?

LE ROI.

Je me ſuis perdu ſur cette montagne; j'ai attaché mon cheval à un arbre, je ſuis venu à pied juſqu'à ce village, où le curé m'a apris.....

JEAN.

Le Curé ne vous a point trompé. Je puis vous donner à ſouper & un lit. Vous ne ſerez pas ſervi comme

chez vous avec magnificence, mais de bon cœur : voilà comme nous en agiſſons ici. Votre nom ?

LE ROI.

Dom Henrique de Guevara, grand Seigneur de Caſtille

JEAN.

Grand Seigneur ! cela eſt difficile à retenir ; mais pour ne me pas tromper quels ſont vos titres ?

LE ROI.

Donnez-moi ceux que vous voudrez, je vous tiens quitte de tout, ſi je trouve un bon lit chez vous.

JEAN.

Ma foi, demandez vous-même ceux que vous voudrez qu'on vous donne, moi je vous traiterai de ſainteté comme le Pape, ſi cela vous fait plaiſir. Puiſque les paroles ne ſont que du vent, il y auroit bien de la folie à en être avare.

LE ROI.

Ce diſcours-là eſt plus d'un courtiſant que d'un laboureur.

JEAN.

Vous vous trompez, c'eſt tout na-

turellement ce que je penſe : aſſeyez-vous en attendant qu'on apporte le ſouper. Mettez-vous là, point de façons. Tircis, Antoine.

LES GARÇONS.

Que voulez-vous ?

JEAN.

Dites qu'on dépêche le ſouper & avertiſſez mes filles de venir. Prenez donc un ſiege, je vous prie.

LE ROI.

Après vous.

JEAN.

C'eſt une cérémonie déplacée, ou pour mieux dire un manque de ſavoir vivre, de me dire ici ce que je dois faire. Vous êtes chez moi, c'eſt à vous d'obéir ſans repliques. Aſſeyez-vous, je ſuis ſeul en droit de commander dans ma maiſon.

LE ROI, *aſſis.*

Parbleu je voudrois vous voir à la Cour pour pouvoir vous payer la bonté avec laquelle vous me recevez.

JEAN.

Moi, à la Cour ! voilà un beau ſouhait.

LE ROI.

Cela ne peut-il pas arriver ?

JEAN.

Vous avez l'air de ne me payer de votre vie, ſi vous attendez juſques-là.

LE ROI.

Pourquoi marquer tant de mépris pour la Cour ?

JEAN.

Parce que depuis ma naiſſance je ſuis toujours reſté dans ce village. Je ne connois point d'autre monde, & quand on voudroit me faire Roi, je n'abandonnerois pas ma chaumiere. J'ai deux appartemens, l'un ici, l'autre au cimetiere. C'en eſt aſſez pour ma vie & pour ma mort, & en vérité du premier au ſecond, la différence eſt bien petite.

LE ROI.

En ce cas vous n'avez jamais vu le Roi en face ?

JEAN.

Cela eſt vrai : cependant il n'a point de ſujet plus ſoumis que moi & plus reſpectueux.

LE ROI.

On dit qu'il vient ſouvent chaſſer ici.

JEAN.

Alors je m'enfuis, je me cache pour ne le pas voir.

LE ROI.

Pour ne le pas voir ! Par quelle raiſon ?

JEAN.

D'abord, c'eſt que je ſuis ici moi-même un peu Roi. Enſuite j'envie très peu ſa grandeur, je ſoupçonne que je ſuis plus heureux que lui. Au moins il eſt ſûr que j'ai toujours plus de tems qu'il ne m'en faut, & lui n'en a jamais aſſez.

LE ROI, *à part.*

Il a raiſon, je crois que je changerois volontiers mon ſort contre le ſien. (*Haut.*) Et à quoi donc employez-vous votre journée ?

JEAN.

Je me leve avec l'aurore, je vais à la Meſſe & je remets au Curé l'argent néceſſaire pour la ſubſiſtance de tous les pauvres du lieu. Revenu chez moi, je déjeûne avec deux tranches de jambon & un pigeon dont l'odeur

embaume ; à midi, quand la chaleur oblige de quitter l'ouvrage, je me mets à table & la vois avec plaiſir ornée de deux enfans que j'aime.

LE ROI.

Quelle félicité ! Et que vous ſert-on à dîner.

JEAN.

D'abord, pour ouvrir l'appétit, on ſert différentes ſortes de fruits dont j'ai toujours grande abondance : car chez moi, il y en a tant qu'on en perd encore plus qu'on n'en conſomme. Enſuite vient un poulet rôti, de ceux que j'éleve dans ma Cour, & puis vient une *olla podrida* * telle que le Roi n'en a jamais mangé.

LE ROI.

Et qu'a la vôtre de plus que celles qu'on ſert au Roi ?

JEAN.

C'eſt que la mienne ſe mange avec plus d'appétit.

LE ROI.

Vous avez raiſon : & que faites-vous enſuite ?

---

* Pot-pourri.

JEAN.

J'ai toujours dans ma maiſon quelque petit orphelin que j'éleve par charité. Je m'amuſe à lui donner des leçons. Les graces naturelles à cet âge me réjouiſſent; & quand il eſt grand, je lui donne une ſomme pour aller faire ſes études ou embraſſer l'état qui lui plaît le mieux.

LE ROI.

Le reſte de la ſoirée à quoi le paſſez-vous ?

JEAN.

Quand la grande chaleur eſt tombée, je prends une jument plus légere que le vent, deux chiens & mon fuſil, je vais viſiter mes vergers & mes campagnes; tout en me promenant, je tue un lievre, une perdrix. Une autre fois je prends un filet, je vais pêcher au ruiſſeau voiſin qui eſt plein de poiſſons excellens. Je reviens à la maiſon. Je ſoupe légérement & je me couche en béniſſant Dieu.

LE ROI.

Vous êtes l'homme le plus heureux qu'il y ait au monde.

JEAN.

Cela eſt vrai ; je ne crois pas qu'il y ait de vie plus douce que la mienne.

LE ROI.

Il n'y a perſonne qui ne la doive envier. Je ne trouve en vous qu'une choſe à reprendre.

JEAN.

Quelle choſe ?

LE ROI.

Cette averſion que vous marquez pour la vue du Roi.

JEAN.

Je vous l'ai dit. Perſonne n'a pour lui plus de reſpect. Ma maiſon, mon bien, ma famille, il peut diſpoſer de tout, mais je ne veux point le voir.

LE ROI.

S'il en avoit beſoin, lui prêteriez-vous de l'argent ?

JEAN.

Tout ce que j'ai de bien, j'irois ſur le champ le poſer à ſes pieds ; qu'il me mette à l'épreuve, & il verra mon rare dévouement à ſes ordres. Nous lui devons tout, puiſque c'eſt lui

qui maintient parmi nous l'ordre & la paix.

LE ROI.

Pourquoi donc ne voulez-vous pas le voir ?

JEAN.

Que ſais-je ? la foibleſſe humaine exige que perſonne ne ſoit ſans quelque petit défaut ; & moi, voilà le mien. Mais, Monſieur, êtes-vous venu ici pour loger ou pour me donner des avis ?

LE ROI.

Je ne parle de cela ſi long-tems que parce que je ſuis sûr que le Roi vous donneroit des lettres de nobleſſe, ſi vous lui étiez connu.

JEAN.

Je ne mérite pas tant d'honneur. D'ailleurs je n'ai pas beſoin d'être plus noble que je ne le ſuis. Voyez-vous, Monſieur, puiſqu'il faut toujours en venir à n'occuper qu'un eſpace de ſix pieds dans la terre, que ferai-je d'une grace qui ſeroit ſi peu ſolide ?

(*On apporte une table avec des plats.*)

THIRCIS.

Monſieur, voilà la table.

JEAN.

Allons, Monſieur, ſoupons.

LE ROI, *voulant ſe mettre au bout.*

Je veux me mettre ici.

JEAN.

Non, vous n'êtes pas bien, placez-vous là-haut.

LE ROI.

Je n'en ferai rien.

JEAN.

Eh! faites ce que je vous dis, puiſque je ſuis le maître. La politeſſe veut que l'étranger ait toujours la meilleure place, quelque chétif qu'il ſoit d'ailleurs.

LE ROI, *s'aſſeyant.*

Bon! me voilà bien honoré.

JEAN.

Toi, Tircis, tandis que nous ſoupons, va dire qu'on prépare des draps de toile de Hollande. Pour vous (*à Béatrix & Conſtance qui paroiſſent*) chantez-nous quelque choſe.

*

SCENE VI.

LE ROI, JEAN, BÉATRIX, CONSTANCE.

LE ROI.

QUOI! vous avez auſſi de la muſique?

JEAN.

Oui, de la muſique de village.

LE ROI, *en voyant les deux filles.*

Quelles ſont ces deux Demoiſelles?

JEAN.

Ce ſont des Payſannes, Monſieur, & non pas des Demoiſelles. Celle-ci eſt ma fille & l'autre doit demain être ma bru.

LE ROI.

Toutes deux ſont des prodiges de beauté; je ne vois rien qui les égale (8).

(8) L'Eſpagnol dit : *le ſoleil n'égale point les rayons qu'elles lancent.*

JEAN.

Mangez, mangez; il y a de l'impoliteſſe à laiſſer voir tant de goût pour ce qu'on n'a pas deſſein de vous donner. Louez les ſauſſes ſi elles ſont bonnes, & pas autre choſe.

LE ROI.

Vous avez raiſon, je mange & me tais. (*A part.*) Quel homme!

CONSTANCE.

Ce Monſieur reſſemble bien au Roi, Béatrix.

BÉATRIX.

Cela eſt vrai, il a ſa taille & tout ſon air; cependant il me paroît un peu plus petit & il n'a pas la barbe ſi épaiſſe.

CONSTANCE.

Je crois que oui.

LE ROI.

Mon ami, je voudrois avoir à boire?

JEAN.

Demandez-en, mes valets ne ſavent pas deviner.

BÉATRIX.

Je veux avoir l'honneur de vous en ſervir.

LE ROI.

Je ne le ſouffrirai pas.

BÉATRIX.

Laiſſez donc.

LE ROI.

Non, vous dis-je.

JEAN.

Eh! que de façons! morbleu prenez la taſſe & buvez.

LE ROI.

Vous avez raiſon, je bois & je me tais.

BÉATRIX, *à ſon pere.*

Chanterons-nous?

JEAN.

Oui, ſans doute. (*Elles chantent.*)

JEAN, *quand elles ont fini.*

Levez la table, il eſt tard; notre hôte eſt fatigué, il ſera bien aiſe de ſe repoſer.

LE ROI.

Ne vous retirez pas encore, nous cauſerons un moment.

JEAN.

Monſieur, voilà mon heure de me coucher, je n'y manquerois pas pour

le Roi. Si vous aimez à veiller, cauſez avec mes gens : ici nous ne nous gênons pas. J'ai envie de dormir, & j'y vais : adieu. Soyez sûr que demain je vous éveillerai de bonne heure. (*Il s'en va & tout le monde après lui. Le Roi retient Béatrix.*)

SCENE VII.

LE ROI, BÉATRIX.

LE ROI.

Eh quoi ! ma belle fille, me quittez-vous ?

BÉATRIX.

Que ſouhaitez-vous de moi ?

LE ROI, *à part.*

Qui croiroit qu'avec toute ma puiſſance, je me trouve ici embarraſſé devant une Payſanne ? (*Haut.*) Je voulois vous apprendre qu'il ne tient qu'à vous de faire une grande fortune.

BÉATRIX.

Ah, ah.

LE ROI.

Montrez-moi votre main pour ſavoir ſi je me trompe dans le bonheur que vous préſage votre beauté.

BÉATRIX.

Ma main! ſeriez-vous un devin?

LE ROI.

Je le ſuis aſſez pour vous annoncer que vous avez mis un Roi dans vos fers.

BÉATRIX.

Adieu, Monſieur; vous vous amuſez à mes dépens.

LE ROI, *en l'arrêtant avec quelque violence.*

Ecoutez-moi.

BÉATRIX, *en colere.*

Quoi, Monſieur, vous m'inſultez! Eſt-ce ainſi que vous reconnoiſſez les honnêtetés de mon pere?

LE ROI.

Pardonnez, charmante Béatrix, mais je voulois m'acquitter d'un ordre que j'ai reçu; c'eſt de vous faire connoître que le Roi vous adore, & qu'il ne veut plus vivre que pour vous.

BÉATRIX.

Allez, Monsieur, cette feinte n'est pas honorable; un Roi fait pour protéger ses sujets, ne peut pas donner ordre qu'on les outrage.

(*Elle sort.*)

LE ROI, *seul.*

Je reste confus & plus enflammé que jamais. J'aime sa sagesse autant que sa beauté, mais j'entends du bruit.

SCENE VIII.

LE ROI, DOM GUTTIERE, *qui s'avance à tâtons.*

LE ROI.

QUI va-là?

DOM GUTTIERE.

Ciel, c'est le Roi! quoi, Sire, vous ici. Je suis Dom Guttiere.

LE ROI.

Qu'entends-je! voilà une singuliere rencontre. Eh! que venez-vous faire ici dans cet équipage?

DOM GUTTIERE.

Ma ſurpriſe, Sire, n'eſt pas moindre que la vôtre. J'étois bien éloigné de m'attendre à trouver ici votre Majeſté.

LE ROI.

J'ai eu la curioſité de voir ce Philoſophe de village, & ſous ce déguiſement, j'ai reçu de lui l'accueil le plus ſingulier.

DOM GUTTIERE.

Pour moi, Sire, c'eſt l'amour qui m'amene ici.

LE ROI.

L'amour!

DOM GUTTIERE.

Le plus violent, peut-être, qu'on ait jamais éprouvé.

LE ROI.

Et quelle eſt, Guttiere, la beauté qui vous a vaincu?

DOM GUTTIERE.

Béatrix.

LE ROI.

Béatrix!

DOM GUTTIERE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Qu'entends-je, vous aimez la fille de Jean le Laboureur !

DOM GUTTIERE.

Je ne puis le nier. C'eſt elle qui a ſoumis mon cœur.

LE ROI.

En avez-vous reçu des faveurs ?

DOM GUTTIERE.

Non, Sire ; la ſeule qu'elle m'ait encore accordée, c'eſt la permiſſion de venir déguiſé la voir dans ce jardin ; mais votre arrivée & le mouvement qu'elle a cauſé dans la maiſon, m'ont obligé de me cacher, & je me ſuis retiré ici, faute de trouver d'autre endroit.

LE ROI.

Ne ſavez-vous pas que je l'adore, moi ?

DOM GUTTIERE.

Ah ciel ! quoi, Sire, vous l'aimez ?

LE ROI.

Ne le ſavez-vous pas ?

DOM GUTTIERE.

Non, Sire; si j'en avois eu la moindre connoissance, jamais (9) ma passion n'auroit pris d'empire sur moi.

LE ROI.

Quoique je l'aime, je ne me suis point encore déclaré.

DOM GUTTIERE.

C'en est assez, Sire, vous êtes le maître, & je saurai bien me vaincre (10) pour vous prouver mon respect.

LE ROI.

Quoi! vous saurez vaincre votre passion en faveur de la mienne?

DOM GUTTIERE.

Je mourrai plutôt que de laisser dorénavant échapper un seul soupir.

---

(9) Dans l'Espagnol il y a: *je l'ensevelirai dans l'oubli comme un bâtard, & ma mémoire sera le théatre de sa punition.*

(10) Dans l'Espagnol: je *vous offre le sacrifice de mes prétentions comme l'holocauste de ma loyauté.* J'indique ces expressions singulieres qui ne font pas de tort à la noblesse des sentimens & des scenes où elles se trouvent.

LE ROI.

LE ROI.

Non, Guttiere, je ne veux pas que vous ayez ſur moi cet avantage; je vous prie, je vous ordonne de garder vos ſentimens. Le Sacrifice généreux que vous en faites exige de moi que je les reſpecte : ſi vous croyez faire le devoir d'un ſujet, moi j'ai à remplir celui d'un Roi.

DOM GUTTIERE.

Non; Sire, non, mon amour doit céder.....

LE ROI

Ne repliquez pas. Je ne veux pas que perſonne puiſſe dire que j'aie eu moins de pouvoir ſur mes paſſions que vous ſur les vôtres, mais ſongez que Béatrix eſt une fille d'honneur, que je veux la protéger. Si je ne vous croyois pas des intentions pures, je ne favoriſerois point votre amour. Ce n'eſt pas en ſouffrant des déſordres que j'ai mérité le nom de ſage. Allons, Guttiere, ſuivez-moi.

*

TROISIEME JOURNÉE.

Entre la ſeconde Journée & celle-ci, il s'eſt paſſé pluſieurs jours : les Acteurs ſont ſuppoſés en avoir profité, & ſur-tout Béatrix. Elle a donné pluſieurs rendez-vous à ſon amant Un entre autres lui a été fatal. C'eſt le lendemain d'une nuit dangereuſe pour elle, que commence la troiſieme Journée.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, JACINTHE.

JACINTHE.

QUI peut donc ainſi obſcurcir vos charmes, belle Béatrix? l'amour, ſans doute, cauſe la mélancolie que je vous vois; mais ces ſoupirs que vous pouſſez, faut-il les atribuer à l'abſence de votre amant ou à quelque jalouſie?

BÉATRIX.

Ah ! Jacinthe, à quelque choſe de pire.

JACINTHE.

Comment ! quelque choſe de pire ?

BÉATRIX.

Oui, Jacinthe.

JACINTHE.

Pourquoi me le cacher ? vous connoiſſez mon attachement. Je ſais depuis combien de tems vous aimez Guttiere. C'eſt là ſans doute l'amant que vous regrettez.

BÉATRIX.

Ah ! Jacinthe, je crains bien que cet amant ne ſoit un perfide.

JACINTHE.

Je ne vous entends pas.

BÉATRIX.

Je crains de m'entendre moi-même. Hélas ! les animaux dans leur douleur peuvent au moins jetter des cris : mais moi, il faut que je me prive même de cette funeſte reſſource. J'ai le déſeſpoir dans le cœur & je n'oſe parler de ce qui le cauſe.

JACINTHE.

Quel peut-être le ſujet de cette douleur que vous n'oſez confier à votre Jacinthe ?

BÉATRIX.

Tu as raiſon. Je dois ma confiance à ton attachement ; en partageant mon chagrin, tu l'adouciras peut-être. Tu ſais tout ce qui m'eſt arrivé avec Guttiere. Tu ſais comment je le trouvai à Séville, comment je l'aimai dès que je le vis. Tu l'as vu venir à nos danſes déguiſé : aux noces de Conſtance, il ſe diſtingua par ſes graces, par ſon adreſſe. Toutes les fois qu'il paroiſſoit, je le trouvois plus digne de mon amour ; tu ſais tout cela ?

JACINTHE.

Oui, je me le rappelle.

BÉATRIX.

Ecoute donc le reſte que tu ignores, & juge ſi ma triſteſſe eſt fondée. Une nuit, la plus belle du monde, dont le ſilence même avoit des charmes, dont l'obſcurité n'inſpiroit point d'effroi, j'allai le joindre dans cet endroit charmant où je l'avois déja tant vu ; nous nous y rendions pour parler

de notre paſſion, ſans autres témoins que le reſpect de ſa part, & la pudeur de la mienne. L'amour m'éclairoit; hélas! ce dieu cruel ne faiſoit briller ſon flambeau devant moi, que pour m'éblouir. A peine fus-je arrivée, que Guttiere ſe mit à me peindre ſa tendreſſe dans les termes les plus touchans. Le murmure d'un ruiſſeau n'eſt pas plus doux que ſes inſinuantes paroles. Toute ſon ame paroiſſoit être paſſée ſur ſes levres. Quand il me vit émue, il me parla de mariage: il promit de m'épouſer: il prit le ciel à témoin de ſes engagemens, & moi, touchée de reconnoiſſance, attendrie par tant d'amour, troublée de ſa vivacité, je ne pus lui rien refuſer, ma chere Janthe, il devint mon époux. Ce fut l'origine de ma douleur & de mes maux. Depuis ce moment il eſt tout changé, il differe de jour en jour accompliſſement de ſa parole: je vois trop clairement qu'il m'a oubliée. Infortunée! tout ce qui s'eſt paſſé me paroît comme un ſonge: hélas! mon bonheur s'eſt évanoui comme une viſion trompeuſe. La crainte a ſuccédé dans mon cœur à l'eſpérance. Quelle fonds que je puiſſe faire ſur l'é-

quité du Roi, je ne m'en reproche pas moins la foibleſſe funeſte avec laquelle je me ſuis imprudemment livrée. Juge ſi dans la ſituation où je ſuis, une fille qui aime l'honneur peut être tranquille.

JACINTHE.

Les promeſſes des amans ſont quelquefois peu ſûres.

BÉATRIX.

Il eſt vrai, mais.....

JACINTHE.

Cachez vos larmes, voilà votre pere.

SCENE II.

JEAN, MONTAN, CONSTANCE, BÉATRIX, JACINTHE.

JEAN.

MA chere fille.....

MONTAN.

Ma ſœur.....

CONSTANCE.

Mon aimable Béatrix.....

JEAN.

Tu parois triſte.

MONTAN.

D'où vient votre chagrin?

CONSTANCE.

Vous vous plaiſez à l'écart, vous paroiſſez nous fuir.

JEAN.

D'où vient la mélancolie qui ternit a beauté?

BÉATRIX.

Je m'amuſois à admirer le doux murmure de ce ruiſſeau, la beauté que e mois d'Avril rend à la terre.

JEAN.

Nous venons ici, mon enfant, te roposer le remede le plus propre au agrin qui t'accable. Te voilà à la eur de ta jeuneſſe, il eſt tems que ous ayons tous deux la ſatisfaction, i, de te voir dans les bras d'un oux qui t'adorera; moi, de te ſentir ariée & contente. Juſques-là il me mble qu'il manquera toujours quel-

que choſe à mon bonheur : j'ai arrangé ton mariage, Béatrix.

TIRCIS.

Mon maître, il arrive ici un Monſieur qui vous cherche avec grand empreſſement.

JEAN.

Je te dirai après de quoi il s'agit.

SCENE III.

DOM GUTTIERE, TIRCIS, *les mêmes.*

BÉATRIX.

GRANDS Dieux ! c'eſt Dom Guttiere !

DOM GUTTIERE.

Qui s'appelle ici Jean le Laboureur ?

JEAN.

(*A part.*) Je ne ſais ce qu'il me veut. (*Haut.*) C'eſt moi, Monſieur, à votre ſervice.

BÉATRIX.

Cache-toi, mon amour.

JEAN.

Que me voulez-vous ?

DOM GUTTIERE.

Je vous apporte une lettre du Roi.

JEAN.

Le Roi! écrire à Jean le Laboureur! c'eſt un rare exemple de bonté.

DOM GUTTIERE.

Il a pris la peine de l'écrire de ſa main, & pour la porter il a fait choix de moi qui ſuis ſon Grand Chambellan.

JEAN.

Je ne méritois pas tant d'honneur : mais je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant. (*Donnant la lettre à ſon fils.*) Jeune homme, lis-moi cette lettre, tu as la vue meilleure.

DOM GUTTIERE.

(*A part.*) L'air de Béatrix annonce aſſez ſa douleur : il faudra tâcher de l'appaiſer un peu & de lui cacher que je me marie à une autre femme de mon rang. Tenir la promeſſe que je lui ai donnée, ſeroit une foibleſſe déſhonorante.

MONTAN, *il lit.*

» Dom Henrique de Guevara m'a dit » qu'en ſoupant un ſoir avec vous, » vous lui aviez promis de me prêter » de l'argent ſi j'en avois beſoin. Ce » beſoin eſt venu ; il me faut cent » mille ducats. Faites-moi, mon cou- » ſin, le plaiſir de les remettre au por- » teur. Sur ce, je prie Dieu, &c ».

TIRCIS.

Le Roi l'appelle ſon couſin.

JACINTHE.

Bon ! tous les riches ne ſont-ils pas parens ? (11)

JEAN.

Je tiendrai ma parole ; un homme ne doit jamais y manquer : tout ce que j'ai appartient au Roi ; je ſuis fait pour lui obéir. Montan, Conſtance, venez avec moi. (*Ils ſortent.*)

---

(11) L'Eſpagnol dit : *Ils ſont tous parens, puiſqu'ils ont tous le même ſang dans leurs coffres.* J'ai déſeſpéré de rendre en François cette idée qui eſt cependant heureuſe.

*

SCENE IV.

DOM GUTTIERE, BÉATRIX, JACINTHE.

DOM GUTTIERE, *à part.*

LA générosité de cet homme me ſurrend. A préſent, il faut diſſimuler vec Béatrix ; car je ſuis dans mon ort.

BÉATRIX, *à Jacinthe.*

Me regarde-t-il ?

JACINTHE.

Non. Parlez-lui, vous.

BÉATRIX.

Plutôt mourir que d'avoir cette baſſe : c'eſt moi qui ſuis offenſée. Que it-il à préſent ?

JACINTHE.

Il regarde le Ciel.

BÉATRIX.

Ah ! le traître !

DOM GUTTIERE.

Qu'on a de peine à feindre de l'amour, quand on n'en ſent plus !

BÉATRIX.

N'approche-t-il pas?

JACINTHE.

Non, il ne bouge pas

BÉATRIX, *avec indignation.*

Monſieur le Gentilhomme, Monſieur Guttiere.

DOM GUTTIERE.

Ma chere Béatrix, je ſuis enchanté de vous voir; mais je vous croyois occupée, & je n'oſois parler de peur de vous diſtraire.

BÉATRIX.

Vous êtes bien poli.

DOM GUTTIERE.

On l'eſt toujours avec ce qu'on aime.

BÉATRIX.

Quelles marques d'amour ! me laiſſer en proie aux inquiétudes de l'abſence, oublier ſa parole, manquer à des engagemens ſacrés.....

DOM GUTTIERE.

Oui, Béatrix, vous avez raiſon: mais l'arrivée de la nouvelle Reine m'a donné tant d'occupation, qu'il m'a été impoſſible de me livrer au penchant de mon cœur. Ayez un peu de patience, & quand ces embarras ſeront finis, vous verrez combien je vous ſuis fidele. En pareille occaſion il faut aller pas à pas.

BÉATRIX.

Le traître m'inſulte, mais je veux le pouſſer à bout.

DOM GUTTIERE.

Eſt-ce que vous vous défiez de mon amour?

BÉATRIX.

Non, Monſieur, mais il me ſemble que rien ne vous empêche aujourd'hui d'accomplir cette heureuſe promeſſe que le mien n'a que trop mérité. Jacinthe, prends garde que mon pere n'arrive.

JACINTHE.

J'y veille.

BÉATRIX.

Avez-vous oublié les ſermens que

vous m'avez faits, en appellant le Ciel à temoin?.....

DOM GUTTIERE.

Et ſi je ne m'en ſouvenois pas, qu'auriez-vous à me reprocher?

BÉATRIX.

Je me reprocherois à moi-même d'avoir eu la baſſeſſe de me fier à un perfide.

DOM GUTTIERE.

Vous vous fâchez: non, ma chere Béatrix, j'avoue tout, je n'ai rien oublié: mais ce court délai n'eſt pas un crime, ſur-tout étant dans la ferme réſolution de vous épouſer.

BÉATRIX.

Vous me raſſurez un peu: faites-moi une grace.

DOM GUTTIERE.

Quelle grace?

BÉATRIX.

Celle de me donner un écrit ſigné de vous qui puiſſe me tranquilliſer.

DOM. GUTTIERE.

Que dites-vous? Ne voyez-vous pas que la parole d'un honnête homme

vaut mieux que tous les écrits. Laiſſez-là toutes ces idées de ſignature.

BÉATRIX.

(*A part.*) Ingrat! tu te démaſques, enfin. (*Haut.*) Quoi! vous refuſez à mon amour cette légere complaiſance! je ne vous parois pas la mériter?

DOM GUTTIERE.

Elle eſt inutile, puiſque je n'aurai jamais d'autre épouſe que vous.

BÉATRIX.

Vous me trompez.

DOM GUTTIERE.

Moi, vous tromper!

BÉATRIX.

Oui, perfide.

DOM GUTTIERE.

Quoi, Béatrix! vous vous défiez de votre amant?

BÉATRIX.

Oui, je vois trop bien à quoi tout ceci tend : puis-je eſpérer que vous ne donnerez votre main, quand vous ne refuſez un ſimple écrit?

DOM GUTTIERE.

Songez que voilà votre pere.

BÉATRIX, *à part.*

Je trouverai bien moyen de t'y forcer.

SCENE V.

JEAN, *& les mêmes.*

JEAN.

TOUT eſt prêt, Monſieur, vous trouverez des domeſtiques chargés de l'argent que le Roi demande. Dites-lui qu'il ſe défie de ſes Courtiſans : ce que j'en dis n'eſt point par vengeance ; je lui obéis de bon cœur ; mais je ne puis m'empêcher d'avouer que ce Henrique de Guevara eſt un dangereux bavard : il s'eſt hâté d'aller publier ce que je n'avois dit qu'à lui. Cela part d'un cœur bien bas. Adieu, Monſieur.

DOM GUTTIERE.

Adieu. (*Il s'en va.*)

SCENE VI.

JEAN, MONTAN, CONSTANCE, BÉATRIX.

JEAN.

REPRENONS ce que nous disions.

BÉATRIX, *à part.*

Je ne suis guere en état de l'entendre.

JEAN.

Je t'ai choisi pour mari un Laboureur bien fait, sage & vertueux : c'est cette derniere qualité, sur-tout, dont je fais le plus de cas. Il n'est pas riche, mais j'aime mieux de la probité sans bien, que du bien sans probité. Cela posé.....

BÉATRIX.

N'allez pas plus loin, mon pere, je ne veux point me marier à un Laboureur.

JEAN.

Pourquoi donc ?

BÉATRIX.

Parce que j'ai le cœur plus élevé : vous auriez tort de vouloir me forcer ; ma repugnance eſt trop raiſonnable.

JEAN.

Ce qu'il y a de plus raiſonnable, c'eſt de m'obéir.

BÉATRIX.

Riche comme vous êtes, ne prendrez-vous jamais d'autres ſentimens ? Le plus grand avantage des richeſſes, c'eſt de donner, pour ainſi dire, une autre naiſſance à un homme en lui procurant le moyen de s'ennoblir. Pourquoi chercher à m'avilir, quand vous pouvez me donner un rang plus diſtingué..... Faites-moi épouſer un Gentilhomme.

JEAN.

Ecoute, ma fille, je veux te donner des raiſons convaincantes.....

MONTAN.

Voilà un autre meſſage de la part du Roi.

BÉATRIX.

Que ſera-ce ?

JEAN.

Je ſuis tout ſurpris, mais voyons.

SCENE VII.

ALVAR NUÑÈS, *les mêmes.*

ALVAR.

Vous êtes tout étonné de me voir : vous le ſerez davantage encore de cette ſeconde lettre du Roi.

JEAN.

Il eſt vrai que je ne ſais à quoi attribuer tant de bonté. Liſons. » Je me » ſuis rappellé que Dom Henrique » m'a dit que vous aviez promis de » me ſervir, vous & vos enfans. En» voyez-les moi ſur le champ avec » Dom Alvar Nuñès : j'en ai beſoin. » Adieu ». Le Roi me demande mes enfans. Ah! l'argent me touche peu ; mais mes enfans, me les enlever c'eſt m'arracher l'ame.

ALVAR.

Ne craignez rien, le Roi ne veut que reconnoître votre rare fidélité.

JEAN.

C'en eſt fait de mon bonheur. (*A ſes*

enfans.) Pour vous autres je vois bien que cela ne vous afflige guere. Quel ſort funeſte a amené chez moi cet Henrique, pour renverſer toute ma félicité. Quoi! mes enfans, vous pouvez aimer le tumulte de la Cour?

MONTAN.

Oui; mon pere.

JEAN.

Songez donc combien on eſt plus heureux dans le calme de la retraite.

ALVAR.

Le Roi n'ordonne jamais rien que de raiſonnable, & il eſt étonnant que vous apportiez de la réſiſtance.

JEAN.

Cela eſt vrai; mais pouvez-vous me reprocher ma douleur? Je ſuis pere & mon cœur s'attendrit en voyant qu'on m'arrache aujourd'hui les deux prunelles des yeux.

BÉATRIX & MONTAN.

Conſolez-vous, mon pere.

BÉATRIX.

Je viendrai vous voir tous les jours.

JEAN.

Allez donc, puiſqu'il le faut.

ALVAR.

Il y a là-bas une voiture qui nous attend.

JEAN.

Permettez, Monsieur, que je donne à mon fils quelques avis qui sont le fruit d'une longue expérience.

ALVAR.

Je serai charmé de les entendre.

JEAN.

Tu vas à la Cour, mon enfant; tu es jeune & riche, tu auras grand besoin d'aller, la sonde à la main, sur une mer si pleine d'écueils; d'abord conserve ta vertu, voilà le moyen de te sauver de tous les dangers. Ensuite mesure ta dépense sur ton bien, ne fais point de dettes & paie toujours au moment où tu as promis. Ne sois ni avare, ni prodigue. L'un se déshonore, l'autre se ruine; mais songe cependant que ce qu'on dépense, on le perd, ce qu'on épargne, on le retrouve. Fais ensorte de paroître toujours complaisant & jamais bas. Sois poli; la politesse fait aimer; cela coûte peu & rien n'est plus avantageux. Sans être de l'avis de tout le monde,

ne contredis jamais perſonne. On ſe fait par-là des ennemis, ſans convaincre ceux à qui l'on parle. Pour ce qui regarde les femmes, je n'ai rien à te dire, tu es marié avec Conſtance, & je ne te crois pas capable de lui manquer; mais cependant conduis-toi avec les autres femmes de façon que ta retenue ne ſoit point groſſiéreté, ni tes honnêtetés galanterie. Toi, Béatrix, retiens de ces avis ceux qui peuvent te convenir : allez, que Dieu vous accompagne; pour moi, dans ma douleur, il ne me reſtera d'autre ſoulagement que de vivre ici inconnu.

(*Il s'en va.*)

MONTAN & BÉATRIX.

Un moment, mon pere, arrêtez.

SCENE VIII.

ALVAR, MONTAN, BÉATRIX.

ALVAR.

Il fait bien d'accourcir les adieux. Je vous aſſure que je n'ai point encore vu tant de ſageſſe dans un homme.

MONTAN.

Je vais, ſi vous le permettez, prendre congé de ma femme.

ALVAR.

Cela eſt juſte.

BÉATRIX.

Nous vous ſuivons. O fortune! ſi je ne ſurmonte pas ta funeſte influence, je n'aurai à m'en prendre qu'à moi.

SCENE IX.

Le théatre change : il eſt à Séville dans le Palais.

LE ROI, DOM GUTTIERE

DOM GUTTIERE.

APEINE, Sire, ſuis-je arrivé à Véga Florida, avec votre ordre, que je l'ai montré au Laboureur Jean. Sans dire un mot, ſans ſourciller, il a ſur le champ été chercher la ſomme en or & me l'a remiſe, en ajoutant qu'il ne manquoit jamais à ſa parole.

LE ROI.

Tant de généroſité me ſurprend.

DOM GUTTIERE.

Quant à Henrique de Guevara, il n'en parle pas fort reſpectueuſement, & je crois que votre Majeſté le lui pardonne. Il m'a chargé de plus, de lui faire remettre douze mulets, qui, par leur beauté, font réellement un préſent conſidérable. Il y a même joint

joint un petit agneau avec un couteau pendu au cou. C'eſt un emblême dont je ne pénetre pas le ſens.

LE ROI.

C'eſt ſa ſoumiſſion ſans doute qu'il a voulu ſignifier par-là : ainſi il ne ceſſe de m'en donner des preuves, dans le tems même où il paroît le plus éloigné de ſe rendre à ce que je deſire. Mais il n'aura point à s'en repentir ; je veux récompenſer ſa vertu & ſa fidélité de façon à étonner l'avenir. J'ai envoyé chercher auſſi ſes enfans, afin de l'éprouver en tout.

GUTTIERE.

Votre Majeſté veut en avoir le plaiſir complet.

LE ROI.

Sa grandeur d'ame mérite d'être honorée ; ma place m'y oblige, quand d'ailleurs je n'y ſerois pas porté. Moins il brigue l'éclat, & plus il en eſt digne. Allez, retournez à ſon village ; amenez-le ſur le champ lui-même avec vous, ſous prétexte d'une affaire très-importante. Quand il ſera ici, faites-le bien habiller, qu'on ait pour lui autant d'égards que pour moi, qu'on lui faſſe voir mon palais &

toutes les richeſſes qu'il renferme, pour eſſayer ſi nous ne pourrons pas lui faire oublier ſa chaumiere. Je le verrai ſans être vu. Allez promptement, il me tarde qu'il ne ſoit ici.

DOM GUTTIERE.

Je pars, Sire. (*A part.*) Je crains bien que ce voyage-là ne ſoit ma perte. (*Il ſort.*)

SCENE X.

LE ROI, ALVAR NUNÈS.

ALVAR.

LES enfans de Jean le Laboureur ſont ici rendus à vos ordres.

LE ROI.

Et le pere, comment a-t-il pris cela?

ALVAR.

Avec beaucoup de peine, quoique je cherchaſſe à le raſſurer. Il répondoit toujours, mon bien, ſoit; mais mes enfans!

LE ROI.

Qu'ils entrent.

SCENE XI.

LE ROI, ALVAR, MONTAN, BÉATRIX, JACINTHE.

Montan & Béatrix ſe jettent aux genoux du Roi.

LE ROI.

LEVEZ-VOUS : les procédés de votre pere exigent ma reconnoiſſance : quoique je ſache que d'abord il ſera peu ſatisfait de ma maniere de la marquer, je ne puis cependant m'empêcher de tenir ma parole comme il a tenu la ſienne.

BÉATRIX.

Il eſt ſi content, Sire, de ſon état, qu'il ne veut pas s'élever plus haut ; & ſouhaite nous contraindre d'y reſter ; mais nous ne pouvons trop laiſſer voir combien nous ſommes ſenſibles à des bontés qui nous ouvrent une autre carriere.

LE ROI.

Je ſais, Béatrix, que vous n'aimez pas le village.

BÉATRIX.

Non, Sire, la Cour a pour moi un attrait tout particulier.

LE ROI.

Vous n'y êtes pourtant pas née : l'amour de la patrie eſt ordinairement ſi puiſſant...

BÉATRIX.

Bien des raiſons l'affoibliſſent en moi. Ce n'eſt qu'ici que je puis reprendre mon véritable éclat. C'eſt du Roi ſeul que je puis attendre juſtice.

LE ROI.

(*A part.*) De la façon dont elle parle, je croirois preſque qu'elle auroit à ſe plaindre de Guttiere. Diſſimulons. (*Haut.*) Je ſuis ſenſible à la confiance que vous me marquez, j'y répondrai.

BÉATRIX.

Votre Majeſté verra par cet écrit, (*elle lui donne un mémoire*) la trahiſon qui m'a été faite. Puiſſe ſa bonté m'en faire avoir la réparation.

LE RÒI.

Je le lirai. Alvar, c'eſt vous que je charge d'avoir ſoin d'eux.

JACINTHE.

Mademoiſelle, le Roi eſt ce même étranger que nous avons vu au logis.

BÉATRIX.

Tais-toi, je le vois bien. (*Ils s'en vont.*)

SCENE XII.

LE ROI, *ſeul.*

BÉATRIX m'a remis un papier cacheté; je vois qu'il y a là quelque myſtere. Son honneur ſeroit-il offenſé? Mais cela n'eſt pas poſſible. Un Gentilhomme tel que Guttiere auroit-il oſé lui manquer après les avis que je lui ai donnés? Malheur à lui s'il l'a fait: rien ne pourroit m'empêcher de le punir. Liſons cependant. » Dom » Guttiere m'a abuſée ſous ombre » d'une promeſſe de mariage. Votre » juſtice, Sire, eſt intéreſſée à le pu-

» nir «. Qu'ai-je lu ? Quoi ! Guttiere a oſé déshonorer une fille que j'ai reſpectée moi-même. Il n'a pas craint de la déshonorer, quand j'ai craint, moi, de l'aimer ! il a profité de mes ménagemens pour la trahir ! Les conſeils ſeuls que je lui ai donnés ſuffiſent pour le convaincre. C'eſt à moi-même qu'il a fait une inſulte, en outrageant Béatrix. Il l'épouſera d'abord pour mettre ſon honneur à couvert, & je me réſerve enſuite à lui faire ſentir tout le poids de ma vengeance.

SCENE XIII.

LE ROI, DOM GUTTIERE.

DOM GUTTIERE.

SIRE, Jean le Laboureur eſt ici. L'obéiſſance ſeule l'a contraint d'y venir bien contre ſon gré : j'ai une autre nouvelle plus intéreſſante à vous apprendre. L'Infante d'Aragon, notre auguſte Reine, eſt prête d'arriver. Dona Léonor de Moncade, que je

vais épouſer... Votre Majeſté ſe détourne : elle paroît m'annoncer un vif reſſentiment. Quelque traître ſans doute aura noirci ma fidélité... Ah! ne le croyez point...

LE ROI.

Il ſuffit. (*Il s'en va.*)

SCENE XIV.

DOM GUTTIERE, *ſeul.*

QU'AI-JE vu? le Roi eſt irrité; il n'y a qu'un moment il me combloit de careſſes. J'ai beau chercher la cauſe de ce changement... Seroit-ce Béatrix? Mais non. Un ſi foible ſujet n'auroit pu détruire mon crédit. Le mal vient ſans doute de plus haut. Il faut m'en éclaircir. (*Il ſort.*)

SCENE XV.

ALVAR, JEAN, MARTIN, TIRCIS, *tous magnifiquement habillés.*

On chante.

ALVAR.

QUE dites vous de cette muſique ?

JEAN.

Elle me paroît bonne, mais j'aimerois encore mieux les oiſeaux de nos bocages.

ALVAR.

Etes-vous content de la richeſſe de cet habit ?

JEAN.

Hélas ! Monſieur, il n'eſt que trop riche. Croyez que tout cet équipage me gêne, me tourmente, plus qu'il ne me fait de plaiſir.

ALVAR.

Toutes ces faveurs que le Roi vous fait, vous les devez à la reconnoiſſance.

JEAN.

Ne les dois-je pas auſſi à mon argent ? Hélas ! pour toute reconnoiſſance je ne voudrois que la permiſſion de m'en retourner ſur le champ à mon village, duſſé-je la payer de cent mille autres ducats.

ALVAR.

Vous ne vous plaiſez donc pas à la Cour ?

JEAN.

J'y ſuis ſur les épines ; je ne ferai jamais qu'un mauvais courtiſan.

MARTIN.

Voulez-vous que je vous enſeigne à le devenir ?

JEAN.

Voyons.

MARTIN.

Il faut être fourbe, répandre à droite & à gauche beaucoup de politeſſes ambulantes...

JEAN.

Qu'eſt-ce que vous appellez politeſſes ambulantes ?

MARTIN.

Celles qui ne ſervent à rien : au ſur.

plus ne donnez jamais, promettez toujours. Riez ou faites-en ſemblant à tout inſtant. Ne faites rien pour rien. Gardez-vous de payer vos dettes. Louez à tort & à travers. Prodiguez aux autres les conſeils que vous ne ſuivrez point. Sachez par cœur quelques mauvais vers pour les placer à propos ou non. Ayez avec cela un habit noir, pour paroître décemment les jours de deuil, & je vous tiens pour le plus parfait courtiſan, quelque ſot que vous ſoyez d'ailleurs.

JEAN.

Je ne retiendrai jamais tout cela; je tremble même de m'en ſouvenir. Ah! Monſieur! le Roi m'a rendu un mauvais ſervice. Qu'eſt-ce que je ferai de ces habits-là? Mon gros ſurtout gris ne me gêne point, & il me dure trois ans ſans le quitter. Je crois toute cette magnificence-là bien inutile & peut-être bien dangereuſe. S'il n'y avoit point à la Cour tant de grands jeunes garçons arrachés à la charrue pour en faire des fainéans en livrée, on trouveroit plus de laboureurs à la campagne, & tout n'en iroit que mieux.

ALVAR.

Vous avez raiſon. Voyons cependant toujours le Palais.

JEAN.

Je le vois : il eſt digne de ſon maître.

ALVAR.

Prenez la droite.

JEAN.

A la bonne heure, je la prends : mais à quoi bon tant de cérémonie ? Ne voyez-vous pas qu'à toutes les places du monde nous ſommes toujours, vous, Alvar Nuñès, & moi Jean le Laboureur ?

ALVAR.

N'admirez-vous pas ces ſallons, ces peintures, ces plafonds ?

JEAN.

Non, ſûrement, mes plafonds, à moi, valent bien mieux.

ALVAR.

Quoi ! ils ſont mieux peints ?

JEAN.

Non pas, mais plus utiles : ce ſont, ſi vous voulez le ſavoir, de bonnes

groſſes pieces de lard qui tapiſſent tout mon plancher. J'y trouve une reſſource contre le froid & contre la faim : mes antichambres ſont remplies de vieilles charrues, de toutes ſortes d'outils ruſtiques briſés à force de ſervir. Je les pends à la muraille comme des trophées honorables : ce ſont des preuves glorieuſes de ma force & de mon travail. Croyez-vous que tout cela ne vaut pas bien tous ces colifichets-ci : au moins l'ornement qui en réſulte pour ma maiſon, n'eſt dû qu'à moi ſeul.

ALVAR.

Voilà une étrange Philoſophie.

JEAN.

C'eſt la mienne, Monſieur; j'ai la conſcience nette. Qu'on me rende avec cela ma cabane & ſa charmante tranquillité, le reſte ne ſera pour moi qu'une folie. Si cela dure, ce palais ſera mon tombeau.

*

SCENE XVI.

LE ROI, ALVAR NUÑÈS, JEAN.

(*On crie.*) PLACE, place.

ALVAR.

Prenez garde à vous, voilà le Roi.

JEAN.

Le Roi! ah Ciel! où me cacher!

ALVAR.

Gardez-vous-en bien, reſtez.

JEAN.

Je n'en ſuis pas maître.

ALVAR.

Où voulez-vous vous cacher?

JEAN.

Sous ces tapis. Ah! vieilleſſe infortunée! (*Il veut ſe cacher.*)

ALVAR.

Etes-vous fou?

JEAN.

Cela ſe pourroit bien.

ALVAR.

Quand le Roi vous cherche lui-même.

LE ROI.

Qu'y a-t-il donc?

ALVAR.

Jean le Laboureur, Sire, qui, à l'arrivée de votre Majeſté, vouloit ſe cacher.

LE ROI.

Approchez : pourquoi me haïſſez-vous? Qui vous porte à redouter ſi fort ma vue? Ai-je donc l'air ſi féroce?

JEAN.

Moi, vous haïr, Sire! j'en ſuis bien éloigné. Mais s'il faut vous dire la vérité, je me ſuis toujours perſuadé que le jour où je vous verrois, ſeroit le dernier de ma vie. Je l'éprouve bien. Je vois à préſent que ce prétendu Dom Henrique n'étoit autre que votre Majeſté, & depuis ce fâcheux événement je n'ai plus vécu : tous mes jours ont été marqués par de nou-

veaux chagrins ; on m'a arraché de ma retraite tranquille, pour me traîner à ce palais, où je mene une vie plus cruelle que la mort.

LE ROI.

Vous vous accuſez vous-même d'ingratitude. Quoi ! petit Laboureur, votre maître, oubliant ſa dignité, a bien voulu s'abaiſſer à vous aller voir, & vous avez l'inſolence de lui refuſer une viſite. (*Avec emportement.*) Eſt-celà le retour que vous devez à mes bontés, la reconnoiſſance que vous me gardez ?

JEAN, *effrayé.*

Oui, je l'avoue, Sire, je ſuis coupable ; voilà ma tête, puniſſez-moi.

LE ROI.

Le défaut d'éducation peut vous ſervir d'excuſe : je ſuſpends mon reſſentiment. Il faut bien d'ailleurs paſſer quelque choſe à un homme qui me prête de l'argent.

JEAN.

Je ne vous ai rien prêté ; tout mon bien eſt à vous. Les ducats que vous m'avez demandés en ſont les intérêts.

LE ROI. *Il fait un ſigne à Dom Alvar qui ſort.*

Bon, je ſuis content aſſeyez-vous.

JEAN.

Devant le Roi! Non, Jean le Laboureur n'eſt point ſi groſſier : ce qui honore les grands devient une ſource d'affront pour les petits. Non, Sire, je ſuis bien là ; que votre Majeſte s'aſſeye toujours.

LE ROI.

Vous ne ſavez pas vivre. Quoi! vous voulez commander dans ma maiſon ?

JEAN.

Si je vous ai manqué dans la mienne, je ne vous connoiſſois pas : daignez l'oublier.

LE ROI.

Je ſuis chez moi : c'eſt à vous de faire tout ce que je vous ordonne.

JEAN.

Vous avez raiſon, Sire, je me tais & j'obéis.

LE ROI, *en riant.*

Il me paroît que voilà à peu près ce

que je diſois la nuit du ſouper.

JEAN.

Je ſuis honteux de ne vous avoir pas connu, & les reproches que je me fais, vous en vengent aſſez.

LE ROI.

Raſſurez-vous, Jean, vous dînerez aujourd'hui avec moi : je veux vous payer du repas que vous m'avez donné. Oubliez que je ſuis votre Roi, comme je l'oublie moi-même : ne voyez ici que votre ami, votre égal. Alvar Nuñès, avertiſſez Dom Guttiere de ſe tenir prêt ; faites apporter la table qui eſt déja dreſſée, & qu'on diſe aux enfans de Jean de venir aſſiſter au repas de leur Pere. (*A Jean.*) Ce ſera un repas ſingulier : ſi les mets n'y ſont pas agréables, la leçon que je veux y donner ſervira d'avis pour vous & d'exemple au reſte de mes ſujets.

SCENE XVII.

LE ROI, JEAN, MONTAN, BÉATRIX, DOM GUTTIERE, ALVAR, *Suite.*

DOM GUTTIERE.

JEAN le Laboureur, assis avec le Roi! Que signifie cela?

MONTAN.

Grand Dieu! mon pere avec le Roi à la même table!

BÉATRIX.

Voilà le plus beau ou le dernier jour de ma vie.

JEAN.

Puis-je demander, grand Roi, ce que signifie ce mystere?

On a apporté une table avec trois plats, où sont un sceptre, un miroir & une épée.

LE ROI.

Voilà les trois plats que je vous

conſervois. Dans le premier eſt le ſceptre, la marque du pouvoir que tous mes ſujets ſont obligés de reconnoître.

JEAN.

Je ne m'en ſuis jamais écarté.

LE ROI.

Ici eſt un miroir; il ſignifie que le Roi doit être le miroir de la nobleſſe. Il en part des rayons qui pénetrent juſque dans la plus chetive cabane : il rend tout préſent aux yeux du Roi : c'eſt le ſoleil dont rien ne peut fuir la clarté.

JEAN.

Je crains cette clarté ſi pure.

LE ROI.

Ne craignez rien, Jean le Laboureur, le Roi n'a rien à vous reprocher; mais cette épée eſt deſtinée à punir un traître qui vous déshonore.

JEAN.

Qui donc peut me déshonorer?

LE ROI.

Un perfide qui, en mépriſant mes avis, vous a fait une inſulte : Al-

phonſe Guttiere a promis mariage à votre fille.

JEAN.

Qu'entends-je ?

LE ROI.

A l'abri de cette promeſſe, il en a obtenu des faveurs : il refuſe aujourd'hui de l'épouſer. Il ſentira ſi je ſuis juſte & ſévere. D'abord, je prétends qu'il l'épouſe. Guttiere donnez-lui la main.

DOM GUTTIERE.

Sire, ſongez au moins.....

LE ROI.

Vous oſez repliquer ?

DOM GUTTIERE.

Non, Sire, je l'épouſe.

LE ROI.

Son honneur eſt content, mais ma juſtice ne l'eſt pas. Pour donner un exemple, vous porterez votre tête ſur l'échafaud.

BÉATRIX.

Ah ! Sire, j'embraſſe vos genoux.

JEAN.

Vous me voyez à vos pieds ; accor-

dez-moi la vie de Guttiere, c'eſt la ſeule grace que je vous demanderai jamais.

LE ROI.

Je vous l'accorde. Afin même d'effacer dans cette alliance toute inégalité, j'ennoblis vos enfans avec le droit de porter mon écuſſon. De plus, je donne en dot à Béatrix trois villes qui valent le double de l'argent que vous m'avez prêté. Quant à vous, pour vous punir d'avoir vécu ſoixante ans ſans me voir, je veux que vous reſtiez ici, & que vous me voyez tous les jours de votre vie.

JEAN.

Je ne trouve plus à cette condition rien qui m'effraie.

FIN.

LA FIDÉLITÉ DIFFICILE,

En Eſpagnol,

EL DUELO CONTRA SU DAMA,

COMÉDIE

De Dom FRANCISCO BANDES Y CANDAMO.

PERSONNAGES.

ENRIQUE DE LORRAINE.
Dom FERNAND, *Infant de Portugal.*
GASTON, *Prince de Béarn.*
Dom FADRIQUE D'ARAGON.
MATHILDE, *Comteſſe de Flandre.*
MARGUERITE.
ISABELLE, } *Suivantes de Mathilde.*
PORCIA, }
LOTAIRE.
FABIO, *Valet de Gaſton.*
CÉLIO, *Valet de Lotaire.*
RICHARD, *Valet de Dom Fadrique.*
ADOLPHE.
LAURETTE, *Suivante de Marguerite.*
ROBERT, *Valet de Enrique.*
VOLEURS.
GARDES.

LA

LA FIDÉLITÉ DIFFICILE.

PREMIERE JOURNÉE.

Le théatre repréſente un jardin. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

LOTAIRE, CELIO.

LOTAIRE.

As-tu apporté une échelle ?

CÉLIO.

Oui, Mnſieur, elle eſt déja pla-

cée là-bas dans le jardin qui entoure le château.

LOTAIRE.

O fortune! s'il eſt vrai que tu aimes à favoriſer les entrepriſes audacieuſes, aucune n'a jamais mieux mérité ta protection que la mienne; mais tu vas peut-être prouver ici que tu es encore plus capricieuſe que je ne ſuis hardi.

CÉLIO.

Effectivement, Monſieur : ſavez-vous bien que votre projet eſt diablement ſérieux?

LOTAIRE.

Ne me fais pas de repréſentations. Je vois auſſi bien que toi tout ce que j'ai à craindre, mais ma paſſion me ferme les yeux ſur le danger.

CÉLIO.

Ainſi ſans autre ſûreté que la parole d'une coquine de Soubrette, à qui l'on feroit tout faire pour de l'argent, vous allez eſcalader l'appartement d'une femme du premier rang... Ah! mon cher maître, plaiſe au Ciel que votre folie n'ait pas des ſuites ſanglantes & que....

LOTAIRE.

Paix, tais-toi. Crois-tu que je n'aie pas prévenu toutes tes réflexions, & que mon eſprit n'ait pas été au devant de tout ce que tu pouvois me dire? Eh! que pourrois-tu me rappeller? Que Marguerite me hait, & qu'après m'avoir long-tems dédaigné, elle en eſt venue à me mépriſer; que ſon orgueil eſt égal à ſa beauté, & que ſon viſage offre moins de charmes que ſon cœur ne renferme de hauteur; que ſon pere, en qualité de Général des troupes Lorraines, ayant toujours eu des intérêts à démêler avec la France & l'Empire, s'eſt plu à inſpirer à ſa fille les mœurs Allemandes, & la fierté qui en eſt le caractere; qu'il y a entre ſa maiſon & la mienne des ſujets de haine que le tems ne ſauroit effacer; que ſon pere & le mien ſont morts les armes à la main, chacun dans un parti oppoſé à celui de l'autre.... Eh! bien, quand tu me peindrois, avec plus de force que tu ne le peux faire, tous les obſtacles qui nous ſéparent elle & moi, tu ne ferois qu'enflammer davantage ma paſſion. Allons, il n'y a point de fautes qu'une femme ne par-

donne, quand elles ont l'amour pour cauſe. Il eſt tems que Marguerite connoiſſe la violence du mien; j'enleverai par l'audace ce que trois ans entiers de reſpect n'ont pu m'obtenir, & le déſeſpoir va peut-être me réuſſir mieux que la ſoumiſſion. Viens, écoute ſi tu n'entends pas Laurette chanter, ce ſera le ſignal que Marguerite ſera deſcendue dans le jardin.

CÉLIO.

Je vous ſuis; mais je crains bien qu'après vous avoir aidé à monter par deſſus la muraille, il ne faille aller vous attendre au-deſſous de la fenêtre.

SCENE II.

MARGUERITE & LAURETTE, *habillées à la Françoiſe. Marguerite tient une lettre qu'elle lit, & Laurette l'éclaire.*

MARGUERITE.

APPROCHEZ cette lumiere. J'ai déja lu cent fois cette lettre & je ne me laſſe point de la relire, tant je ſuis flattée des tendres ſentimens qu'elle exprime.

LAURETTE, *à part.*

Ah ! maudite avarice ! que tu vas peut-être me coûter cher aujourd'hui !

MARGUERITE, *liſant.*

Mon ame, mon cœur, ma chere femme... ah ! Laurette, que ce peu de mots chatouille agréablement mon oreille & mon cœur. J'oublie en les liſant, trois années entieres de peines & de larmes. (*Elle continue à lire.*) Ces trois années, ou plutôt ces trois ſiecles qui ſe ſont écoulés ſans vous voir...

Hélas ! elles ne m'ont pas paru plus courtes qu'à lui... vont enfin ſe terminer cette nuit.

LAURETTE, *à part.*

Ciel ! que vais-je devenir ? & le rendez-vous que j'ai donné à Lotaire ?

MARGUERITE, *liſant.*

J'arrive à Nancy où une affaire indiſpenſable m'arrête pour la journée ; mais à quelque prix que ce ſoit, je vous verrai avant la fin de la nuit.

LAURETTE.

Me voilà bien.

MARGUERITE, *continue à lire.*

Je n'ai avec moi qu'un de mes gens qui ne vous connoît pas. C'eſt un homme que j'ai pris à la place de ce pauvre Floro qui a été tué en Allemagne. Il faudra m'attendre à la fauſſe-porte du jardin comme autrefois, & le ſignal auquel je connoîtrai qu'elle ſera ouverte, ſera quand j'entendrai chanter Laurette comme elle faiſoit dans ces tems ſi chers à ma mémoire.

LAURETTE, *à part.*

Je ſuis morte ! malheureuſe que je ſuis ! je ſuis convenue du même ſignal

avec Lotaire. Comment ne me ſuis-je pas aviſée d'une autre ruſe, ou plutôt qui pouvoit imaginer ce cruel incident ?

MARGUERITE.

Laurette, tu paſſages bien peu ma joie.

LAURETTE.

Madame, je ſuis ſi tranſportée, que je ne puis pas dire un ſeul mot. Ah ! (*Elle ſoupire.*)

MARGUERITE.

Qu'as-tu à ſoupirer ?

LAURETTE.

Ce n'eſt rien.

MARGUERITE.

Eſt-ce que la vue de mon couſin t'afflige ?

LAURETTE.

Mais, à vous dire le vrai, elle ne me réjouit pas trop.

MARGUERITE.

Comment ! inſolente....

LAURETTE.

Ecoutez donc, Madame : là, mettez-vous à ma place. Vous ne voyez Enrique que la nuit, c'eſt moi qui

veille pour l'attendre, pour le reconduire ; c'eſt moi qui ai toute la fatigue de votre amour, & vous...

MARGUERITE.

Ayes un peu de courage, ma chere Laurette, & tu verras ſi je ſais reconnoître tes ſervices ; mais tout dort dans la maiſon, ſuis-moi dans ce cabinet de verdure, où j'ai paſſé de ſi doux momens avec Enrique. Poſe ta lumiere ici.

LAURETTE.

Je vais l'éteindre. Qu'avez-vous beſoin de lumiere dans un jardin ?

MARGUERITE.

Garde-t-en bien. Quoi ! tu veux qu'après trois ans d'abſence je ne puiſſe pas du moins jouir de ſa vue !

LAURETTE.

Eh ! qu'importe ? L'obſcurité n'eſt-elle pas encore plus favorable à l'amour que le jour même ?

MARGUERITE.

Finiſſons. Peut-être Enrique eſt-il à la porte ; chante pour l'avertir.

LAURETTE.

Je ne puis pas, Madame. Eſt-ce

que vous ne vous rappellez pas combien je ſuis enrhumée ?

MARGUERITE.

Cela n'y fait rien ; je ne te dis pas de bien chanter, mais de chanter comme tu pourras.

LAURETTE.

Je ne puis pas faire un ton : voyez comme je touſſe.

MARGUERITE.

Tu nous étourdiſſois encore ce matin ; voilà un rhume bien ſubit. Chante, te dis-je, ou bien....

LAURETTE.

Allons, je chanterai, quand il devroit m'en coûter la vie. (*A part.*) Avertiſſons Lolaire comme je pourrai. S'il avoit l'eſprit de deviner le ſens de ce que je vais chanter.

Fontaine dont le murmure
Flatte ſi doucement & l'oreille & les cœurs ;
Toi qui d'une eau ſi pure
Viens rafraîchir ces fleurs ;
Fuis la route qui t'eſt offerte
Pour te gliſſer dans ce jardin.
Hélas ! à ce ruiſſeau voiſin,

Elle eſt également ouverte.
Il eſt plus fort que toi, Fontaine, & dans ſon ſein,
Tu ne pourrois manquer de rencontrer ta perte.

SCENE III.

Les mêmes, LOTAIRE.

LOTAIRE.

J'AI entendu Laurette. Me voilà deſcendu à la faveur de ces charmilles.

MARGUERITE.

J'ai ouvert la porte : regarde s'il n'y eſt point.

LOTAIRE, *en s'approchant.*

Puiſque ma deſtinée....

LAURETTE.

C'en eſt fait de moi.

MARGUERITE.

Ciel ! que vois-je ! vous Lotaire ! vous ici ! je ſuis perdue... Quoi ! au moment où j'attends Enrique, il faut que je trouve cet ennemi de mon repos?..

LOTAIRE.

Oui, c'eſt moi, cruelle ; c'eſt moi qui, déſeſpéré de vos mépris, viens apporter à vos pieds mon amour & ma vie.

MARGUERITE.

Je vois bien qu'il faut vous écouter, mais ayez quelques égards pour mon honneur. Entrez dans ce cabinet, tandis que Laurette & moi irons voir ſi tout eſt tranquille dans la maiſon.

LOTAIRE.

Vous allez m'échapper.

MARGUERITE.

Non, je vous donne ma parole de revenir vous entendre.

LOTAIRE.

Vous me le promettez ?

MARGUERITE.

Oui. Entrez promptement.

LOTAIRE.

Serois-je à la fin de mes peines ?

(*Il entre dans un cabinet diſpoſé, comme on a déja dit que l'étoient les différentes pieces d'un appartement ſur le théatre Eſpagnol, c'eſt-à-dire que les*

Spectateurs peuvent le voir sans qu'il soitt vu des acteurs. Marguerite ferme la porte à la clef.)

LAURETTE.

Que faites-vous, Madame?

MARGUERITE.

Laisse, je veux être sûr qu'il ne puisse pas sortir sans ma permission.

LAURETTE.

Vous ne songez pas qu'il n'y a pas de volets, & que s'il veut sortir il n'a qu'à ouvrir la fenêtre.

MARGUERITE.

Je ne veux que m'assurer le tems de tirer Enrique d'ici; ensuite de quoi je verrai à faire sortir Lotaire & à le punir. Continue à chanter.

LAURETTE.

Fuis la route qui t'est offerte
Pour te glisser dans ce jardin:
Hélas! à ce ruisseau voisin, &c.

MARGUERITE.

On frappe.

LAURETTE.

Je vais ouvrir. (*A part.*) Je tremble de peur.

MARGUERITE.

Je vais donc le revoir; mon cœur treſſaille & vole au devant de lui.

SCENE IV.

Les mêmes, ENRIQUE, ROBERT.

LAURETTE.

ENTREZ.

ENRIQUE.

Robert, cache ici tes chevaux ſous cette charmille épaiſſe, & prends garde d'être vu par ces gens qui ſe promenent ici autour.

ROBERT.

Vous ſerez obéi.

ENRIQUE.

Oh, amour! avec quel plaiſir je me retrouverois dans un lieu où tu m'as comblé de tant de bienfaits, ſi tu avois pu préſerver mon cœur d'une autre bleſſure?

MARGUERITE.

C'eſt donc vous que je revois, mon

cher époux. Avec quelle impatience mes vœux preſſoient votre arrivée.

LOTAIRE.

Marguerite tarde bien à revenir : il faut entr'ouvrir ces croiſées, & tâcher de voir ſi elle n'eſt pas dans le jardin.

MARGUERITE.

Combien vous m'avez cauſé d'allarmes, mon cher époux.

LOTAIRE.

Qu'entends-je ?

ENRIQUE.

Je n'ai pas moins ſouffert d'une ſi cruelle & ſi longue ſéparation.

MARGUERITE.

Tout eſt oublié & réparé dès que je vous vois.

LOTAIRE.

Quoi ! c'eſt à ce rôle qu'elle m'a réſervé ? Quoi ! c'eſt pour me rendre témoin de la tendreſſe qu'elle prodigue à mon rival, que je me ſuis enfermé ici. Vive-dieu, je rougis d'y reſter.

MARGUERITE.

Retirons-nous d'ici, allons vers

cette fontaine où nous cauſerons en liberté.

LOTAIRE.

Briſons ce cachot, où je meurs de jalouſie & de rage. (*Il briſe la croiſée.*)

LAURETTE.

Tout eſt découvert.

ENRIQUE.

D'où vient ce fracas?

MARGUERITE.

Je ſuis morte.

LAURETTE.

Il a tout briſé. (*A Marguerite.*) Quelle indiſcrétion auſſi d'avoir cru une barriere ſi foible, ſuffiſante pour retenir un jaloux.

LOTAIRE.

Voilà donc, perfide, voilà le ſujet pour lequel vous m'avez ſi ſoigneuſement fait cacher.

ENRIQUE.

Malheureuſe, voilà comme vous m'attendiez!

LOTAIRE.

Je ſerai vengé.

ENRIQUE.

Je n'endurerai point patiemment un tel affront. (*Ils ſe battent.*)

MARGUERITE.

Infortunée ! que vais-je devenir ! Enrique, arrêtez.

ENRIQUE.

Vous tremblez pour lui.

MARGUERITE.

Un moment, Lotaire.

LOTAIRE.

C'eſt lui que vous voulez ſauver.

LAURETTE.

Au ſecours, au ſecours.

LOTAIRE, *en tombant.*

Je ſuis mort.

MARGUERITE.

Qu'avez-vous fait, cruel Enrique ?

ENRIQUE.

Je me ſuis vengé, perfide, ſur ce malheureux. Rendez graces au mépris que j'ai pour vous, ſi je ne vous traite pas de même.

MARGUERITE.

Pour moi ! & d'où vous vient cette inſolence ?

ENRIQUE.

D'où! regarde ici infâme. Quoi! tu vois ton nouvel amant baigné dans ſon ſang, & tu demandes pourquoi je te mépriſe! Tu joins l'audace à la trahiſon, & le menſonge à la ſcélérateſſe. Adieu, ingrate, adieu; je vais porter ailleurs mon cœur & mon hommage. La belle Mathilde me vengera de ta légéreté. Je t'abandonne à tes remords ou à tes regrets. Si tu as pu m'oublier ſans honte, tu n'auras pas vu peut-être avec autant d'inſenſibilité, couler le ſang de l'indigne amant que tu m'as préféré. (*Il s'en va.*)

MARGUERITE.

Attendez, Enrique.

CÉLIO, *dehors.*

C'eſt ici que j'ai entendu le bruit.

MARGUERITE.

Donne-moi l'épée de ce malheureux.

LAURETTE.

Qui! moi vous la donner! Ah! mon Dieu! je n'oſerois y toucher.

MARGUERITE.

Je la prendrai bien, moi.

SCENE V.

Les mêmes, CÉLIO, *avec d'autres Domeſtiques de Lotaire.*

CÉLIO.

LA porte eſt ouverte, entrons.

MARGUERITE, *tenant l'épée de Lotaire.*

Vous paliſſez ! entrez, & voyez comment je ſais punir un audacieux qui m'outrage. Si vous venez pour le ſecourir, emportez-le, & publiez par tout ſon inſulte & ma vengeance.

CÉLIO.

Ah ! mon cher maître, ſi vous m'aviez cru, vous ne ſeriez pas dans cet état : mais puiſqu'il n'y a pas de remede, voyons s'il lui reſte encore quelque ſouffle de vie, & tâchons de le rappeller. (*On emporte Lotaire.*)

LAURETTE.

Ah ! Madame, qu'avez-vous fait ?

MARGUERITE.

Suis-moi. L'ingrat Enrique s'eſt

trahi lui-même : je vois trop qu'il me préfere Mathilde. Quand la malheureuſe indiſcretion de Lotaire ne lui auroit pas fourni un prétexte pour me quitter, il en auroit bientôt fait naître un autre. Viens, je ſaurai mettre mon honneur à couvert, & punir un inconſtant.

SCENE VI.

Le théatre change, il repréſente le Palais de Mathilde.

MATHILDE, PORCIA, ISABELLE *habillées à la Françoiſe*, GASTON, DOM FERNAND, *avec leurs Valets*, ADOLPHE. *On entend de la muſique.*

GASTON.

MADAME, recevez l'hommage...

DOM FERNAND.

Daignez accepter les vœux...

GASTON.

Du Prince de Béarn.

DOM FERNAND.

D'un Infant de Portugal.

MATHILDE.

Princes, levez vous, je rougis de vous voir à mes genoux.

GASTON.

Le desir de voir les merveilles que publie la renommée de la beauté de la charmante Mathilde, m'amene à vos pieds du fond des Pyrénées; trop heureux si votre cœur daignoit me distinguer dans le choix qu'il doit faire d'un époux.

DOM FERNAND.

La même envie m'arrache aux plaisirs de la Cour de Lisbonne.

MATHILDE.

Je ne puis répondre à tant de politesse, qu'en vous marquant combien j'en suis reconnoissante : mais nous aurons le tems de parler de tous ces objets. L'essentiel à présent est de vous délasser des fatigues d'un si long voyage. Adolphe, que l'on conduise les Princes dans leurs appartemens, &

qu'ils y ſoient ſervis comme moi-même.

DOM FERNAND.

Si je vous quitte, ce ne ſera que pour m'occuper de vous avec moins de diſtraction.

GASTON.

Pour moi, Madame, ſans vous voir, je vous aurai toujours devant les yeux. (*Ils s'en vont.*)

SCENE VII.

MATHILDE, ISABELLE, PORCIA.

ISABELLE.

Il paroît qu'ils n'ont pas fait une vive impreſſion ſur vous.

MATHILDE.

Qu'on voie ſi les voitures ſont prêtes pour la chaſſe, comme j'en ai donné l'ordre.

PORCIA.

J'y vais, Madame.

MATHILDE, *à Iſabelle.*

Que te dirai-je, ma chere Iſabelle? Auquel de ces Princes puis-je penſer, quand j'ai auprès de moi un homme qui doit les effacer tous dans mon cœur? Rappelle-toi le mérite d'Enrique & les obligations que je lui ai: tu ne ſeras pas étonnée de la froideur avec laquelle je reçois tous les amans qui me fatiguent de leurs déclarations. Tu te ſouviens comme il me

ſauva la vie, un jour que j'allois la perdre pour m'être imprudemment expoſée ſur le fleuve. Ce qui m'a plus touchée en lui, c'eſt moins le ſervice qu'il me rendit alors, tout grand qu'il étoit, que la généroſité qu'il a eue de n'en jamais parler. Je le lui avois défendu de peur que l'Empereur Baudouin, mon oncle, ne me grondât de m'être ainſi expoſée. Enrique, malgré cette belle occaſion de lui faire ſa cour, m'a obéi, & perſonne n'a jamais ſçu l'obligation que je lui ai. Je t'avoue que ce trait ſeul, indépendamment de ſon mérite, ſuffiroit pour l'élever à mes yeux au-deſſus de tous ſes rivaux.

PORCIA.

Les voitures ſont prêtes, Madame.

MATHILDE.

Allons... Nous parlerons en marchant de ce que je vous ai dit, Iſabelle.

SCENE VIII.

Le théatre repréſente un bois près de Bruxelles.

ENRIQUE, ROBERT.

ENRIQUE.

QUE l'on court avec rapidité quand il s'agit de s'éloigner d'une femme que l'on hait, & de ſe rapprocher de celle que l'on aime !

ROBERT.

Ma foi, Monſieur, vos chevaux & moi, nous nous en appercevons bien.

ENRIQUE.

Arrêtons ici un inſtant. Je ne veux entrer dans Bruxelles qu'avec la nuit.

ROBERT.

Volontiers. Auſſi bien la courſe m'a paru diablement longue, & s'il étoit honnête de dire tout ce que l'on ſouffre ..... Mais, Monſieur, à propos, vous aviez affaire là-bas à une maîtreſſe

maîtreſſe femme, au moins... Tout ce que je regrette, c'eſt de ne l'avoir pas vue.

ENRIQUE.

Garde-toi de me parler jamais d'elle. L'ingrate eſt ſortie de mon cœur ſans retour. Il eſt tout entier à Mathilde.

ROBERT.

Mais, Monſieur, il me ſemble que nous avons mal choiſi le lieu de notre halte. Ce bois-ci n'eſt pas trop ſûr.

ENRIQUE.

Que crains-tu?

ROBERT.

Les voleurs dont il eſt rempli.

ENRIQUE.

Ces malheureux ne ſont redoutables que pour ceux qui manquent de cœur.

ROBERT.

Ma foi, ils ne laiſſent pas que de me faire trembler; mais...

(*Il ſort du bois quatre voleurs maſqués.*)

UN VOLEUR.

Cavalier, la bourſe ou la vie.

ENRIQUE.

Qui auroit jamais pu s'attendre à trouver ainſi des Voleurs ſi près de la Cour ?

ROBERT.

Eh ! n'y en a-t-il pas à la Cour même ?

ENRIQUE.

Meſſieurs, quand on arrive de l'armée, on n'eſt pas riche : contentez-vous de ceci. (*Il leur offre de l'argent.*)

UN VOLEUR.

Cela ne ſuffit pas.

ENRIQUE, *en reſſerrant ſon argent & mettant l'épée à la main.*

Voyons donc ſi ceci vous accommodera mieux. (*Il les charge.*)

SCENE IX.

Les mêmes, MARGUERITE, LAURETTE *en hommes.*

MARGUERITE, *tombant l'épée à la main ſur les voleurs.*

FUYEZ, miſérables.

LES VOLEURS.

Voilà du monde, retirons-nous.

ENRIQUE.

Vaillant homme, c'eſt à vous ſeul que je dois la vie. Mais que vois-je ?

MARGUERITE.

Taiſez-vous. (*A Robert & à Laurette.*) Laiſſez-nous (*Ils ſe retirent.*) Enrique, vous me connoiſſez : vous venez de voir une preuve non ſuſpecte de mon courage : vous m'avez fait un affront que je ne méritois pas. Les apparences étoient contre moi, je l'avoue, mais elles n'auroient pas dû vous empêcher d'approfondir le fait, & alors vous vous ſeriez convaincu de mon innocence. Il en eſt tems encore : je ne vous quitte

point que je ne ſois ou juſtifiée, ou vengée.

ENRIQUE.

N'allez pas plus loin, Madame; la nouvelle obligation que je vous ai, ne me ſortira jamais de la mémoire; mais vous ne devez plus eſpérer de moi que de la reconnoiſſance. Le même coup qui a percé cet amant heureux, à la vue de qui vous n'avez pas craint de m'expoſer, a tué mon amour ſans retour. C'eſt avec regret que je vous le déclare; mais il n'y a plus de liaiſon à eſpérer entre nous, plus de mariage.

MARGUERITE.

Quelque affreuſe que ſoit pour moi cette idée, il faut bien m'y accoutumer. Cependant je deſire de vous une choſe.

ENRIQUE.

Démandez, Madame, & pourvu que ce ne ſoit pas ma main, vous êtes ſûre de tout obtenir, je vous le jure, foi de gentilhomme.

MARGUERITE.

Promettez-moi de ne découvrir

mon ſexe, ni mes aventures à perſonne.

ENRIQUE.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

MARGUERITE.

Je la reçois. Va, perfide, il t'en coûtera cher, tu ne ſais pas à quoi tu t'es engagé.

ENRIQUE.

Quoi qu'il en puiſſe arriver, comptez que je ne violerai point ma prémeſſe. (*On entend des cris.*)

MATHILDE, *qu'on ne voit pas.*

Ciel! ayez pitié de moi.

GENS *de la ſuite de Mathilde.*

Vîte, vîte, au ſecours; le cheval de la Princeſſe Mathilde a pris le mors aux dents & l'emporte.

MARGUERITE.

Mathilde, dit-on! ma rivale!

LAURETTE & ROBERT, *enſemble.*

Monſieur, une Dame que ſon cheval emporte au travers du bois.

ENRIQUE.

Volons à ſon ſecours.

MARGUERITE.

Courons empêcher qu'il ne ſe rende plus cher à ſa maîtreſſe par un ſervice de cette importance.

SCENE X.

ENRIQUE, *portant* MATHILDE *évanouie*, MARGUERITE.

ENRIQUE, *à Mathilde.*

REVENEZ à vous, divine Princeſſe; reconnoiſſez l'amant le plus tendre.... Mais que vois-je ?

MARGUERITE, *voulant lui ôter Mathilde.*

Tu crois que je ſouffrirai cet outrage.

ENRIQUE.

Laiſſez-moi.

MARGUERITE.

Moi, te laiſſer ta maîtreſſe dans tes bras, perfide! Trembles que je ne me faſſe raiſon avec cette épée de ton audace.

ENRIQUE.

Que prétendez-vous?

MARGUERITE.

Te ravir la gloire de l'avoir ſauvée.

MATHILDE, *revenant à elle.*

Où ſuis-je?

ENRIQUE.

Paix, elle paroît ſe reconnoître.

GENS *de la ſuite, derriere le théatre.*

Son cheval a couru juſqu'ici.

MATHILDE.

Quelles voix entends-je?

SCENE XI.

Les mêmes, GASTON, DOM FERNAND, *leur ſuite.*

DOM FERNAND.

QUE j'ai de regret, Madame, de n'avoir pu vous ſecourir!

GASTON.

Que la peſanteur de mon cheval m'a été funeſte!

MATHILDE.

Je me vois entre deux perſonnes à

qui je puis avoir une égale obligation. Qui de vous deux eſt mon libérateur ?

MARGUERITE.

Moi, Madame, & je ne crois pas que perſonne oſe me diſputer le mérite d'avoir ſauvé une ſi belle vie. Vous n'avez pas au reſte à rougir de la main qui vous a ſervie : je ſuis Dom Fadrique, Infant d'Aragon : j'ai quitté mon pays, je ne le cache pas, par un motif peu obligeant pour vous, Madame. Je ne pouvois croire tout ce que la renommée publioit de vos charmes ; j'ai voulu m'en aſſurer par mes propres yeux. Je ſuis arrivé ici à tems pour vous être utile, & j'expie déja le motif criminel de mon voyage par mon admiration pour l'objet qui l'a cauſé. Je ne me ſerois pas fait connoître encore à vous avant que d'avoir mon équipage, & d'être en état de vous préſenter les lettres du Roi mon frere dont mes gens ſont chargés, ſi je n'avois cru devoir faire rentrer en lui-même ce Cavalier qui oſe me diſputer la gloire dont la fortune vient de me couvrir.

ENRIQUE.

Moi ! je vous la diſpute. Eh ! ne m'appartient-elle pas ?

MATHILDE.

Enrique, ce procédé m'étonne. N'avez-vous pas par devers vous assez d'actions glorieuses, sans chercher encore à vous approprier celles des autres?

ENRIQUE.

Vous m'en soupçonnez, Madame.

MATHILDE.

Il suffit. Retournons au Palais. Isabelle, je ne lui pardonnerai jamais de n'être pas arrivé le premier.

ENRIQUE.

Mon fatal serment me coûtera l'honneur & la vie : je ne sais si je dois me taire ou parler.

MATHILDE.

Allons, Prince ; il y a long-tems que je suis prévenue de votre voyage par votre invincible frere Dom Pédro. Vous ne nous quittez pas si-tôt, sans doute ; pardon, si je me retire : l'accident qui vient de m'arriver, m'a laissé un étourdissement dont je crains les suites. Nous nous reverrons demain. (*Elle s'en va, tout le monde la suit, excepté Enrique & Marguerite.*)

SCENE XII.

ENRIQUE, MARGUERITE.

ENRIQUE.

Ah! cruelle, ah! perfide, eſt-ce donc là l'uſage que vous vouliez faire de ma parole? Votre deſſein eſt-il de profiter de ma délicateſſe même, pour me rendre mépriſable aux yeux de l'univers entier?

MARGUERITE.

Traître, oſes-tu bien me parler ainſi, après avoir laiſſé paroître à mes yeux de l'amour pour une autre? Mais pourquoi me plaindre quand je puis me venger. Meurs, perfide. (*Elle le charge l'épée à la main.*)

ENRIQUE, *en reculant.*

Ciel! que faites-vous?

ROBERT.

Ah! mon Dieu, qu'eſt-ce qu'il y a?

LAURETTE.

Eh! Monſieur, arrêtez.....

MARGUERITE.

Laiſſez-moi, malheureux.

ENRIQUE.

Je me retire. Dans ma fureur j'oublierois peut-être ce que je me dois à moi-même.

En ſe retirant, il rencontre Mathilde qui revient avec toute ſa ſuite, ſur ce qu'elle a apperçu que l'Infant d'Aragon & Enrique ſont reſtés enſemble. Elle eſt indignée de voir Enrique ſe diſpoſer à fuir.

MATHILDE.

Quoi! Enrique, il faut que je ſois témoin de votre retraite! Je venois pour vous ſéparer; mais à ce que je vois, votre prudence m'en épargne la peine.

ENRIQUE.

Ah! Princeſſe, croyez.....

MARGUERITE.

Croyez, divine Comteſſe, que ſi votre préſence n'enchaînoit mon reſſentiment, j'allois punir un inſolent qui oſe dans ſes diſcours manquer au reſpect qu'il vous doit. (*Elle s'en va avec Laurette.*)

MATHILDE.

Vous, me manquer de reſpect!

ENRIQUE.

Pouvez-vous le penſer?

GASTON.

Ce ſeroit une exceſſive hardieſſe : il ſait qu'au défaut du Prince d'Aragon, il trouveroit en moi un homme prêt à l'en faire repentir.

DOM FERNAND.

Je ſaurois mettre des bornes à ſa témérité.

ENRIQUE.

Je puis avoir eu des raiſons pour ne point répondre au Prince d'Aragon; mais à vous, cette épée.....

MATHILDE.

Comment! devant moi, vous oſez menacer, tandis que vous fuyiez tout à l'heure.

ENRIQUE.

Quels diſcours il faut que j'entende!

MATHILDE.

Suivez-moi, Princes.

GASTON.

Nous vous ſuivons, Madame. (*A Enrique.*) Tant de foibleſſe & tant d'audace s'accordent mal enſemble.

DOM FERNAND.

De pareils propos conviennent bien peu à un vrai Chevalier.

ENRIQUE.

Vous me trouverez prêt à vous parler d'une autre ſorte, quand vous en voudrez courir le riſque.

MATHILDE.

Ah! Iſabelle! je meurs de honte; qui auroit jamais ſoupçonné Enrique d'une lâcheté ſi baſſe?

ENRIQUE.

Cruelle Marguerite! dans quel abyme m'as-tu plongé? Sexe impitoyable! quel abus tu fais de ta beauté & des reſſources de ton eſprit?

SECONDE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

LAURETTE, ROBERT.

LAURETTE.

Ici, mon ami; on ne m'échappe pas ainſi : marchons par-là.

ROBERT.

Où me menez-vous?

LAURETTE.

Sur le pré.

ROBERT.

Sur le pré! Et quoi faire?

LAURETTE.

Nous couper la gorge.

ROBERT.

Oh! oh! mais il me ſemble qu'il auroit auparavant fallu me demander ſi j'en avois envie.

LAURETTE.

Tu m'as l'air d'être un lâche coquin.

ROBERT.

Eh! mais, il en peut bien être quelque choſe. Croyez-moi, allez ailleurs chercher des gens qui ſoient en humeur de ſe battre.

LAURETTE.

Prends garde à ce que tu fais. On ne refuſe pourtant gueres d'en venir aux mains avec des gens comme moi.

ROBERT.

Eh! bien, je ſerai le premier.

LAURETTE.

Non, non, tu viendras : ſaches qu'il faut qu'un de nous reſte ſur le champ de bataille.

ROBERT.

Il le faut ?

LAURETTE.

Oui.

ROBERT.

Il n'y a pas moyen que les choſes aillent autrement ?

LAURETTE.

Non.

ROBERT.

En ce cas, il faut prendre ſon parti : ſois donc celui qui reſte, car pour moi je me ſauve. (*Il s'enfuit.*)

LAURETTE.

Voilà un grand poltron. Je n'ai rien pu tirer de lui de ce que ma maîtreſſe deſiroit ſavoir. Il n'y a pas grande perte : allons la rejoindre. Elle m'attend pour s'habiller & jouer tout de bon le rôle de Prince. Elle a des diamans, de l'eſprit. Elle connoît bien l'Eſpagne, par le long ſéjour qu'elle y a fait quand ſon pere y étoit Ambaſſadeur : mais avec tout cela ſa feinte ne peut pas ſe ſoutenir long-tems. Le véritable Infant arrivera, & puis notre principauté ira au diable, & gare à toi, pauvre Laurette : mais ce n'eſt pas moi qui cours le plus grand riſque. Allons, jouiſſons toujours du préſent, & devienne l'avenir ce qu'il pourra. (*Elle s'en va.*)

*

SCENE II.

ENRIQUE, *ſeul.*

POURRA-T-ON jamais croire, ô ciel! ce qui m'arrive? Et mes malheurs ne ſurpaſſent-ils pas même la vraiſemblance? On a bien vu des femmes irritées ſe venger de leurs amans. On en a vu ſe déguiſer en homme, ſe porter aux derniers excès, outrager même avec violence les objets de leur colere, & s'efforcer de les déshonorer pour ſatisfaire leur reſſentiment, mais la patience des uns étoit juſtifiée par la liberté qu'ils avoient de publier le ſexe des autres. Ils pouvoient ſans honte endurer des affronts qui n'impriment point de taches. Le ſecret de l'amante furieuſe, une fois découvert, mettoit à l'abri de tout reproche l'amant inſulté & pacifique; mais moi je me vois indignement compromis par une femme vindicative, ſans pouvoir publier ce qu'elle eſt! mon ſerment me défend de parler, & la parole que j'ai

donnée me ferme la bouche. Mais ai-je pu contracter l'engagement de me taire, au péril même de mon honneur. Suis-je lié?.... Ah! écartons ces lâches ſubtilités, indignes d'un Gentilhomme. Oui, ma parole me lie. C'étoit à moi d'examiner ce que je promettois avant que de le promettre, & d'ailleurs quel eſt le principe des emportemens de Marguerite? N'eſt-ce pas l'amour qu'elle a pour moi? Et dois-je le reconnoître en lui ôtant la vie? Mon honneur ſera-t-il rétabli quand j'aurai compromis le ſien? Je ne puis l'épouſer après ce que j'ai vu; mais je ne puis la trahir après ce qu'elle a fait pour moi. Cependant, que vais-je devenir? Que dira de moi la Comteſſe? Si je me retire tandis que Marguerite paſſe ici pour un homme, on croira que la lâcheté me fait fuir. Si je reſte, je riſque ma gloire. Comment ſortirai-je d'embarras, puiſqu'ici la raiſon ne m'offre point de reſſources? Attendons quelque choſe du tems, c'eſt lui qui m'apprendra ſi je dois me taire ou parler.

*

SCENE III.

ENRIQUE, MARGUERITE,

MARGUERITE.

EH ! bien, vous voilà ſeul. A quoi vous occupez-vous ?

ENRIQUE.

A réfléchir ſur votre inhumanité, perfide ! N'étoit-ce pas aſſez d'avoir trahi mon amour, ſans venir encore ici me faire perdre l'honneur ? Falloit-il donc vous faire de ma délicateſſe, une arme pour ternir ma gloire ? Juſqu'où prétendez-vous donc pouſſer les choſes ?

MARGUERITE.

Je veux être vengée ou ſatisfaite.

ENRIQUE.

Vous ! Eh ! n'eſt-ce pas moi qui ai droit de demander vengeance ?

MARGUERITE.

Non, traître.

ENRIQUE.

Mes oreilles m'ont-elles trompé ?

MARGUERITE.

Oui.

ENRIQUE.

Quelle preuve en avez-vous ?

MARGUERITE.

Mon témoignage.

ENRIQUE.

Quand on s'eſt une fois laiſſé ſéduire....

MARGUERITE.

Arrête, je puis te pardonner tout, excepté des ſoupçons.

ENRIQUE.

Prenez garde, on peut nous obſerver. Je crois avoir vu la Comteſſe à la fenêtre. La vivacité de notre converſation ſeroit aiſément remarquée : mais que vois-je ? Un ruban qui tombe de la fenêtre où s'eſt appuyée Mathilde. (*Il va pour ramaſſer ce ruban, Marguerite le ſaiſit en même-tems que lui.*)

MARGUERITE.

La Comteſſe nous voit, tant mieux ; lâchez donc.

ENRIQUE.

Lâchez-le vous-même.

MARGUERITE.

Prenez garde à vous, je ne l'abandonnerai pas, & l'on peut vous voir.

ENRIQUE.

Vous me forcerez à en venir à quelque extrémité...

MARGUERITE.

Qu'ai-je à craindre de vous?

SCENE IV.

Les mêmes, GASTON, DOM FERNAND.

GASTON.

Sur le bruit de votre diſpute & en voyant ce qui la cauſe...

DOM FERNAND.

En vous appercevant aux priſes pour cet objet...

GASTON

Je me ſuis hâté d'accourir...

DOM FERNAND.

Je ſuis venu promptement...

GASTON.

Pour l'enlever à celui de vous deux qui en reſtera le poſſeſſeur.

DOM FERNAND.

M'informer à qui ce ruban va demeurer, afin de le lui diſputer.

MARGUERITE.

C'eſt autre choſe. Prenez-le, Enrique, je vous le cede; c'eſt à lui, Meſſieurs, qu'il le faut arracher; mais je vous avertis que ſi quelqu'un de vous a la hardieſſe de l'attaquer, je ſacrifierai ma vie pour le défendre.

DOM FERNAND.

Vous m'étonnez. Quoi! ſi brouillés tout à l'heure, & tout d'un coup ſi unis?

ENRIQUE.

Oui, & puiſque je vous ai promis tantôt de vous répondre à tous deux, j'y ſuis prêt: voyez où vous voulez que je vous ſuive.

GASTON & DOM FERNAND, *enſemble.*

Suivez-moi donc, & voyons à qui le ruban...

SCENE V.

Les mêmes, MATHILDE, ISABELLE.

MATHILDE.

QUEL ruban ?

ISABELLE.

Je viens d'en laiſſer tomber un par cette fenêtre ; apparemment ces Princes auront cru qu'il étoit à vous, & ils ſe le diſputent.

MATHILDE.

S'ils avoient cru qu'il fût à moi, je me flatte qu'aucun n'auroit l'audace de prétendre le garder ; mais je ne veux pas même, en cas qu'il vienne de mes femmes, tolérer l'uſage que l'on en pourroit faire. Entre les mains de qui eſt-il ?

ENRIQUE.

Entre les miennes, Madame.

MATHILDE.

Donnez-le moi.

ENRIQUE.

Je vous en ſupplie, n'exigez pas une preuve ſi cruelle de mon obéiſſance.

MARGUERITE.

Si vous ne le rendez pas, ſongez que j'ai des moyens pour le recouvrer.

GASTON.

Vous n'en reſterez le poſſeſſeur que quand je ſerai hors d'état d'y prétendre.

MARGUERITE.

A la bonne heure; mais au moment où vous vous réunirez contre lui, ſoyez ſûrs de me voir épouſer ſa querelle.

MATHILDE.

Je vous écoute avec une ſurpriſe telle que je n'en ai encore éprouvée de ma vie. Quoi! devant moi! Enrique, donnez ce ruban, vous dis-je. Vous êtes bien hardi...

ENRIQUE.

Le voilà, Madame, votre colere me terraſſe: mais je ne pouvois avoir cette déférence que pour vous. Les témoins de ma ſoumiſſion doivent penſer

penſer qu'ils n'y entrent pour rien. En renonçant par vos ordres à cette faveur du ſort, ils doivent être perſuadés que je n'ai pas perdu le courage avec lequel je me préparois à la défendre contre eux. (*Il s'en va.*)

DOM FERNAND.

Voilà un orgueil bien étrange !

GASTON.

Sa fierté mérite d'être punie.

MATHILDE.

Allons. Iſabelle, ſuivez moi & brûlez ce ruban : qu'il ne choque plus ma vue après les extravagances qu'il a cauſées. (*Elle ſort avec ſa ſuite.*)

SCENE VI.

MARGUERITE, GASTON, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

VOILA le ſeul obſtacle qui pût m'empêcher de ſoutenir mes prétentions au riſque de ma vie.

GASTON.

Je veux bien par reſpect pour la volonté de la Princeſſe, remettre ma vengeance à un autre moment.

MARGUERITE.

Doucement, Meſſieurs, s'il vous plaît; ſi vous êtes ſi avides de vous venger, choiſiſſez l'heure & le lieu. Nous nous y rendrons, Enrique & moi.

DOM FERNAND.

Vous! Pourquoi?

MARGUERITE.

Parce que Enrique ne courra aucun péril que je ne partage.

DOM FERNAND.

Vous le pouſſiez tantôt avec ſi peu de ménagement. Quel intérêt prenez-vous à ſes jours?

MARGUERITE.

Je ne veux pas qu'il ſoit vaincu par d'autres que par moi.

DOM FERNAND.

La ſupériorité que vous auriez ſur lui, un autre peut ſans doute l'avoir auſſi.

MARGUERITE.

Non, vous ne ſavez pas quel homme je ſuis.

DOM FERNAND.

Vous cherchez à nous inſulter.

GASTON.

Vous vous mêlez là d'une affaire qui ne vous regarde pas, & vous pourriez vous en repentir.

MARGUERITE.

Meſſieurs, les paroles ne ſervent à rien. Aux effets : trouvez-vous à trois heures au bout du parc, nous y ſerons Enrique & moi.

GASTON & DOM FERNAND.

Vous nous y verrez. (*Ils s'en vont.*)

MARGUERITE.

Je n'y manquerai pas. (*A Laurette.*) Va, cours me chercher Enrique.

LAURETTE.

Madame, en vérité, vous faites le Prince de maniere que je m'y trompe moi-même Pour ne pas croire ce que vous dites, il faut que je faſſe des efforts ſurprenans.

MARGUERITE.

L'as-tu vu ?

LAURETTE.

Il eſt ici près, rêveur, mélancolique.

MARGUERITE.

Dis-lui que je l'attends ici.

SCENE VII.

MARGUERITE, *ſeule.*

O AMOUR ! vois dans quel précipice tu m'as jettée ! Je me perds pour retrouver un ingrat qui me fuit. Je lui ai ôté l'honneur ; il faut le lui rendre Je veux bien le brouiller avec ſa maîtreſſe, mais je ne veux pas le déshonorer aux yeux des hommes.

SCENE VIII.

MARGUERITE, ENRIQUE.

ENRIQUE.

QUE ſouhaitez-vous de moi ? Quelque funeſte que me ſoit votre nom, il a encore ſur mon cœur aſſez de pouvoir pour que je ne puiſſe l'entendre ſans émotion.

MARGUERITE.

Laurette, laiſſe-nous. Enrique, écoutez-moi. Il n'eſt plus ici queſtion d'amour. L'Infant de Portugal & le Prince de Béarn nous attendent au bout de cette allée couverte, qui eſt à l'extrémité du parc, à trois heures préciſes ; vous vous y trouverez & moi auſſi.

ENRIQUE.

Que dites-vous ?

MARGUERITE.

Ce que j'ai promis.

ENRIQUE.

Ciel ! où ſuis-je ? Avez-vous donc juré d'épuiſer ma patience de toutes les manieres ?

MARGUERITE.

Quoi ! eſt-ce que ceci vous déplaît ?

ENRIQUE.

M'avez-vous cru aſſez lâche pour ſouffrir que vous vous battiez à cauſe de moi & ſous mes yeux ?

MARGUERITE.

Que vous importe ? mon courage ne vous eſt-il pas connu ?

ENRIQUE.

Je ne connois que votre imprudence, & dans l'état où ſont les choſes, toute ma circonſpection ne peut en prévenir les ſuites, ni mon courage les voir de ſang-froid.

MARGUERITE.

Ingrat ! eſt-ce le riſque auquel je m'expoſe qui vous trouble ainſi ?

ENRIQUE.

Ah ! cruelle ! pourquoi faut-il que vous me forciez à être le complice de vos aſſaſſins ? Vous méritez que je vous laiſſe périr ; mais je dois à moi-même d'empêcher que vous ne périſſiez auprès de moi.

MARGUERITE.

Vous vous amuſez à de vaines ſubtilités.

ENRIQUE.

Que dira t-on de moi, grand Dieux, quand on ſaura, & on le ſaura tôt ou tard, qu'ayant à combattre deux Princes illuſtres, je me ſuis fait ſeconder par une femme, par une femme qui a été ma maîtreſſe, & qui m'a été chere au point...

MARGUERITE.

Il n'eſt plus tems de faire ces réflexions; le rendez-vous eſt donné.

ENRIQUE.

Par pitié, Madame, ne me compromettez pas ſi indignement.

MARGUERITE.

Vous balancez en vain. Je ſuis réſolue à tout. Adieu; vous ſavez le lieu, l'heure. Soyez-y, & vous verrez ſi je ſuis indigne de combattre à vos côtés. (*A Laurette.*) Toi, ſuis Enrique, ne le perds pas de vue un inſtant, & rends-moi compte de tous ſes pas. (*Elle s'en va.*)

SCENE IX.

ENRIQUE, *ſeul.*

DESTIN impitoyable ! où m'as tu conduit ? Quel homme s'eſt jamais vu dans un ſi horrible embarras ? Quel amant s'eſt jamais trouvé forcé à mener lui-même ſa maîtreſſe au combat, & à la prendre pour ſecond dans un duel ? Si elle eſt exacte au rendez-vous & que je ne m'y trouve pas, ils ſe réuniront contre elle : ſi j'y vais il faudra ſouffrir qu'elle s'expoſe au ſort des armes, & je ſerai témoin de ſon danger : & c'eſt pour moi qu'elle le brave ! c'eſt pour moi..... Que dois-je faire ? Plus je réfléchis & plus ma raiſon ſe perd.

SCENE X.

ENRIQUE, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

ENRIQUE,

ENRIQUE.

Ciel ! que vois-je ? je ne ſais où j'en ſuis.

DOM FERNAND.

L'Infant d'Aragon vous aura prévenu, ſans doute, ſur l'affaire de tantôt.

ENRIQUE.

J'en ſuis inſtruit.

DOM FERNAND.

J'ai entendu dire que la Comteſſe alloit ce ſoir à la promenade. L'endroit du parc que nous avions choiſi, eſt celui par où elle aime le mieux à paſſer. Cela rend l'exécution de notre projet impoſſible. Ainſi, choiſiſſons pour champ de bataille un lieu moins fréquenté.

ENRIQUE.

Ciel! je te rends grace; tu m'ouvres une voie dont je vais profiter. Vous avez raiſon. Eh bien! trouvons-nous dans ce petit bois qui eſt près du chemin de Gand. Mais ſongez à une choſe.

DOM FERNAND.

Qui eſt que?

ENRIQUE.

Que c'eſt à moi que vous aurez à faire.

DOM FERNAND.

J'y conſens.

ENRIQUE.

Mais à moi ſeul, entendez-vous?

DOM FERNAND.

Ce choix me fait honneur : à revoir; toujours pour trois heures : prévenez-en votre ſecond : j'aurai ſoin d'en inſtruire le mien. (*Il s'en va.*)

SCENE XI.

ENRIQUE, *seul.*

COURAGE, mon cœur, respirons un moment. Me voilà déja rassuré d'un côté; je n'ai qu'à ne point avertir Marguerite, elle ira nous chercher dans le parc; je donnerai une autre heure au Prince de Béarn & dans un autre lieu. Par ce moyen je me battrai seul, & la cruelle qui m'allarme si vivement, sera garantie du péril qu'elle recherche.

SCENE XII.

ENRIQUE, FABIO.

FABIO.

VOILA un billet que vous écrit le Prince de Béarn.

ENRIQUE.

Ceci ne viendroit-il pas déranger mon projet. (*Il lit.*) « La Comtesse

» va ſe promener dans le parc : com-
» me c'eſt moi qui ai reçu le défi, je
» crois avoir le droit de changer le
» lieu du combat, & je choiſis le bois
» du côté de Gand : tout autre lieu
» ſeroit dangereux. Je vous obſerve
» de plus que j'ai des raiſons qui me
» font ſouhaiter d'avoir affaire à vous
» par préférence, plutôt qu'à Dom
» Fadrique que vous voudrez bien
» avertir de tout ceci, comme j'en in-
» formerai le Prince de Portugal ».

(*A Fabio.*) Dites à Dom Gaſton que je me rendrai à ſes ordres.

FABIO, *à part.*

Mais qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Tous ces myſteres là me ſont ſuſpects. Un billet ici, un billet là & du ſecret. J'empêcherai bien que cela n'ait des ſuites : j'en avertirai des gens qui ſauront y mettre obſtacle.

SCENE XIII.

ENRIQUE, *ſeul.*

Il eſt donc décidé que rien ne me réuſſira. Il faut pour confondre mes foibles eſpérances, que tous deux choiſiſſent le même lieu, la même heure. A ces traits qui peut méconnoître un être malin acharné à me perſécuter? Il n'y a plus moyen de reculer; mais après tout pourquoi m'affliger ſi fort? Marguerite n'y ſera point. L'Infant de Portugal eſt convenu de ſe battre avec moi, le Prince de Béarn me demande expreſſément pour ſon adverſaire. Je les ſatisferai tous deux, & tous deux enſemble s'il le faut. Allons j'aurai du moins rempli mon devoir, le reſte dépendra de la fortune. (*Il s'en va.*)

SCENE XIV.

Le théatre repréſente le bois.

DOM FERNAND, GASTON.

DOM FERNAND.

J'EN ai prévenu Enrique.

GASTON.

Et moi auſſi. Mais qui eſt-ce qui a averti Dom Fadrique ?

DOM FERNAND.

Enrique s'en eſt chargé, mais je ne puis vous diſſimuler un ſoupçon qui s'éleve malgré moi dans mon cœur. L'Infant & moi nous ſommes parens; celui-ci en agit ſi ſinguliérement avec moi que j'imaginerois preſque....

GASTON.

Quoi ! qu'imagineriez-vous ?

DOM FERNAND.

Que ce n'eſt pas Dom Fadrique.

GASTON.

Quelle idée !

DOM FERNAND.

Il ne reſſemble certainement pas aux portraits que j'ai vus de lui. Les gens qui l'ont autrefois vu lui-même, m'ont aſſuré qu'il n'eſt ni ſi jeune ni ſi beau. Mais il faut attendre juſqu'à ce que j'aie reçu réponſe aux lettres que j'ai écrites en Eſpagne.

SCENE XV.

Les mêmes, ENRIQUE, LAURETTE *dans le fond.*

ENRIQUE.

J'ARRIVE un peu tard, mais vous voudrez bien me le pardonner.

LAURETTE, *à part.*

Voilà Enrique qui va reſter ici. Je vais en donner avis à ma Maîtreſſe.

GASTON.

Des hommes tels que vous ne ſe font pas attendre. Soyez ſans inquiétude, nous arrivons auſſi.

DOM FERNAND.

Mais l'Infant ne vient-il pas ?

ENRIQUE

Comme il n'y a que moi d'intéreſſé dans notre querelle j'ai cru que je ſuffirois ſeul pour la vuider.

GASTON.

Ce ſeroit l'affliger que de ne pas l'attendre.

ENRIQUE.

Pourquoi donc ? ce n'eſt pas pour attendre que nous ſommes ici.

DOM FERNAND.

Cela eſt vrai ; mais Dom Fadrique mérite qu'on ait pour lui cet égard.

ENRIQUE.

Il arrivera tôt ou tard : mais juſques-là que celui de vous deux qui doit lui tenir tête ſoit juge de mon combat avec l'autre.

DOM FERNAND.

A la bonne heure. J'y conſens d'autant plus aiſément que c'eſt à moi à me battre contre vous.

ENRIQUE, *mettant l'épée à la main.*

En garde donc ?

GASTON.

Arrêtez, vous vous méprenez. Ne

vous ai je pas écrit que c'étoit contre vous que je voulois me battre ?

ENRIQUE.

Cela eſt vrai, mais.....

SCENE XVI.

Les mêmes, MARGUERITE.

MARGUERITE.

JE vous joins.

ENRIQUE.

Je ſuis confondu.

MARGUERITE.

Je ſerois en droit de me plaindre du tour que vous me jouez, Meſſieurs ; mais je vais ici prouver que je ne le méritois pas.

DOM FERNAND.

J'étois convenu avec Enrique qu'il vous avertiroit.

GASTON.

Et moi auſſi.

MARGUERITE.

Ce n'eſt pas la premiere fois que

Enrique a exposé mon honneur. Mais commençons par notre combat.

ENRIQUE.

Je puis à peine respirer. Quel parti prendre ?

MARGUERITE.

Allons, à vous, Monsieur.

ENRIQUE.

Arrêtez, je ne me sens pas.

MARGUERITE.

Que voulez-vous ?

ENRIQUE.

Vous ne vous battrez pas.

MARGUERITE

Vous perdez la raison, je crois, Enrique.

GASTON, *à Enrique*

On pourroit vous soupçonner de craindre le combat, pour vous autant que pour lui.

ENRIQUE.

Moi ! vous allez voir.

MARGUERITE.

Voyons donc.

ENRIQUE.

Non, vous dis-je, vous ne vous bat-

trez ni pour moi, ni avec moi, ni d'aucune maniere

MARGUERITE.

Finissez.

GASTON.

Laissez-nous.

ENRIQUE.

Celui qui l'approchera, je lui passerai mon épée dans le cœur.

GASTON & DOM FERNAND.

C'est ce qu'il faut voir.

ENRIQUE *les chargeant, & se mettant devant Marguerite.*

Que ma juste colere fasse donc ce que n'a pu ma prudence. Mourez, cruels, qui osez...

SCENE XVII.

Les mêmes, ADOLPHE, FABIO, DES SOLDATS.

ADOLPHE.

C'eſt ici qu'ils ſont.

DOM FERNAND.

Voilà du monde.

ADOLPHE.

Arrêtez, Meſſieurs. (*On les entoure.*)

FABIO.

J'ai eu bon nez à ce qu'il paroît.

ADOLPHE.

J'ai ordre de vous arrêter, Enrique.

GASTON & DOM FERNAND.

On ne l'arrêtera pas ſans nous arrêter auſſi.

ADOLPHE.

Madame, n'a déſigné que lui ;

mais vous êtes les maîtres de le ſuivre.

GASTON.

Marchons donc.

ENRIQUE.

Voilà le dernier trait que me gardoit la fortune.

TROISIEME JOURNÉE.

Le théatre repr.ſente le Palais de Mathilde.

SCENE PREMIERE.

MATHILDE *& ſa ſuite*, ADOLPHE, ENRIQUE, MARGUERITE, GASTON, DOM FERNAND,

ADOLPHE.

Voici Enrique, Madame.

MARGUERITE.

Et vous voyez avec lui d'autres coupables qui ne ſont pas moins dignes que lui de votre reſſentiment.

GASTON.

Nous ſommes les complices de ſon crime, nous devons en partager le châtiment.

DOM FERNAND.

Si nous ſommes tous également coupables, au moins ce n'eſt pas envers vous.

MATHILDE.

Enrique, ni vous, ni vos généreux ennemis n'avez à craindre de ma part une trop grande ſévérité; ſi je me ſuis oppoſée à votre combat, c'eſt parce que j'en redoutois les ſuites par eſtime pour chacun de vous, & il eſt triſte pour moi-même que des Princes qui ont honoré ma cour de leur préſence, & qui devroient n'y porter que de la joie, ſoient les premiers à la troubler par des événemens de ce genre. Dès affaires m'appellent à mon conſeil: Princes, donnez-moi votre parole de ne pas attaquer Enrique & ſon illuſtre ſecond, avant que j'aie pu chercher un moyen pour terminer vos différends.

GASTON & DOM FERNAND.

Vos bontés ſont pour nous des ordres ſouverains.

MATHILDE.

Suivez-moi donc tous.

Ils s'en vont avec Mathilde, Marguerite arrête Enrique.

SCENE II.

MARGUERITE, ENRIQUE.

MARGUERITE.

UN mot Enrique. (*A part.*) Eſſayons encore d'attendrir cet ingrat avant que d'en venir contre lui aux dernieres extrémités.

ENRIQUE.

Eh bien ! Madame, êtes-vous laſſe de me perſécuter, & d'expoſer mon honneur au mépris public. Quelles ſont vos intentions? que prétendez-vous encore ?

MARGUERITE.

Ecoutez-moi, cher & cruel objet de l'amour le plus tendre, trop inflexible époux.... Vous détournez les yeux. Ce nom vous choque. Hélas! en le comparant à l'état où je me trouve, il ne m'afflige pas moins que vous. Qu'ai-je fait cependant pour mériter qu'il vous devînt ſi odieux ? mon ſeul crime a été de vous aimer. Cet amour funeſte m'a chaſſée de ma patrie. Il m'a coûté

ma

ma gloire, il me coûtera bientôt la vie. Car enfin que deviendrai-je ? à quel ſort puis-je m'attendre. L'Infant d'Aragon eſt prêt d'arriver. Il faudra quitter ſon nom ſous lequel j'ai oſé me cacher, & que dira-t-on de moi alors ? mon déſeſpoir préviendra ce moment fatal. Si votre impitoyable rigueur s'obſtine à me refuſer enfin l'éclairciſſement que je ſouhaite, ſi vous perſiſtez à me croire coupable malgré les preuves que je puis vous donner de mon innocence ; tremblez des excès où je puis me porter. Comme rien n'a jamais égalé mon infortune, rien n'égalera non plus les travers auxquels je me livrerai pour en accélérer la fin.

ENRIQUE.

Laiſſez-moi, perfide. Si vos larmes & votre beauté réveillent ma tendreſſe, ſongez qu'elles raniment auſſi ma fureur. Oui, j'ai juré de vous épouſer, mais votre inconſtance m'a dégagé de mes ſermens. Je ne puis me rappeller ce que je vous ai promis ſans me ſouvenir de l'affront que vous m'avez fait : laiſſez-moi. Ce qui peut nous arriver de plus heureux à tous deux, c'eſt de ne nous plus voir. Adieu.

MARGUERITE.

Eſt-ce là ta réſolution ?

ENRIQUE.

Je n'en aurai jamais d'autre.

MARGUERITE *en mettant l'épée à la main.*

Défens-toi donc, ingrat, tu vas voir qu'une femme eſt capable de punir un traître qui l'outrage.

ENRIQUE.

Ciel ! que faites-vous ?

MARGUERITE.

Je t'arracherai ce cœur que la compaſſion n'a pu toucher ; defens-toi, te dis-je, où je vais te percer ſans ſcrupule.

ENRIQUE.

Mais examinez....

MARGUERITE.

Je n'examine rien.

ENRIQUE

Je me défendrai donc, mais c'eſt moins pour ſauver ma vie que pour épargner la vôtre.

❋

SCENE III.

MARGUERITE, ENRIQUE, MATHILDE, GASTON, DOM FERNAND, ADOLPHE, DES SOLDATS.

ADOLPHE.

ENCORE des épées. Vîte, c'eſt ici.

GASTON.

Que vois-je ! arrêtez, Enrique.

DOM FERNAND.

Infant, modérez-vous.

MATHILDE.

Quoi Prince ! ici même, ſous mes yeux !

MARGUERITE.

Grande Princeſſe, & vous illuſtres Princes qui m'écoutez, ſoyez témoins de la déclaration que je fais ici devant vous. J'accuſe Enrique de trahiſon & de lâcheté. Je veux bien oublier qui je ſuis pour lui en offrir la preuve, les armes à la main.

ENRIQUE.

Je ſuis perdu.

MARGUERITE.

Il m'a manqué de parole. Suivant toutes les loix, c'eſt une cauſe ſuffiſante de duel. Je vous le demande, Comteſſe, & vous ſupplie de nous aſſigner le champ de bataille, comme vous ſeule en avez le droit en qualité de Souveraine de ces Provinces. Notre combat ſera public; je voudrois rendre l'univers entier témoin de ma vengeance & de ſa honte. (*Elle s'en va.*)

ENRIQUE.

Arrêtez, écoutez-moi.

DOM FERNAND.

Que voulez-vous lui dire? je ſuis ſon parent, je ſuis obligé de lui ſervir de parain dans le combat: je recevrai pour lui tout ce que vous avez à lui faire parvenir.

ENRIQUE.

Je ne puis parler qu'à lui.

DOM FERNAND.

En ce cas je vous quitte, & vais le trouver pour lui offrir mes ſervices.

GASTON.

Puiſque vous reſtez ſeul, Enrique, c'eſt à moi à vous ſervir de parain & je m'en charge avec joie. (*Il s'en va.*)

SCENE IV.

MATHILDE, ENRIQUE.

ENRIQUE.

J'EMBRASSE vos genoux, Madame; ſi j'ai acquis quelques droits à votre reconnoiſſance par les ſervices que j'ai eu le bonheur de rendre à votre illuſtre maiſon, pour toute récompenſe, je ne demande.... Que vais-je dire? ô Ciel!.... que d'être diſpenſé de combattre contre le Prince d'Aragon.

MATHILDE.

Mais, Enrique, penſez-vous bien à ce que vous dites?

ENRIQUE.

Accordez-moi cette grace, Madame. Vous fremiriez pour moi, ſi vous ſaviez le péril que j'y cours.

MATHILDE.

Plus je vous écoute, moins je conçois ce que j'entends.

ENRIQUE.

Ah! ſi vous pouviez lire dans mon

cœur, mes paroles ne vous paroîtroient pas ſi obſcures.

MATHILDE.

Ce n'eſt point à moi à prononcer ſur cette grande affaire; elle dépend de mon Conſeil : mais Enrique, toute femme que je ſuis, je ne puis m'empêcher de vous rappeller à vous-même, & de vous dire que ce n'eſt pas ainſi qu'on ſe comporte dans de pareilles occaſions. (*Elle s'en va.*)

SCENE V.

ENRIQUE, *ſeul.*

Ce n'eſt pas ainſi qu'on ſe comporte en de pareilles occaſions! hélas! il n'eſt que trop vrai. Mai ſi jamais gentilhomme n'en a agi comme moi; jamais auſſi il n'eſt arrivé à un gentilhomme une pareille aventure. Que je me batte, ou que je ne me batte pas, je n'en ſuis pas moins déshonoré. Accepter le duel contre une femme, eſt une lâcheté : le refuſer, m'expoſe au mépris public : m'abſenter eſt une

baſſeſſe. Il n'y a aucun moyen pour me tirer de l'affreuſe ſituation où je me trouve. Que t'ai-je fait ! que t'ai-je fait, ô deſtin ennemi, pour me plonger dans de ſi horribles allarmes ? Hélas ! je n'ai pas même la triſte conſolation de pouvoir, parmi les maux qui m'accablent, me permettre un choix.

SCENE VI.

ENRIQUE, LOTAIRE.

ENRIQUE.

ENCORE ſi..... (*Appercevant Lotaire.*) Mais que vois-je ?

LOTAIRE.

A peine remis de ma bleſſure, je me traîne ici ſur les pas de Marguerite : pour la ſauver, ſi je le puis, du reſſentiment d'Enrique : mais où la trouver ? Monſieur, pouvez-vous m'enſeigner.... Ah ! Ciel ! c'eſt lui.

ENRIQUE.

Surcroît d'embarras.

LOTAIRE.

C'eſt vous que je cherche, Enrique. Je vous dois compte de tout ce qui s'eſt paſſé dans cette nuit funeſte, où vous avez eu ſur moi un ſi cruel avantage. Vous m'en ferez raiſon tout-à-l'heure ; mais avant tout je veux juſtifier Marguerite. Puiſque vous l'avez avec vous, c'eſt pour l'épouſer ſans doute, & je ne puis ſouffrir que vous ayez contre elle le moindre ſoupçon, qui pourroit dans la ſuite empoiſonner ſa vie. Elle n'a jamais eu pour moi la moindre complaiſance. Si je ſuis entré dans ſon jardin, c'eſt à l'aide de ſa femme-de-chambre qui m'a procuré une échelle. Marguerite fut épouvantée en me voyant, & d'autant plus qu'elle vous attendoit, comme la ſuite me l'a fait connoître. Elle m'engagea à me cacher dans un cabinet qui devoit me dérober à votre vue. Vous ſavez le reſte, vous ſavez...

ENRIQUE.

Il ſuffit. Vous m'avez dit que vous veniez me demander raiſon de votre bleſſure : marchons.

LOTAIRE.

Je vous ſuis. (*On entend un tambour.*) Qu'eſt-ce que cela ?

ENRIQUE.

C'eſt quelque choſe que l'on publie.

LOTAIRE.

Le Palais eſt ouvert & le peuple s'y amaſſe en foule, pour lire un placard qui y eſt expoſé.

ENRIQUE.

Voyons ; tout ceci m'embarraſſe cruellement.

SCENE VII.

Les mêmes, MARGUERITE *dans le fond du théatre.*

MARGUERITE.

Je cherche Enrique. Voyons un peu ſi l'extrémité où il ſe trouve l'aura amené à quelque eſpoir de conciliation.

ENRIQUE, *après avoir lu.*

Ciel ! je ſuis perdu !

LOTAIRE.

Nous ne pouvons donc plus nous battre ?

ENRIQUE.

Comment donc ?

MARGUERITE.

Mais, ne vois je pas Lotaire ?

LOTAIRE.

Je vois que vous avez une affaire. Mon devoir eſt de vous y rendre tous les ſervices qui dépendront de moi ; ſi vous en revenez, nous vuiderons la mienne.

ENRIQUE.

Non, non, vous avez ma parole. Un Gentilhomme qui a accepté un combat ne peut pas le différer pour un autre, & c'eſt à vous que je donne la préférence.

MARGUERITE.

Puiſque je ſuis aſſez heureuſe pour retrouver ce témoin irréprochable de mon innocence que je croyois mort, il faut l'obliger à déſabuſer Enrique. C'eſt vous que je cherche, Enrique.

ENRIQUE.

Cruelle !... Mais diſſimulons. Que me veut votre Alteſſe.

LOTAIRE.

Son Alteſſe !

SCENE VIII.

Les mêmes, GASTON, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

INFANT, je vous cherche...

GASTON.

Enrique, tout eſt prêt.

DOM FERNAND.

Le Conſeil vous permet de vous battre.

GASTON.

Ainſi, c'eſt à nous à convenir enſemble de l'heure & des armes.

ENRIQUE.

Elles me ſont indifférentes; mais comme le plutôt vaut le mieux, ce ſera ce matin même ſi le Prince le veut. Quant aux armes, nous n'aurons que celles qui conviennent à des Gentilhommes, l'épée; j'en ai deux parfaitement égales, dont je laiſſe le choix à mon adverſaire.

GASTON & DOM FERNAND.

Allons donc tous.

ENRIQUE, *à part.*

Il m'eſt heureuſement venu une idée qui me tirera d'embarras.

SCENE IX.

LOTAIRE, *ſeul.*

UN Prince ! un Infant ! une Alteſſe ! voilà bien de la grandeur ; mais je m'y perds. J'ai certainement vu là Marguerite déguiſée. Cependant, ſi c'eſt elle, comment Enrique peut-il ne pas la reconnoître ? Comment conſent-il à ſe battre avec elle ? Comment ſouffre-t-il qu'on l'appelle l'Infant devant lui ? Il y a ſûrement ici quelque myſtere que je ne puis pénétrer ; mais peut être auſſi n'eſt-ce pas elle. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on auroit vu une auſſi étonnante reſſemblance. Si c'étoit elle, Enrique n'eſt pas aſſez lâche pour tirer l'épée... Mais ſi ce n'étoit pas elle auſſi... Attendons l'événement, je ſuis cu-

rieux d'en voir le ſuccès. Si c'eſt elle il n'y a rien à craindre, & toute mon impatience eſt de ſavoir comment Enrique ſe tirera d'affaire.

SCENE X.

LOTAIRE, LAURETTE, ENRIQUE, *dans le fond.*

ENRIQUE.

Je vois Laurette tourner de ce côté, voyons ſi elle parlera à Lotaire.

LAURETTE.

Ah! Monſieur, prenez pitié d'une infortunée.

LOTAIRE.

Quoi! c'eſt toi, ma pauvre Laurette? Et dans quel équipage!

LAURETTE.

Je me jette à vos genoux, ma vie dépend de vous ſeul. Si Enrique ou ma maîtreſſe ſavoient jamais que c'eſt moi qui vous ai fait entrer la nuit dans le jardin, non-ſeulement ſans

que Marguerite le fût, mais même ſans qu'elle en eût le moindre ſoupçon, tout mon ſang ne ſuffiroit pas pour ſatisfaire leur fureur. Vous êtes Gentilhomme, Lotaire, je compte que vous ne ferez rien d'indigne d'un Gentilhomme, & qu'une malheureuſe fille qui vous a obligée n'en portera pas la peine. Adieu. (*Elle s'en va.*)

LOTAIRE, *en la ſuivant.*

Laurette, un moment. N'as-tu rien de plus à me dire?

ENRIQUE.

Heureux aveu qui commence à me faire connoître la vertu de Marguerite & ſon innocence. Allons, tâchons de m'en aſſurer complettement, & finiſſons enfin cette journée. (*Il s'en va.*)

SCENE XI.

DOM FADRIQUE D'ARAGON, RICHARD.

DOM FADRIQUE.

ENFIN, me voici dans cette célebre ville de Bruxelles, où je desire d'être depuis si long-tems : quoique mon équipage ne soit pas arrivé, je n'y serai pas moins bien reçu.

RICHARD.

Ma foi, je crois qu'on vous y attend & qu'on vous croyoit perdu. Tenez, voilà une affiche qui porte votre nom, c'est peut-être pour apprendre de vos nouvelles.

DOM FADRIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

RICHARD, *qui a lu.*

Mais cela passe la raillerie.

DOM FADRIQUE. *s'approche de l'affiche & lit.*

» Dom Fadrique d'Aragon, Infant » d'Aragon, Seigneur de Cardonne,

» Grand-Maître de Saint-Jacques, sous » l'autorité du Conseil Souverain de » cette province, & en présence de » la Séréniſſime Princeſſe; Madame » Jeanne Mathilde, Comteſſe Palati- » ne de Bourgogne, de Flandre, &c. » soutiendra à Enrique de Lorraine, » Comte de Clermont, le jour & l'heu- » re de cette année qu'il voudra choi- » sir, que lui Comte de Lorraine eſt » un menteur, qui a trompé lui Dom » Fadrique & lui a manqué de paro- » le, & pour que tout l'univers ſoit » inſtruit... «. C'eſt aſſez lire. Voilà une grande impudence; prendre ainſi mon nom publiquement! Que dis-tu de ceci, Richard?

RICHARD.

Pardieu, Monſeigneur, je ne dis rien. Vous voyez ce qui en eſt.

DOM FADRIQUE.

Je ſais ce que j'ai à faire. Je me trouverai ſur le champ de bataille, & là, en prenant à partie & l'affronteur & l'affronté, je ferai connoître que de me voler mon nom, n'eſt pas une entrepriſe légere.

SCENE XII.

Le théatre change ; il repréſente une grande place au milieu & une tente ſuperbe, où ſont aſſiſes, ſur des gradins, Mathilde & toutes les femmes de ſa Cour. Aux deux côtés ſont deux tentes plus baſſes, où l'on apperçoit d'un côté Marguerite, & de l'autre Enrique, chacun avec ſon parrain. Adolphe, en qualité de juge du camp, eſt aſſis aux pieds de Mathilde. Lotaire & Dom Fadrique ſe gliſſent en dedans de la barriere. Les trompettes ſonnent un appel.

DOM FERNAND, *à Marguerite.*

C'EST à vous à ſortir.

MARGUERITE, *à part.*

Allons, voici l'inſtant déciſif. Je ſerai bientôt morte ou vengée. Je recouvrerai mon honneur, ou je perdrai la vie.

(*Les trompettes ſonnent un ſecond appel.*)

GASTON, *à Enrique.*

C'eſt à vous.

ENRIQUE.

Paroiſſons donc puiſqu'il le faut, & faiſons uſage de notre derniere reſſource, pour éluder une ſi cruelle néceſſité.

LOTAIRE.

Je ſortirai bientôt d'incertitude.

ADOLPHE.

Dom Fadrique d'Aragon...

DOM FADRIQUE.

Le voici, le vrai Dom Fadrique. Je viens ici réclamer & défendre mon nom contre l'impoſteur qui oſe l'uſurper.

MARGUERITE.

Quoi! voilà l'Infant! que vais-je devenir?

DOM FADRIQUE.

Auguſte Mathilde, le premier objet qui a frappé mes yeux en entrant dans vos Etats, c'eſt un placard où j'ai vu mon nom compromis. Je ne demande point juſtice de cet attentat, mais je vais la faire. Je ſuis ſeul le

véritable Dom Fadrique d'Aragon. Puiſque c'eſt à lui que le champ a été accordé, je vais d'abord me battre contre Enrique pour prouver que je ne ſuis pas indigne de ce nom illuſtre. Enſuite, je punirai le téméraire qui n'a pas tremblé de ſe l'approprier. Il faut que ce ſoit un lâche bien mépriſable. Quiconque porte un titre honnête, ne vole point ceux des autres.

ENRIQUE, *à part.*

Voilà d'autres difficultés auxquelles je ne vois point de remede.

LOTAIRE, *à part.*

A quoi me décider entre elle, lui & Enrique?

DOM FERNAND.

Voilà donc deux Infans d'Aragon: j'ai promis de ſervir le véritable; mais à quoi le reconnoître?

ADOLPHE.

Il faut terminer tout ceci. Voilà une aventure telle qu'il n'en eſt peut-être jamais arrivée depuis l'inſtitution de la Chevalerie. Qui de vous eſt Dom Fadrique?

MARGUERITE & DOM FADRIQUE.

Moi.

ADOLPHE.

Je n'en ſuis pas plus inſtruit.

DOM FADRIQUE.

Qui donc peut être ce jeune téméraire ? J'ai quelque idée que ſes traits ne me ſont pas inconnus. Enfin, je ſuis le vrai Dom Fadrique. Quiconque oſera ou ſoutenir le contraire ou refuſer de me croire, aura tout à l'heure affaire à moi. (*Il met l'épée à la main.*)

ADOLPHE.

Arrêtez.

DOM FERNAND.

Celui-ci me paroît avoir raiſon. C'eſt à lui que mon ſecours eſt dû.

LOTAIRE.

Quoi ! deux contre un ! (*A part.*) Je vais la défendre, puiſqu'elle eſt ſeule. (*Il ſe range auprès de Marguerite.*)

ENRIQUE.

Qui vous dit de vous mêler dans tout ceci ? N'eſt-ce pas à moi à le ſoutenir quand on l'attaque ?

GASTON.

Pour moi je défendrai Enrique, dans tous les cas poſſibles.

MARGUERITE, *à Lotaire.*

Et qui demande votre ſecours, à vous ? Sachez que chaque moment où je differe à vous arracher la vie, paroît un ſiecle à mon cœur irrité. Laiſſez-moi.

ADOLPHE.

Qu'on ſe taiſe. Sachez tous que celui qui oſera faire un pas avant que la Princeſſe ait prononcé, ſera traité comme coupable de leze-majeſté.

DOM FADRIQUE.

Je mourrai mille fois plutôt que de ſouffrir que perſonne s'attribue mon nom & en profite à mes yeux pour ſe battre.

ADOLPHE.

Silence, encore une fois. Je vais de l'autorité de la Comteſſe, vous concilier tous.

Tous enſemble.

Comment !

ADOLPHE.

C'eſt aux perſonnes plutôt qu'aux

noms, que le champ a été accordé. Or, ſur les perſonnes il n'y a pas d'incertitude : Enrique eſt défié ; voilà celui qui le défie. Qu'ils ſe battent, & le ſurvivant aura affaire, s'il le juge à propos, avec ce troiſieme Gentilhomme. Allons, qu'on ne replique pas, la ſentence eſt ſans appel.

DOM FERNAND.

En ce cas je ſuis lié par ma parole envers le premier Dom Fadrique ; mais celui des deux qui ſera le véritable, peut être ſûr du zele avec lequel je contribuerai à le venger de l'autre.

DOM FADRIQUE.

Puiſqu'il n'y a point d'appel, je veux donc bien attendre l'iſſue de ce premier combat ; mais le vainqueur ne jouira pas long-tems de ſon avantage.

ENRIQUE, *à part.*

Me voilà revenu au point que je redoutois.

LOTAIRE, *à part.*

Voyons donc ce que va faire Enrique.

ADOLPHE, *à Enrique*

Allons, choiſiſſez les armes, vous

en avez le droit, comme j'ai celui de les viſiter.

ENRIQUE.

(*A part.*) Il n'y a plus à balancer. Uſons de ſtratagême. (*Haut.*) Meſſieurs, il me ſemble que des Chevaliers qui ſe préſentent au combat couverts de fer, rendent plus leur valeur ſuſpecte qu'ils n'aſſurent leur perſonne. Je ne veux point de ces remparts plus favorables à la lâcheté qu'au courage, & afin qu'il n'y ait aucune eſpece de ſoupçons, je demande que le combat ſe faſſe nud en chemiſe, avec une ſimple épée.

DOM FERNAND.

Voilà un beau trait.

GASTON.

Cette demande eſt d'un homme de cœur.

MARGUERITE, *à part.*

Ah! malheureuſe! que vais-je faire? Moi! me battre nue!

LOTAIRE, *à part.*

Voilà la défaite la plus adroite qu'il ſoit poſſible d'imaginer.

DOM FERNAND, *à Marguerite.*

Allons, venez vous déshabiller.

MARGUERITE.

Moi! me déshabiller!

ADOLPHE.

Vous balancez.

MARGUERITE.

Où me ſuis-je précipitée?

ADOLPHE.

Eh bien, êtes-vous décidé?

MARGUERITE.

Mais, il me ſemble qu'il n'y a que des barbares, de vils gladiateurs, ou des bêtes féroces, qui puiſſent ſe battre en cet état; mais nous...

ADOLPHE.

Tout cela eſt fort bien; mais vous n'avez pas le choix, il appartient à celui qui eſt défié.

MARGUERITE.

Je ne puis.

DOM FERNAND.

Vive-dieu; tant de lenteur reſſemble bien à de la crainte.

LOTAIRE, *à part.*

Elle eſt terriblement embarraſſée.

MARGUERITE.

MARGUERITE.

Mais ne peut-on pas changer cet arrêt ?

ADOLPHE.

On ne le peut.

MARGUERITE.

Eh ! bien, puiſqu'il faut que ma honte & ma confuſion deviennent publiques, jouis de ton triomphe, cruel ! vois mes yeux noyés de larmes, & Marguerite à tes genoux confeſſer ſa défaite.

ENRIQUE.

Vous pleurez !

DOM FERNAND.

Le lâche eſt indigne des ſoins que j'ai pris pour lui.

DOM FADRIQUE.

Impoſteur, je puis à préſent te punir.

ADOLPHE.

Il va recevoir le châtiment de ſes calomnies.

LOTAIRE, *s'avançant auprès d'elle.*

Je ſaurai l'arracher de vos mains.

ENRIQUE.

Arrêtez, je vais vous éclaircir & vous ſatisfaire tous.

Tous.

De quelle maniere?

ENRIQUE.

La voici. (*Il donne la main à Marguerite & l'embraſſe.*) Je ne trahis point votre ſecret, mais publiez-le vous-même, vous voyez qu'il le faut.

MARGUERITE.

Que Lotaire commence donc par me rendre juſtice.

ENRIQUE.

Il n'en eſt pas beſoin : ſi je ne vous ſavois innocente, vous offrirois-je ma main comme je l'ai fait?

LES PRINCES.

Mais, que ſignifie donc tout ceci?

ENRIQUE.

Mon adverſaire pleure; je lui donne la main & je reçois la ſienne. A ſa blancheur, à ſa beauté, ne devinez-vous pas que c'eſt un ennemi, par lequel on peut être inſulté ſans honte?

LOTAIRE.

C'eſt donc à moi à vous apprendre que le jeune homme que vous voyez eſt une femme & la femme de Enrique de Lorraine. Je lui voue mon ſecours.

DOM FADRIQUE.

Cela ſuffit. Je me rappelle à préſent ſes traits. Je ſais qui elle eſt, & je ne puis que la prier d'agréer mes reſpects.

MATHILDE, *en ſe levant.*

Je ne puis que féliciter Enrique de cet heureux dénouement, & j'en ſuis ravie pour moi-même. Allons, oublions dans les divertiſſemens les inquiétudes que ce jour nous a données.

FIN.

LE FOU INCOMMODE;

En Eſpagnol,

UN BOBO HAZE CIENTO;

COMÉDIE

De Dom ANTONIO *de* SOLIS.

PERSONNAGES.

Dom LOUIS.

Dom DIÉGO, *frere de Dona Aña.*

Dom COSME, *frere de Dona Iſabelle.*

Dona AÑA, *ſœur de Dom Diégo.*

Dona ISABELLE, *ſœur de Dom Coſme.*

MARTIN, *Valet de Dom Louis.*

PETIT-JEAN, *Valet de Dom Coſme.*

LAURETTE, *Suivante de Dona Aña.*

INÈS, *Suivante d'Iſabelle.*

LE FOU INCOMMODE.

PREMIERE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DOM LOUIS, MARTIN.

DOM LOUIS.

LAURETTE étoit avec elle, autant que j'en ai pu juger ſous le voile.

MARTIN.

Laurette ! vous vous moquez.

DOM LOUIS.

Point du tout. Je me ſuis même promis que tu me la ferois connoî-

tre, & j'étois fort preſſé de te revoir pour être inſtruit de ce que tu ſais.

MARTIN.

J'en ai conté à Laurette pendant quelque tems, mais elle a depuis changé de maiſon, & je ne ſais à préſent où elle eſt, ni même ſi elle ne m'a pas oublié depuis que je ne la vois plus. Si c'eſt elle qui accompagne votre belle inconnue, en deux minutes je ſerai informé de tout. Elle a donc fait une bien vive impreſſion ſur vous?

DOM LOUIS.

Ah! Martin! c'eſt ce qu'on peut imaginer de plus charmant! voilà quatre jours que je la vois tous les ſoirs, & j'en ſuis de plus en plus enchanté. Elle m'a donné rendez-vous ici aujourd'hui; mais l'accident d'hier ne l'en détournera-t-il pas?

MARTIN.

Quel accident!

DOM LOUIS.

J'étois à parler avec Dona Iſabelle à ſa fenêtre, quand mon adorable inconnue a paſſé. Elle m'a pris par le bras d'une maniere toute engageante,

& m'a emmené avec elle, ſans que je fiſſe, comme tu peux croire, beaucoup de réſiſtance. Je m'entretenois avec elle, lorſque deux hommes, enveloppés dans leurs manteaux, ſont venus l'examiner de ſi près, que je n'ai pu m'empêcher de leur dire de s'éloigner. Pour toute réponſe, ils ont mis l'épée à la main & moi auſſi. Cela a fait du bruit, du monde eſt venu, ils ſe ſont ſauvés, & je n'ai plus revu la beauté qui m'a inſpiré tant d'amour; mais je veux l'attendre ici dans l'eſpérance qu'elle y pourra venir.

MARTIN.

Voilà donc la pauvre Iſabelle oubliée ſans retour. Elle vous aime pourtant bien tendrement.

DOM LOUIS.

Il eſt vrai.

MARTIN.

Elle a de la beauté.

DOM LOUIS.

Je l'avoue.

MARTIN.

Elle a trois mille bons ducats de

rente, & le double au moins en esprit, en graces.

DOM LOUIS.

Je conviens de tout cela.

MARTIN.

Et vous l'abandonnez, pour qui? Pour une inconnue que vous n'avez encore vue que deux ou trois fois.

DOM LOUIS.

Que veux-tu que je fasse? Dom Diégo, mon ami, est amoureux d'Isabelle.

MARTIN.

Celui-là est bon: & ne l'étiez-vous pas avant lui, vous?

DOM LOUIS.

Mais il ignoroit ma passion quand il s'est livré à la sienne; il m'en a depuis fait confidence & je ne lui ai rien opposé. Après tout, quand, pour me détacher d'Isabelle, il n'y auroit que l'extravagance de son frere, c'en seroit assez.

MARTIN.

J'avoue que c'est un étrange faquin, que ce Dom Cosme, un fanfaron qui parle toujours de pourfendre les gens, & qui fuit à la vue d'une

épée ; à qui ſon opulence donne un orgueil inſupportable, & qui n'a que de mauvaiſes qualités.

DOM LOUIS.

Eh ! bien, ſeroit-il décent que j'épouſaſſe la ſœur d'un fou comme celui-là ?

MARTIN.

Eh ! oui, ſans doute. On peut très-bien faire ſon beau-frere d'un homme dont on ne voudroit pas pour ami.

DOM LOUIS.

Paix. Il me ſemble que j'apperçois Dom Diégo qui vient ici avec des femmes.

MARTIN.

Si c'étoit la belle inconnue qui vous cherchât ?

DOM LOUIS.

Elle m'a promis de ſe rendre ici, ce pourroit être elle.

SCENE II.

ISABELLE, INÈS, *voilées*; DOM LOUIS, DOM DIÉGO, MARTIN.

DOM DIÉGO.

DOM Louis, un mot.

DOM LOUIS.

Je vous écoute. (*Dom Diégo lui parle bas.*)

INÈS.

Savez-vous qu'il y a bien de la hardieſſe dans ce que nous faiſons. Quoi! ſur la foi de votre voile, vous oſez prier Dom Diégo de vous mener à Dom Louis? Vous le forcez de vous indiquer lui-même ſon rival.

ISABELLE.

Il ne pourra me reconnoître. J'ai ſoin de déguiſer ma voix, & il faut abſolument que je ſache qui eſt cette femme qui eſt venue arracher Dom Louis de ma fenêtre.

DOM DIÉGO.

Elles ſe ſont adreſſées à moi pour ſavoir où elles pourroient vous trouver, & je les ai conduites ici.

DOM LOUIS.

C'eſt la Dame du parc, celle dont je vous ai parlé.

DOM DIÉGO.

Entretenez-vous avec elle; je vais veiller pour qu'on ne puiſſe vous ſurprendre.

DOM LOUIS.

Je vous en ſerai bien obligé.

DOM DIÉGO.

Que je ſerois heureux ſi Iſabelle vouloit vous expoſer à me rendre le même ſervice.

DOM LOUIS, *à Iſabelle.*

Adorable beauté, pour qui tout ſoupire ici, & ſoupire en vain...

ISABELLE.

Il ne m'a pas reconnu.

DOM LOUIS.

Ne me ferez-vous point la grace de lever enfin ce voile envieux? Du moment que je vous ai vue au parc...

ISABELLE, *bas.*

Au parc ! l'infidele me trompe ; il croit parler à une autre.

DOM LOUIS.

De ce moment je vous ai donné mon cœur.

ISABELLE.

Il faut que je me découvre, nous verrons un peu quelle excuſe il pourra me donner. (*Comme elle veut lever ſon voile, Inès l'arrête.*) Que veux-tu ?

INÈS.

Prenez garde, le voilà.

ISABELLE.

Suis-moi ſans faire ſemblant de rien.

INÈS.

Oui, retirons nous ; car ſi cet imbécille nous apperçoit, il s'acharnera à nous ſuivre préciſément parce que ce ſera une impertinence.

DOM LOUIS.

Où allez-vous ?

ISABELLE, *à Inès.*

Dis-lui de reſter ici.

DOM LOUIS.

Vous ne répondez pas.

INÈS.

N'allez pas plus loin, Dom Louis. Il eſt de la plus grande conſéquence que.... Le voilà. Adieu. (*Elles s'en vont.*)

SCENE III.

DOM LOUIS, DOM DIÉGO, DOM COSME.

DOM LOUIS.

QU'EST-CE que cela veut dire?

DOM DIÉGO.

Je n'y comprends rien; mais j'apperçois Dom Coſme, c'eſt ſûrement lui de qui elles ont craint d'être apperçues.

DOM LOUIS.

Il faut que je ſache à quoi m'en tenir. Faites-moi le plaiſir de l'arrêter ici, tandis que je vais les ſuivre.

DOM DIÉGO.

Ce ſeroit lui donner plus d'envie de les rejoindre. Il ſait que je ſers ſa ſœur Iſabelle, & il eſt encore plus jaloux qu'extravagant.

DOM LOUIS.

Allons-nous-en donc tous deux.

DOM COSME.

Arrêtez un iſtant.

DOM LOUIS.

Voilà mon reſte, je ne puis l'éviter. Dom Diégo, mon ami, puis-je vous ſupplier de tâcher d'arrêter cette Dame quelques minutes. Votre maiſon eſt ici près, & votre appartement très-ſolitaire. Voyez ſi vous pourriez l'engager à y entrer un inſtant pour m'attendre.

DOM DIÉGO.

Je vais eſſayer. Cependant mon appartement...

DOM LOUIS.

Je ſens toute la grandeur du ſervice que vous me rendrez.

DOM DIÉGO.

Si je réuſſis, voilà la clef. J'ai un paſſe-partout qui m'en tiendra lieu,

Vous vous y rendrez quand vous pourrez ; mais il ne me ſera pas poſſible de vous y attendre, parce que j'ai une affaire qui exige ma préſence.

DOM LOUIS.

Ne vous gênez point. Adieu.

SCENE IV.

DOM LOUIS, DOM COSME, PETIT-JEAN.

DOM COSME.

EH ! Dom Louis, quel ſecret aviez-vous donc-là avec Dom Diégo ?

DOM LOUIS.

Voilà une belle queſtion. Eſt-il poſſible que vous ne prendrez jamais le ton des honnêtes gens ?

DOM COSME.

Dom Louis, bride en main, s'il vous plaît. Le livre de la civilité dit, en propres termes, chapitre 4, que c'eſt une impoliteſſe que de parler bas.

DOM LOUIS.

Oh ! ſi le livre de la civilité le dit, je ne le ferai plus.

DOM COSME.

Et ſi vous & Dom Diégo retombez encore dans cette faute, je ſaurai...

DOM LOUIS.

Que ſaurez-vous ?

DOM COSME.

Comment ! ce que je ſaurai ! vous couper les oreilles, par-dieu

DOM LOUIS.

A nous deux !

DOM COSME.

Et à cinquante autres avec.

DOM LOUIS.

Vous êtes un homme d'expédition.

DOM COSME.

Petit Jean, eh ! ſuis-je bien là ?

PETIT-JEAN.

On ne peut pas mieux. Vous menacez, on ne vous répond pas, & c'eſt très-bien fait.

DOM COSME.

J'ai du courage, oui ; mais il ſuffit, Dom Louis. J'ai quelque choſe à vous

confier. J'ai eu une affaire ſur laquelle il faut que je vous conſulte.

DOM LOUIS.

Il ne manquoit plus que cela.

MARTIN.

Voilà une bonne aventure.

DOM COSME.

Comme je vous l'ai déja dit, mon cher Dom Louis, je ſuis amoureux à la folie. Me ſuivez-vous?

DOM LOUIS.

A merveille. (*A part.*) Cela eſt fort intéreſſant.

DOM COSME.

L'objet de ma paſſion y répond de même. Je lui en ai déja fait l'aveu en perſonne, & ce n'eſt pas encore là la plus grande preuve d'attachement que je lui ai donnée.

DOM LOUIS.

Oh! oh! qu'avez-vous donc fait?

DOM COSME.

Comment! morbleu! j'ai tiré l'épée pour elle.

DOM LOUIS.

Voilà le fin de l'amour. C'en eſt le dernier degré.

DOM COSME.

Vers le ſoir : je me ſuis promené du côté de la maiſon de ma belle inhumaine. Je l'ai vue qui ſortoit voilée ; vous m'entendez ?

DOM LOUIS.

On ne peut pas mieux.

DOM COSME.

Je l'ai ſuivie juſques auprès de chez moi.... Vous ne m'écoutez pas ?

DOM LOUIS.

Si fait, vraiment, je ne perds pas un mot.

DOM COSME.

Il y avoit là un homme de ſa connoiſſance ; car elle l'a tout d'un coup pris par le bras & l'a emmené avec la plus grande vîteſſe.

DOM LOUIS, *à part.*

Qu'entends-je ? C'eſt avec ce fou que j'ai mis l'épée à la main, & c'eſt ſa maîtreſſe qui ſort d'ici. Qui l'auroit jamais deviné d'une ſi jolie femme ?

DOM COSME.

Moi, témoin de tout cela, j'ai bravement dégaîné, & je ſuis tombé

comme la foudre ſur mon homme.

DOM LOUIS.

L'avez-vous reconnu ?

DOM COSME.

Non, il ſe cachoit trop bien ; mais ce que je ſais de lui, c'eſt que c'eſt un grand poltron. Ah ! ah ! ah !

DOM LOUIS.

Comment poltron !

DOM COSME.

Oh ! ſi poltron, que c'eſt une honte de le dire.

DOM LOUIS.

Quoi ! s'eſt-il battu en traître ? Avoit-il du monde avec lui ?

DOM. COSME.

Non, il étoit ſeul.

DOM LOUIS.

Et vous ?

DOM COSME.

J'avois Petit-Jean avec moi.

DOM LOUIS.

Eh ! bien, vous étiez donc deux contre lui ? Il me ſemble que s'il y

a de la poltronnerie, ce n'eſt point de ſa part.

DOM COSME.

Il y a de la mal-adreſſe, au moins.

DOM LOUIS.

En quoi?

DOM COSME.

En quoi! pouvez-vous le demander, vous le phénix des eſprits délicats & pénétrans. Il avoit avec lui la Dame aux pieds de laquelle je mets toutes mes facultés. S'il avoit profité de ce moment d'aliénation, d'extaſe de ma part, ne pouvoit-il pas me caſſer la tête ſans le moindre péril?

DOM LOUIS.

Vous avez raiſon.

DOM COSME.

Vous riez, je crois.

DOM LOUIS.

Moi! non en vérité.

DOM COSME.

Savez-vous bien, mon petit ami, qu'on ne rit pas ainſi à mon nez, impunément? Adieu.

DOM LOUIS.

Où allez-vous ?

DOM COSME.

Je me retire par compaſſion pour vous.

DOM LOUIS.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

DOM COSME.

Oui, ſi je reſtois, je ſuis méchant ; & vous pourriez vous en trouver mal. Rendez graces à mon courage, qui me porte à la retraite.

SCENE V.

DOM LOUIS, MARTIN.

MARTIN.

Nous voilà bien.

DOM LOUIS.

Tu as tout entendu.

MARTIN.

Oui, & j'en ai bien ri auſſi. Il faut avouer que la Dame du parc eſt une belle trouvaille. Vous ne voulez pas

de cet extravagant pour beau frere ; & il ſe trouve être votre rival, & rival favoriſé.

DOM LOUIS.

Si Dom Diégo a pu la faire entrer chez lui, je vais être inſtruit de tout. Va-t-en par-là, toi, & prends garde que Dom Coſme ne m'examine ; pour moi je ſors par ici & je reviens dans un moment.

SCENE VI.

Le théatre change ; il repréſente l'appartement de Dom Diégo. Il en ouvre la porte & y fait entrer Inès.

DOM DIÉGO, ISABELLE, INÈS.

DOM DIÉGO.

VOILA mon appartement, Madame. (*A part.*) Je n'ai jamais vu de femme auſſi ſilentieuſe. Elle ne parle que par ſignes. Il n'a pourtant pas fallu la prier beaucoup pour la déterminer à venir ici. (*Haut.*) Souhaitez-vous que

que je ferme la porte? (*Elle fait ſigne que oui.*) Bon, je vais la fermer. Adieu donc. (*A part.*) Je vais voir ſi je ſerai aſſez heureux pour trouver Iſabelle à la promenade. Dom Louis a ſa clef. Il va venir tout-à-l'heure. Je ne ſais; cette femme-ci m'a l'air d'une friponne qui veut ſe donner pour quelque choſe de conſéquence: mais Dom Louis eſt un homme d'eſprit, il ſaura bien l'apprécier. (*Il s'en va.*)

SCENE VII.

ISABELLE, INÈS.

INÈS.

Nous voilà bien, Madame. Savez-vous que tout ceci a l'air d'une aventure de comédie? Un de vos amans vous prête ſa maiſon pour y voir ſon rival.

ISABELLE.

Je ſuis honteuſe moi-même de me trouver ici; mais peut-on raiſonner avec de la jalouſie? Ce que m'a dit Dom Louis en me prenant pour

une autre, m'a mis hors de moi. Je me ſuis laiſſé conduire ſans ſavoir ſi c'étoit ou par envie d'être inſtruite de ſa perfidie, ou par crainte que Dom Diégo ne me reconnût en me ſuivant juſques chez moi. Je me ſuis trouvée entrée, avant même que d'être décidée ſi j'entrerois; mais je vais terminer tout ici. Je romprai avec l'ingrat qui me trompe. Dom Diégo eſt plus fidele & plus conſtant. Puiſqu'il faut renoncer à mon amour, je ſauverai du moins mon honneur.

INÈS.

Mais, Madame, il me vient une idée: ſi la nouvelle maîtreſſe de Dom Louis eſt, comme vous le ſoupçonnez, Dona Aña, oſeroit-il venir vous parler dans l'appartement du frere de cette Dame?

ISABELLE.

Tu ne connois ni ſa hardieſſe ni ſon indiſcrétion. D'ailleurs, il me paroît que ce logement-ci eſt écarté de celui de Dona Aña.

INÈS.

Je ne ſais, voilà une porte qui pourroit bien y communiquer; mais tenez, voilà qu'on l'ouvre.

ISABELLE.

Je ſuis perdue : que faire ?

INÈS.

Nous ne pouvons pas ſortir, le mieux eſt de nous cacher.

ISABELLE.

A la bonne heure. Couvre-toi bien.

INÈS.

Entrons dans ce cabinet, juſqu'à ce que nous ſachions de quoi il s'agit.

ISABELLE.

Tu as raiſon. (*Elles ſe cachent.*)

SCENE VIII.

ISABELLE, INÈS *cachées & voilées*; DONA AÑA, LAURETTE, *avec leurs voiles, mais le viſage à découvert.*

DONA AÑA.

QUOIQUE je fuſſe prête à ſortir, je veux avant tout m'éclaircir de tout

cela. Ce que tu me dis n'eſt pas poſſible.

LAURETTE.

Je vous le répete : j'allois au parc pour faire vos excuſes à Dom Louis, quand j'ai rencontré ſon valet. Je lui ai demandé où étoit ſon maître, il m'a aſſuré que je le trouverois dans l'appartement de votre frere, de Dom Diégo, en grande conférence avec ma maîtreſſe. J'en ai tremblé d'abord, craignant qu'il ne s'agît en effet de vous & qu'il ne vous eût reconnue ; mais la ſuite de ſon diſcours m'a fait voir qu'il n'en étoit rien. Il faut que votre fripon d'amant ait un rendez-vous dans ce logis avec deux autres femmes, que Martin ne connoît pas. Il en a pour cet effet demandé la clef à votre frere, & il va y venir. Voilà les chiens d'hommes, & puis croyez à leurs ſermens.

ISABELLE.

C'eſt Dona Aña.

INÈS, *bas.*

Si Dom Louis arrive en ce moment, ce ſera une plaiſante rencontre.

ISABELLE, *bas.*

Je n'en ſerois pas fâchée. Je verrois tout d'un coup ſi c'eſt pour elle qu'il me trahit.

INÈS, *bas.*

Je n'entends pas ce qu'elles ſe diſent.

DONA AÑA.

Il ne m'eſt pas ordinaire d'entrer ici. Il l'eſt encore moins pour moi d'eprouver des chagrins de cette nature, & je ne puis réſiſter à l'envie de vérifier tout ce que tu me dis. Je ſais que ſi, en effet, Dom Louis a tort, je ne ſerai pas moins mortifiée que lui, mais je veux en avoir le cœur net. On ouvre; écoutons.

LAURETTE.

C'eſt lui-même; voyons.

SCENE IX.

Les mêmes, DOM LOUIS, MARTIN. *Ils ferment la porte en dedans.*

MARTIN.

DOUCEMENT, Monsieur; la Laurette m'a juré sur son ame que sa maîtresse n'étoit pas sortie de la journée : ainsi ce n'est pas elle que nous avons trouvée.

DOM LOUIS.

Je le crois comme toi : si c'étoit elle... Mais si fait, parbleu, la voilà.

MARTIN.

Ah! ah! par ma foi, votre benet de rival n'est pas si sot.

DOM LOUIS.

Je ne sais où j'en suis.

DONA AÑA.

Il se trouble à ma vue.

ISABELLE, *bas.*

Ecoutons, Inès.

DOM LOUIS.

Je ne sais que lui dire ; mais il faut lui parler. Madame...

DONA AÑA.

Quoi ! Dom Louis ! c'est vous ici !

DOM LOUIS.

Je ne me serois jamais attendu que votre rencontre pût m'embarrasser.

DONA ANA.

Bon ! quel embarras puis-je vous causer ?

ISABELLE, *bas.*

Ils se connoissent, Inès ; mes soupçons ne sont que trop justes.

DOM LOUIS.

Mon embarras, Madame, vient du reproche que je me fais d'avoir adressé mes vœux à une divinité qui reçoit les offrandes de plus d'un adorateur.

DONA AÑA.

Ce propos est celui d'un homme qui ne sait où il en est, ou à qui la tête a tourné. Je ne vous entends pas.

DOM LOUIS.

Vous allez m'entendre, Madame. Vous connoissez mon amour : cette

flamme vive & pure n'a pu ſe cacher : vous avez paru l'approuver d'abord, & le Ciel m'eſt témoin de la ſincérité avec laquelle je brûlois pour vous. Un bruit trop certain m'apprend aujourd'hui que Dom Coſme me chaſſe de votre cœur. Cela ſe peut ; il arrive des choſes plus extraordinaires dans la vie, & le caprice peut faire réuſſir un fou tout comme un autre. Je ne m'en plains pas, quoique j'en euſſe le droit : mais enfin ſi cela eſt, dites-le moi tout naturellement, & je me retirerai ſans regret.

DONA AÑA.

Quoi ! quand c'eſt moi qui m'étonne de vous trouver ici, quand je me prépare à vous en demander raiſon, vous prétendez m'obliger à me juſtifier !

LAURETTE.

Je n'y conçois rien. Comment peut il être ſi tranquille, tandis qu'il doit trembler que ſes deux femmes n'arrivent.

MARTIN.

Mais Laurette ne me dit rien : cela me paroît ſingulier. Eh ! ma chere, laiſſons-là nos maîtres s'arranger com-

me ils pourront : nous, entrons ici, nous y cauſerons à notre aiſe.

LAURETTE.

A la bonne heure.

Ils veulent entrer dans le cabinet où Iſabelle & Inès ſont cachées, & s'arrêtent. Laurette continue.

Oh! Ciel! qui va là?

DONA AÑA.

Qu'entends-je? Quel bruit faites-vous?

LAURETTE.

Ce n'eſt rien : c'eſt que voilà des Dames qui ſe ſont emparées de la place avant nous.

ISABELLE *ſortant voilée avec Inès.*

Je ſuis découverte : je ne puis plus penſer à me cacher. Tirons nous ſeulement d'ici ſans être connues, s'il ſe peut. Dom Louis, ouvrez-moi la porte.

DOM LOUIS.

Comment? Que voulez-vous dire?

ISABELLE.

Je ſuffoque de rage. Croyez que je vous fais une grace de vous cacher mon viſage. Ouvrez, vous dis-je : une

femme telle que moi n'étoit pas faite pour être exposée à de pareils désagrémens.

DONA AÑA, *à Laurette.*

Ce sont les femmes de tantôt.

DOM LOUIS.

Mais ces désagrémens, qui vous a obligée de les venir chercher?

DONA AÑA.

Mon pauvre Dom Louis! voilà une feinte bien ridicule.

DOM LOUIS.

Comment! Madame, c'est un tour que l'on me joue.

ISABELLE.

Ouvrez la porte vous dis-je.

DOM LOUIS.

Avant tout je saurai qui vous êtes: je leverai ce voile.

ISABELLE.

Je vous en épargnerai la peine. (*Elle se découvre.*)

DOM LOUIS.

Quoi! c'est vous, Madame?

MARTIN.

En voilà bien d'une autre

DOM LOUIS.

Je ne ſais que dire.

DONA AÑA.

Voilà un ſingulier incident. Vous, ici, ma chere amie, vous, dans cet équipage !

ISABELLE.

Dona Aña, n'inſultez point une infortunée... Mais on ouvre.

DOM LOUIS.

C'eſt aſſurément Dom Diégo.

DONA AÑA.

Mon frere !

DOM LOUIS.

Quoi ! Dom Diégo eſt votre frere ?

SCENE X.

Les mêmes, DOM DIÉGO, DOM COSME.

DOM DIÉGO.

Je n'ai pu trouver Iſabelle dans toute la promenade : je reviens voir ce que Dom Louis a fait des rendez-vous... Mais que vois-je ! Lui, ici, avec Iſabelle & ma ſœur ! Je n'y conçois rien.

DOM COSME, *à la porte.*

Dom Diégo eſt-il chez lui ?

ISABELLE.

Je ſuis perdue, c'eſt mon frere.

DOM COSME, *il entre.*

Mais, qu'eſt ceci ? Dom Diégo & Dom Louis enſemble avec ma ſœur & ma maîtreſſe. Il y a là du bien & du mal.

MARTIN.

Ils ont tous perdu la parole.

DOM DIÉGO.

Je ſuis dans un horrible embarras.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, Dom Louis? Qu'eſt devenue la dame que vous m'avez dit de faire entrer ici; & pourquoi ces deux dames s'y trouvent-elles?

DOM LOUIS.

Je ne ſais que lui répondre.

DOM COSME.

Bon, ferme. Qu'il parle; j'y ſuis ici pour moitié à cauſe de ma ſœur.

DONA AÑA.

(*A part.*) Il ſe tait. Si je ne prends la parole tout eſt perdu. (*Haut.*) Ne ſoyez pas ſurpris, mon frere, de voir ce cavalier muet : il eſt honteux des remontrances que je lui ai faites.

DOM DIÉGO.

Vous! des remontrances! & ſur quoi?

DONA AÑA.

Sur une faute dont vous êtes complice.

DOM DIÉGO.

Moi!

DONA AÑA.

Vous-même. Je ſuis fâchée que

Dona Iſabelle ait été témoin d'un pareil travers.

DOM DIÉGO.

Je ne vous entends pas.

DONA AÑA.

Elle eſt venue me voir aujourd'hui. Tandis qu'on nous préparoit une collation, nous avons voulu voir dans la rue, & nous ſommes paſſées dans cette chambre, parce que c'eſt la ſeule de la maiſon qui ait cette vue. Le premier objet qui nous a frappées en entrant, ce ſont des femmes voilées qui ſe ſont enfuies à notre approche. A peine avoient-elles diſparues, que Dom Louis eſt arrivé avec une clef qu'il ne pouvoit tenir que de vous, & il cherchoit apparemment les objets que nous avions épouvantés. Je lui en ai dit mon avis & je vous le dis à vous-même. Ce n'eſt pas quand on a une ſœur chez ſoi que l'on prête ſa maiſon pour de pareilles ſottiſes: ſongez-y bien. Allons, Iſabelle, rentrons chez moi.

MARTIN, *à part.*

Voilà une fille d'eſprit.

DOM DIÉGO.

Dom Louis, il n'y a rien à répondre, elle a raiſon.

DOM COSME.

Cela me réjouit. Ah! je ſavois bien que Dona Aña ne pouvoit pas m'avoir trahi.

DONA AÑA, *revenant.*

Dom Coſme, entrez ici; votre ſœur veut vous parler.

DOM COSME, *bas.*

C'eſt elle-même qui brûle de me voir; cela eſt clair.

DOM DIÉGO.

Dom Louis, pour nous, ſortons par-là.

DOM LOUIS.

Je vous ſuis. (*A part.*) Je ſuis jaloux de cet imbécille.

DOM COSME, *à part.*

Je me trouve très-bien de ma méthode de faire l'amour. Je bois, je mange, je dors, je ris & l'on m'adore. Ah, ah, ah.

DONA AÑA, *à part.*

J'étouffe de chagrin.

ISABELLE, *à part.*

Je meurs de dépit.

DOM LOUIS, *à part.*

Je ſuis au déſeſpoir.

DOM COSME, *à part.*

Je creve de plaiſir.

SECONDE JOURNÉE.

Le théatre repréſente le devant des maiſons de Dom Coſme & de Dom Diégo qui ſe touchent.

SCENE PREMIERE.

DOM DIÉGO, MARTIN.

MARTIN.

Me voilà donc à vous, Monſieur, pour aujourd'hui. Il m'eſt permis de vous demander ce que vous allez faire.

DOM DIÉGO.

Dom Coſme n'eſt point chez vous : je vais tâcher d'y entrer & de parler à ſon adorable ſœur. Si j'avois pu trouver Dom Louis, je l'aurois prié de m'attendre ici; mais je crois que tu mérites aſſez ma confiance pour eſpérer de toi le même ſervice.

MARTIN.

Faut-il entrer là-dedans ?

DOM DIÉGO.

Non; prends garde ſeulement ici, & tu m'avertiras s'il ſe paſſoit quelque choſe. (*Il entre.*)

MARTIN, *ſeul.*

Voilà un bon chien de métier, paſſer la nuit à une porte à attendre. Mais allons, il faut bien s'y réſoudre; tâchons de nous diſtraire par quelques penſées agréables. J'ai aujourd'hui retrouvé Laurette; elle eſt jolie, oui; mais je ne ſais, cet extravagant de Dom Coſme la regardoit d'un œil.... Allons doucement, n'achetons pas chat en poche : mais j'entends marcher, ce me ſemble : je n'ai pas trop de courage, quoique j'occupe ici un poſte qui en demande : mettons-nous à quartier d'abord, & pour cauſe.

SCENE II.

MARTIN, DOM COSME, PETIT-JEAN.

DOM COSME.

Il est bien nuit : j'ai tout arrangé admirablement. Tiens, Petit-Jean, prends-moi cette échelle de corde, entre chez Dona Aña ; tu la remettras à Laurette que j'ai gagnée : dis-lui de faire ce dont nous sommes convenus, moyennant les trente pistoles que je lui ai promises : qu'elle l'attache sur le champ, il n'y a rien à craindre, car Dom Diégo se couche avec les poules.

MARTIN, *à part.*

C'est-là Dom Cosme, sûrement, il arrive avec Petit-Jean. S'il a vu Dom Diégo, nous aurons de belles affaires.

DOM COSME.

Es-tu revenu?

PETIT-JEAN.

Je pars.

DOM COSME.

Ecoute, à propos.

PETIT-JEAN.

Que voulez-vous?

DOM COSME.

Dis-lui de la bien attacher au moins. Il n'y a rien que je ne sacrifie pour voir Dona Aña; mais je ne veux mordieu pas risquer de me casser le cou pour elle.

PETIT-JEAN.

La Laurette est adroite; laissez-la faire. Je lui dirai de l'attacher à ce balcon qui se jette du côté de la petite rue.

DOM COSME.

Qui se jette, impertinent. Voilà un beau préfage. Je ne veux rien ici qui se jette, entends-tu? Ce maraud, il me fera rompre les côtes avec ses chiennes d'expreſſions. Je te ferai monter le premier. Va, & nous verrons ce qui se jettera.

PETIT-JEAN.

J'y cours.

DOM COSME.

A préſent je vais rentrer un inſtant

chez moi pour m'y rafraîchir un peu le ſang, & préparer un grand diſcours à la beauté qui regne dans mon cœur. Parler & mourir, ſont deux choſes qu'il ne faut faire qu'avec réflexion.

(*Il paroît s'en aller.*)

MARTIN, *bas.*

Bon, m'en voilà quitte; l'un court par-là, l'autre entre par ici; mais il revient. S'il m'a vu...

DOM COSME, *revenant ſur ſes pas.*

Petit-Jean, écoute, arrête.

MARTIN, *à part.*

Il faut reſter ici.

DOM COSME, *le prenant pour Petit-Jean.*

Je ſuis bien heureux de te retrouver encore ici. Tiens, afin que Laurette faſſe plus ſûrement ce que je lui demande, prends moi ces trente piſtoles que tu lui donneras. Ce que c'eſt que de ſavoir placer les choſes à propos! (*Il s'en va en laiſſant à Martin la bourſe où ſont les trente piſtoles.*)

MARTIN, *ſeul.*

Pour que Laurette faſſe plus ſûrement ce que je lui demande! Laurette, ma mie, vous n'êtes pas à trop bon

marché, non. La bourſe eſt diablement peſante ; on voit bien que celui qui vous la deſtinoit n'étoit qu'un fou ; mais vaille que vaille, je profiterai de vos ſottiſes : allons, voilà une nuit aſſez bien employée.

SCENE III.

ISABELLE, INÈS, DOM DIÉGO, MARTIN.

ISABELLE.

Ou dis-tu qu'il eſt ?

INÈS.

Dans ſa chambre. Nous a-t-il entendus ?

MARTIN.

Je le crois fort, à en juger par l'air de colere avec lequel il marchoit.

ISABELLE.

Mon Dieu ! Dom Diégo, ne vous flattez point que de pareilles imprudences puiſſent être regardées comme des preuves d'amour. Laiſſez-moi au plutôt ; je ne puis qu'être offenſée de

votre manque de reſpect, & ſi mon frere avoit la tête un peu meilleure, c'eſt à lui que j'en demanderois vengeance. Adieu.

DOM DIÉGO.

Charmante Iſabelle....

ISABELLE.

Voyez dans quel péril vous me jettez.

DOM DIÉGO.

C'eſt une raiſon de plus pour ne vous pas quitter.

ISABELLE.

Point du tout. Le plus grand danger que je puiſſe courir, eſt d'être trouvée ici avec vous par mon frere.

DOM DIÉGO.

Il faut donc vous obéir; mais ſouvenez-vous...

ISABELLE.

Obéiſſez & partez. (*Elle rentre avec Inès.*)

DOM DIÉGO.

Martin.

MARTIN.

Me voilà. Partons-nous?

DOM DIÉGO.

Oui.

MARTIN.

Tant mieux. Un fou de frere comme celui-là, eſt encore cent fois pis qu'un mari. (*Ils s'en vont.*)

SCENE IV.

ISABELLE, INÈS.

ISABELLE.

SONT-ILS partis?

INÈS.

Oui, Madame.

ISABELLE.

Je meurs de peur que mon frere n'ait entendu.

INÈS.

Si cela eſt, nous ſommes mal dans nos affaires. C'eſt fait de nous.

ISABELLE.

Rentrons avant que.. Mais que vois-je! Mon frere l'épée à la main avec un air tout effaré!

INÈS.

C'eſt à nous certainement qu'il en veut.

SCENE

SCENE V.

ISABELLE, INÈS, DOM COSME *une bougie dans une main & ſon épée nue dans l'autre.*

DOM COSME, *criant comme un homme qui ſe bat.*

AH! ah! où te caches-tu donc, ſcélérat? Ici, que je te tue.

ISABELLE.

Cela eſt clair. C'eſt nous qu'il menace. Que ferons-nous?

INÈS.

Il faut nous ſauver comme nous pourrons.

ISABELLE.

Voyons, ſuis-moi.

DOM COSME, *en tirant toujours des bottes.*

Une, deux. Après avoir répété un diſcours pour Dona Aña, je me prépare ici au combat. C'eſt la rocambole des rendez-vous nocturnes. Une, deux, une, deux. C'eſt-là mon

habitude, quand je mets l'épée à la main. Je ſerois fâché que ce tapage guerrier vînt à réveiller ma ſœur ; mais ces filles, cela n'a point de ſoin. Cela dort comme des ſouches. Allons, mon épée, rentre dans ta gaîne. Voilà la premiere fois que tu t'y caches ſans y porter du ſang.

SCENE VI.

DOM COSME, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

ALLEZ, allez, paſſez coquines.

DOM COSME.

Eh ! qu'eſt-ce donc, Petit-Jean ?

PETIT-JEAN.

Deux drôleſſes qui s'étoient cachées ſous votre porte.

DOM COSME.

Eh ! plaît-il ?

PETIT-JEAN.

Oui, par-dieu ; mais en me voyant elles ſe ſont miſes à courir, & je leur

ai bravement fermé la porte au nez.

DOM COSME.

Oh ! oh ! les friandes. Je ſuis comme cela importuné tous les jours. Ce ſont des commères qui veulent me connoître ; mais, par-dieu, qu'elles attendent. J'ai trop affaire aujourd'hui. As-tu parlé à Laurette ? Et l'échelle ?

PETIT-JEAN.

Elle eſt en place, tout eſt prêt.

DOM COSME.

Admirable effet des piſtoles ! J'ai bien-là le plus intelligent & le plus fidele des commiſſionnaires. Mais, écoute, Laurette eſt-elle forte ?

PETIT-JEAN.

Je vous en réponds.

DOM COSME

Dame, c'eſt que de pere en fils, nous n'aimons pas les chûtes, au moins, dans notre maiſon. Nous reſſemblons au verre, & nous ne ſaurions tomber ſans nous caſſer. Viens, nous allons monter à l'eſcalade tout-à-l'heure ; mais faiſons d'abord le tour de la maiſon, pour voir ſi tout eſt

bien fermé. Diable, quand on a des ſœurs, & des ſœurs fringantes comme la mienne, on ne peut pas les veiller trop exactement.

SCENE VII.

Le théatre change; il repréſente l'appartement de Dona Aña.

DONA AÑA, LAURETTE *avec une bougie.*

DONA AÑA.

LAURETTE, poſe-là ta lumiere & va ouvrir à Dom Louis.

LAURETTE.

Comment! Dom Louis va ſe rendre ici?

DONA AÑA.

Oui. Mon frere ne doit pas rentrer de bonne heure aujourd'hui, & l'état où je ſuis eſt ſi cruel, qu'il n'y a rien que je ne haſarde pour m'en tirer. Il faut qu'il s'explique, & que je ſache

aujourd'hui ce que je dois penſer de ſes ſermens.

LAURETTE, *à part.*

Si elle ſavoit que j'ai promis à Dom Coſme de le faire entrer....

DONA AÑA.

Va-donc.

LAURETTE.

J'y cours. (*A part.*) Mais, après tout, j'en ſerai quitte pour nier comme un beau diable, & ce ne ſera pas la premiere fois que je me ſerai ainſi tirée d'affaire.

DONA AÑA.

Je haſarde ici une entrevue périlleuſe; mais elle m'eſt néceſſaire. Moi qui ai juſqu'aujourd'hui méconnu le pouvoir de l'amour, s'il faut que je m'y ſoumette, ce ne ſera du moins qu'en faveur d'un homme digne de ſon triomphe &...

SCENE VIII.

DONA AÑA, DOM LOUIS, LAURETTE.

LAURETTE.

ENTREZ, Madame eſt ici. (*A part.*) Si, tandis qu'ils ſont occupés, je pouvois aller détacher l'échelle.

DOM LOUIS.

Je n'avance qu'en tremblant.

DONA AÑA.

Dom Louis, vous penſerez ce qu'il vous plaira de la liberté que je veux bien vous donner aujourd'hui; mais il faut finir une bonne fois entre nous. Il faut ou juſtifier ma foibleſſe pour vous, ou m'en guérir.

DOM LOUIS.

Belle & dangereuſe ennemie, mon reſſentiment a peine à tenir contre vos charmes. Cependant...

DONA AÑA.

Dom Louis, il ne s'agit point ici

de complimens. Je ne vous demande que de la ſincérité.

DOM LOUIS.

Eh ! bien, Madame, puiſque vous voulez que je ſois ſincere, permettez-moi de vous demander comment vous ſouffrez qu'un extravagant publie hautement que vous l'écoutez ? Vous détournez le viſage. Ah ! je le ſais trop, dans des éclairciſſemens comme ceux-ci, c'eſt s'expoſer à déplaire que d'avoir trop raiſon.

DONA AÑA.

Croyez-moi, Dom Louis, vos ſoupçons ſont ſi indignes de nous deux, ou du moins ſi peu faits pour moi, que je ne puis y répondre qu'en les mépriſant ; mais ce qui mérite une véritable attention, ce qui me paroît embarraſſant pour vous, ce qui n'eſt que trop bien prouvé, c'eſt la rencontre de Dona Iſabelle, tantôt chez mon frere. Ecoutez-moi, Dom Louis, l'amour & ſes tourmens m'ont juſqu'à préſent été entiérement inconnus. Ce que je cherche dans une union honnête, c'eſt la liberté, la confiance, le repos. Si je ne dois pas trouver ces avantages dans les liens que je puis

former, j'aimerois mieux mourir que de m'y jamais ſoumettre. Ainſi, examinez-vous. Nous pouvons vivre chacun de notre côté. Croyez-moi, ne haſardons pas de nous unir pour être toujours malheureux.

DOM LOUIS.

Votre maniere de penſer mérite toute moh admiration : mais comment la concilier avec... Qu'entends-je ? On frappe à votre balcon.

DONA AÑA.

Laurette, qu'eſt-ce qu'il y a là.

DOM LOUIS.

Bon, Madame, affectez l'ignorance & la ſurpriſe. Eh ! bien, Laurette, que ne juſtifies-tu ta maîtreſſe à tes dépens ? Que ne dis-tu que c'eſt à toi que s'adreſſe le ſignal ? Eh ! n'ai-je pas deviné ?

LAURETTE.

Moi ! Monſieur ! je n'en ſais rien. (*Bas.*) C'eſt aſſurément Dom Coſme. Je meurs de frayeur.

DONA AÑA.

Dom Louis...

DOM LOUIS.

Il n'y a plus de Dom Louis pour vous, Madame; je n'ai pas assez de courage pour endurer des supercheries de cette espece. Adieu, adieu.

DONA AÑA.

Arrêtez un moment; il faut approfondir ceci.

DOM LOUIS.

Eh! pourquoi l'approfondir? y prends-je quelque intérêt?

DONA AÑA.

Vous ne sortirez point.

DOM LOUIS.

Vous craignez que ces gens-là ne me voient sortir, & c'est par cette raison que je sors.

DONA AÑA.

Dom Louis, que le ciel me puisse écraser, si je sais de quoi il s'agit... Mais le bruit redouble.

(*On pourroit essayer en dehors de pousser la fenêtre.*)

LAURETTE.

Je suis à moitié morte.

DONA AÑA.

Qui sera-ce?

DOM LOUIS.

Je vais le ſavoir. (*Il ouvre la fenêtre, il met l'épée à la main & voit entrer Martin.*)

SCENE IX.

DONA ANA, LAURETTE, DOM LOUIS, MARTIN.

MARTIN.

QUOI! Monſieur, c'eſt vous! voilà une étrange criſe!

DOM LOUIS.

Que veux-tu dire?

MARTIN.

Ceci ne vaut pas le diable.

DOM LOUIS.

Comment!

MARTIN.

Cachez-vous au plus vîte.

DOM LOUIS.

Et pourquoi me cacher?

MARTIN.

Eh ! c'eſt Dom Diégo qui vous attend là-bas.

DONA AÑA.

Mon frere !

MARTIN.

Il eſt dans la rue, peſtant, jurant comme un démon.

DOM LOUIS.

Et à quelle occaſion ?

MARTIN.

A l'occaſion de cette échelle qu'il a trouvée attachée à la fenêtre.

DONA AÑA.

Comment ! une échelle !

MARTIN.

Oui, & une forte encore, qui regne depuis votre balcon juſqu'au pavé.

DONA AÑA.

Ah ! Ciel ! quel téméraire a oſé...

DOM LOUIS.

Courage, Madame, jurez que vous n'en ſavez rien.

MARTIN.

Nous revenions tous deux de vous

chercher. En approchant de chez lui il a apperçu cette malheureuſe échelle. Il a couru à la porte, il l'a trouvée ouverte. Cela l'a jetté dans une perplexité épouvantable. Il a penſé que s'il montoit par la fenêtre, ſon ennemi s'en iroit par la porte, & qu'en entrant lui-même par la porte la fenêtre ouvriroit une iſſue à cet eſcaladeur de balcon qu'il veût trouver & punir. Dans ſon incertitude, il m'a fait monter moi ſeulement, pour battre les buiſſons, & il eſt là-bas à l'affut, pour tomber ſur la bête, de quelque côté qu'elle s'échappe. Voyez tous deux ce que vous avez à faire & vous dépêchez, car mon homme eſt impatient, je vous en avertis.

DONA AÑA.

Le cœur me manque.

MARTIN.

Il n'y a pas de tems à perdre.

DOM LOUIS.

Doña Aña, quoiqu'après ce que j'ai vu, je ne puiſſe plus vous promettre d'amour; je ſuis gentilhomme & ne vous abandonnerai point

dans une ſi triſte conjoncture. Rentrez chez vous. Je vais reſter ici caché dans un coin, prêt à courir à votre défenſe s'il le faut. Je ne ſuis que trop diſpenſé de vous aimer, mais je ne le ſuis pas de vous ſecourir.

DONA AÑA.

Je prends le Ciel à témoin que je n'ai point de reproches à me faire.

DOM LOUIS.

C'eſt aſſez, Madame, je vous crois.

DONA AÑA.

Allons, puiſqu'il le faut, je vais me retirer dans cette chambre, d'où j'obſerverai ce qui ſe paſſera.

DOM LOUIS.

Et moi dans cette autre à côté.

MARTIN.

Et moi je vais au-devant de Dom Diégo, pour l'éclairer. (*Il s'en va.*)

DOM LOUIS, *à Dona Aña.*

Vous me donnez-là une belle récompenſe de l'amour que j'ai eu pour vous.

DONA AÑA.

Vous verrez un jour votre erreur.

DOM LOUIS.

Je ne m'en apperçois déja que trop.

LAURETTE.

Séparez-vous, j'entends du bruit.

(*Ils ſe retirent chacun de leur côté.*)

SCENE X.

DOM LOUIS & DONA AÑA, *cachés, mais cependant à la vue du ſpectateur par la diſpoſition du théatre dont on a déja pluſieurs fois parlé.*

ISABELLE, INÈS, DOM COSME.

INÈS.

TOUT paroît tranquille ici.

ISABELLE.

Entre, Inès, & demande Dom Diégo; puiſque ſon imprudence m'a plongée dans l'abyme où je ſuis, c'eſt bien le moins qu'il me procure un aſyle.

INÈS.

Couvrons-nous donc bien. Encore avons-nous bien du bonheur d'avoir

trouvé ces voiles à emprunter chez cette bonne femme, qui ne s'eſt pas même informée du ſujet pour lequel nous les voulions.

DOM COSME.

Enfin, me voilà de retour bien las, bien haraſſé.

INÈS.

Prenez-garde à vous, Madame; c'eſt votre frere.

ISABELLE.

Mon frere !

INÈS.

Lui-même.

ISABELLE.

Ces rencontres-là ne ſont que pour moi.

DOM COSME.

En cherchant mon échelle, j'ai trouvé la porte ouverte, & ma foi, je trouve plus commode d'entrer ici de plain-pied, que d'aller me riſquer ſur cette diable d'échelle, qui, pour un rien, vous briſe le cou.

DOM LOUIS.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Des femmes ici & Dom Coſme.

DONA AÑA.

Quels étranges incidens !

DOM COSME.

Il faut être honnête dans cette occaſion. Entrons doucement. Mais voilà des femmes voilées : qui ſeroit-ce ? Faut il le demander ? C'eſt Dona Aña. C'eſt elle qui, dans l'impatience de me voir, voloit à ma rencontre. Il faut avouer que je ſuis un heureux mortel. Allons, profitons du moment. J'aurois bien voulu, ma belle dame...

ISABELLE.

Que je ſuis malheureuſe !

DOM COSME.

J'aurois voulu, comme dit l'autre, être maître de toute la fournée, pour...

SCENE XI.

Les mêmes, DOM DIÉGO, MARTIN.

DOM DIÉGO.

COMME tu ne revenois pas, j'ai pris le parti de mettre l'échelle en pieces, & je ſuis revenu vers la porte en ce moment. J'ai vu deux femmes y entrer. Enſuite un homme a paru prendre le même chemin, & y eſt entré auſſi. Qu'eſt-ce que tout cela veut dire ?

MARTIN.

Je les ai rencontrés auſſi dans le veſtibule ; mais ils ne m'ont pas vu.

DOM DIÉGO.

Attends, ou je me trompe; ou c'eſt Dom Coſme.

MARTIN.

Oui, lui-même, & il paroît en converſation vive avec les inconnues.

DOM DIÉGO.

Elles paroiſſent ſe cacher de lui. Ecoutons.

DONA AÑA.

Voilà mon frere entré. S'il s'écartoit un peu de la porte, afin que Dom Louis pût s'échapper.

DOM LOUIS.

Dom Diégo eſt de retour. Bien me prend qu'il s'arrête là-bas.

DOM DIÉGO.

Il faut éclaircir tout cela.

DOM COSME.

Ce voile-là vous va bien mal; mais qui eſt-ce que j'entends? Quoi! Dom Diégo! Eh! mais, tout le monde va donc fondre ici?

DOM DIÉGO.

Dom Coſme, qu'eſt-ce que cela veut dire? Entre-t-on ainſi chez les gens?

DOM COSME.

Chut: je ne réponds point à cette queſtion; mais tenez, mon bon ami, voilà votre chere ſœur que je ſuis prêt à défendre à toute outrance, contre vous. Hola, Dona Aña, met-

tez-vous là dos à dos contre moi & ne craignez rien, quand on viendroit avec des canons.

DOM DIÉGO.

Ma ſœur! (*Il met l'épée à la main. Iſabelle ſe découvre derriere Dom Coſme, & Dom Diégo s'arrête. Il continue.*) (*A part.*) Mais que vois-je! Iſabelle qui me fait ſigne.

DOM COSME.

Par la morbleu, le poltron a peur de moi. Fi, le vilain. Eh! bien, à quoi en ſommes-nous, mon voiſin?

MARTIN.

Voilà un fou qui feroit tourner la tête aux plus ſages.

DOM LOUIS.

Je ne comprends rien à tout ce qu'il dit.

DOM COSME.

Si vous êtes déja las de la guerre, faiſons la paix, auſſi bien les batailles me fatiguent vîte.

DOM DIÉGO.

Je ne ſais que faire; mais encore ne veux-je pas avoir reçu même l'om-

bre d'une insulte d'un cerveau timbré comme celui-là.

DOM COSME.

Cet homme-là a du flegme.

DOM DIÉGO.

Dom Cosme, vous vous trompez bien fort, cette Dame voilée qui se cache de vous, n'est point ma sœur. Ce n'est pas tout, si vous osiez songer à savoir qui elle est, vous auriez affaire à moi. (*Il se met devant Isabelle l'épée à la main.*)

DOM COSME.

Patata, patata, il l'a bien trouvé là. J'étouffe de rire de sa bonhommie. Tiens, écoute, mon pauvre Diégo, il n'y a rien de tel que de s'expliquer clairement. Ta sœur, que voilà là & que tu renies, est une femme d'inclination. Pour la voir de près, je me suis avisé cette nuit de faire accrocher une échelle à son balcon.

DOM LOUIS.

Ah! la perfide! C'étoit cet imbécille à qui elle avoit donné rendez-vous.

DONA ANNA.

Me voilà bien.

DOM DIÉGO.

La préſence de ma ſœur m'empêche ſeul de le châtier comme il le mérite.

DOM COSME.

Pour achever mon hiſtoire, j'allois m'embarquer ſur mon échelle, quand j'ai trouvé la porte ouverte, & je ſuis entré, comme de raiſon ; mais j'ai de la délicateſſe. Ta patience m'a déplu. Je ne veux point épouſer la ſœur d'un homme ſi tranquille. Adieu, mon ami, je te jure que ſi tu veux m'avoir pour beau-frere, il faudra commencer par me tuer en brave homme. Bonjour. (*Il s'en va.*)

DOM DIÉGO, *veut le ſuivre, Iſabelle l'arrête.*

Attends, attends.

ISABELLE.

Où courez-vous ? Vous m'allez perdre.

DOM DIÉGO.

Quel enchaînement de circonſtances ! Mais, Iſabelle, vous ici ! vous dans mon appartement & à l'heure qu'il eſt.

ISABELLE.

Hélas ! j'y ſuis forcée. Je viens vous demander une reſſource contre les dangers auxquels vous m'avez expoſée.

DOM DIÉGO.

Moi ! vous expoſer à des dangers !

ISABELLE.

Vous-même. A peine m'avez-vous quitté que j'ai vu mon frere courir à moi l'épée à la main. Je n'ai eu que le tems de fuir & de me jetter dans la rue. On m'a conduit chez une femme de ma connoiſſance, où nous nous ſommes déguiſées à la faveur de ces voiles. Je venois ici vous rendre compte de cet état des choſes. J'ai trouvé votre porte ouverte, je me ſuis haſardée à y entrer, & il m'y eſt arrivé ce que vous avez vu.

DOM DIÉGO.

Raſſurez-vous, Madame, mon bien, mon épée, mon ſang, ſont à votre ſervice. En attendant que tout ſoit concilié, entrez chez ma ſœur.

ISABELLE.

Je m'en garderai bien. Non, Dom Diégo, la premiere choſe que j'exige

de vous, c'eſt que Dona Aña ne ſache pas un mot de tout ceci.

DOM DIÉGO.

Mais vous ſeriez mieux auprès d'elle.

ISABELLE.

Je n'y conſentirai jamais.

DOM DIÉGO.

S'il étoit moins tard, je pourrois vous conduire à un couvent ; c'eſt l'endroit où vous ſeriez avec plus de décence & de ſecret. Tout ce que nous pouvons faire à préſent, c'eſt de paſſer chez Dom Louis. Il vous cédera ſon appartement & je l'emmenerai paſſer la nuit dans le mien, afin que vous n'ayez aucune eſpece d'inquiétude.

ISABELLE.

Si vous croyez que ce parti ſoit honnête, je n'ai rien à objecter ; mais j'exige que votre ami ne ſache pas qui je ſuis.

DOM DIÉGO.

Quant au ſecret, repoſez-vous-en ſur mon amour. (*A part.*) Ce fou me tient toujours au cœur, avec ſon échel-

le, & ce qu'il m'a dit de ſes vues ſur ma ſœur; mais ceci eſt plus preſſé. (*Haut.*) Allons, Madame.

ISABELLE.

Je vous ſuis.

DOM DIÉGO.

Viens avec nous, Martin.

MARTIN.

Voilà mon maître délivré par un beau haſard. (*Ils s'en vont.*)

SCENE XII.

DOM LOUIS, DONA AÑA, *ſortant chacun de leur retraite.*

DOM LOUIS.

Je voudrois bien m'en aller ſans la voir.

DONA AÑA.

Dom Louis, où donc allez-vous?

DOM LOUIS.

Loin de ces appas trompeurs qui m'ont ſéduit.

DONA AÑA.

Ecoutez-moi.

DOM LOUIS.

Vous êtes bien hardie, ou bien peu délicate. Songez-vous à quoi vous vous expoſez de la part d'un homme irrité? Vous pourriez entendre des choſes déſagréables : laiſſez-moi.

DONA AÑA.

J'ai la hardieſſe de l'innocence. Quoi ! vous penſez qu'un fou...

DOM LOUIS.

Je voudrois être aſſez ſimple pour me laiſſer perſuader : mais malheureuſement je ne le puis pas.

DONA AÑA.

Vous penſez donc que j'étois prévenue de toutes ſes extravagances ?

DOM LOUIS.

Ne me forcez pas à répondre.

DONA AÑA.

Si je l'avois attendu, vous aurois-je fait venir ?

DOM LOUIS.

Se ſeroit-il permis des folies auſſi éclatantes s'il n'avoit pas été ſûr de votre aveu ?

DONA AÑA.

Le tems me juſtifiera.

DOM LOUIS.

Le tems ! l'innocence n'en a pas beſoin.

DONA AÑA.

Il vous tarde d'aller retrouver votre maîtreſſe qui vous attend dans votre appartement.

DOM LOUIS.

Ne pouvant rétablir votre honneur, vous allez attaquer le ſien. Laiſſez-moi.

DONA AÑA.

Vous vous oubliez. Vous voulez que je vous laiſſe : j'y conſens. Vous ne me verrez de votre vie.

DOM LOUIS.

Moi, vous voir ! j'aimerois mieux que la foudre m'écrasât.

DONA AÑA.

Puiſſe le tonnerre me réduire en cendres, ſi je manque à ma parole.

DOM LOUIS.

Vous le jurez donc.

DONA AÑA.

Ne m'en avez-vous pas donné l'exemple ?

DOM LOUIS.

Il m'en coûtera, mais je tiendrai bon.

DONA AÑA.

Le cœur me ſaigne, mais je n'en démordrai point.....

DOM LOUIS.

Moi, la voir!

DONA AÑA.

Moi, le rappeller!

DOM LOUIS.

Vous n'avez plus rien à me dire?

DONA AÑA.

Moi! rien, ſi ce n'eſt de ne pas oublier votre ſerment.

DOM LOUIS.

Je m'en ſouviendrai. Adieu.

DONA AÑA.

C'eſt pour la derniere fois.

DOM LOUIS.

Vous verrez ſi je fauſſe mes promeſſes.

DONA AÑA.

Le perfide! voilà donc ce qu'on appelle de l'amour. J'en mourrai.

DOM LOUIS.

L'ingrate! eſt-ce là ce qui s'appelle aimer? je n'y ſurvivrai pas.

DONA ÁÑA.

Hélas! qu'eſt devenue mon heureuſe indifférence?

DOM LOUIS.

Que ne ſuis-je encore auſſi volage qu'autrefois.

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DOM COSME, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

CELA eſt comme je vous le dis.

DOM COSME.

D'où le ſais-tu?

PETIT-JEAN.

D'un voiſin qui a tout vu de ſes yeux.

DOM COSME.

Dom Diégo eſt entré chez moi cette nuit.

PETIT-JEAN.

Oui, Dom Diégo lui-même, & l'on ſoupçonne que c'eſt chez lui que Mademoiſelle s'eſt retirée.

DOM COSME.

Dom Diégo auroit eu cette insolence !

PETIT-JEAN.

Il n'y a pas lieu d'en douter.

DOM COSME.

Je sens le feu de ma colere qui s'allume. Vois-tu comme je suis rouge ?

PETIT-JEAN.

Il n'y paroît pas.

DOM COSME.

Et pâle ?

PETIT-JEAN.

Je n'en vois rien.

DOM COSME.

Et violet ?

PETIT-JEAN.

Pas davantage.

DOM COSME.

Quoi ! je ne jette pas le feu par les yeux ?

PETIT-JEAN.

Pas encore, mais cela viendra.

DOM COSME.

Ah, ah, mon petit Monsieur

Diégo, vous enlevez comme cela vos voiſines : par-dieu, il vous en coûtera la vie : il n'y a qu'à aller commander ſon enterrement. Avant la fin du jour, il n'y aura plus de Diégo au monde : je prétends laver l'affront que j'ai reçu, dans le ſang de toute cette race abhorrée.

PETIT-JEAN.

Voilà ce qui s'appelle bien prendre les choſes.

DOM COSME.

Tu verras, tu verras. Suppoſons que Dom Diégo ſoit là : je vais à lui ; je le regarde entre deux yeux : il diſſimule ; je vais ſur lui hardiment comme un cid. Il m'ôte ſon chapeau, moi je lui dis qu'il en a menti.

PETIT-JEAN.

Bon Dieu, quel courage !

DOM COSME.

Tu n'es pas au bout. Il ſe retire, je le ſuis : je mets l'épée à la main, & je lui crie : il faut me rendre ma ſœur ou mourir.

PETIT-JEAN.

Bon.

DOM COSME.

Et puis crac, je lui paſſe mon épée dans le cœur.

PETIT-JEAN.

Ah! fi, cela n'eſt pas bien.

DOM COSME.

Comment! ce n'eſt pas là la plus ſublime quinteſſence des principes du point d'honneur.

PETIT-JEAN.

Point du tout. Il faut lui dire avec beaucoup de ſang-froid : je vous attends en tel lieu, à telle heure, ſeul.

DOM COSME.

Mais je n'ai point de ſang-froid, moi, quand je ſuis en colere; je tue un homme tout d'un coup. Mais écoute, il faut lui faire un défi : je vais lui écrire un beau cartel, laiſſe-moi faire.

PETIT-JEAN.

Et qui eſt-ce qui le portera?

DOM COSME.

Toi.

PETIT-JEAN.

Mais s'il alloit ſe mettre en colere auſſi, lui?

DOM COSME.

Eh! bien, il te tuera: la belle perte. Eſt-ce que ſi l'envie m'en prenoit à moi, il ne faudroit pas que tu en paſſaſſes par-là. Attends-moi un moment.

PETIT-JEAN.

Voilà une bonne tête, en vérite

SCENE II.

PETIT-JEAN, LAURETTE.

LAURETTE.

IL y a deux heures que je ſuis égarée avec un billet de ma maîtreſſe pour Dom Louis. Je ne ſais où aller pour retrouver cet amant que nous ne ſerions pas trop fâchées de ravoir. Mais j'apperçois Petit-Jean; ſon maître m'avoit fait de belles promeſſes; il faut un peu voir s'il a envie de les tenir. Petit-Jean.

PETIT-JEAN.

Soyez la bien venue, Mademoiſelle Laurette.

LAURETTE.

Où eſt ton maître?

PETIT-JEAN.

Il ſe donne bien du mal. Mais qu'y a-t-il de nouveau?

LAURETTE.

Tout eſt ſens deſſus deſſous chez nous. Dom Diégo a la figure longue d'un pied; il n'eſt pas rentré chez ſa ſœur de la journée. Cette échelle le tracaſſe; il la ſoupçonne d'avoir donné l'ordre de l'attacher, & moi, comme tu peux penſer, je ſoutiens la négative comme un beau diable.

PETIT-JEAN.

Je vois que tu n'es pas embarraſſée pour mentir.

LAURETTE.

J'y fais de mon mieux. Mais j'apperçois Dom Louis là bas; je cours le joindre.

PETIT-JEAN.

Où vas-tu?

LAURETTE.

Je reviens. (*En s'en allant elle laiſſe tomber la lettre de ſa maîtreſſe pour Dom Louis.*)

PETIT-JEAN.

C'eſt un ſalpêtre que cette fille-là. Qui eſt-ce qui peut l'avoir fait ainſi partir ? Mais j'apperçois un papier qu'elle laiſſe tomber : c'eſt ſans doute une lettre de ſa maîtreſſe pour mon maître ; je vais la rendre à ſon adreſſe.

SCENE III.

DOM COSME, PETIT-JEAN.

DOM COSME.

DANS ce cartel je le traite de fripon, de raviſſeur de filles : nous verrons s'il ſaignera du nez. Petit-Jean, voilà mon cartel.

PETIT-JEAN.

C'eſt bien de cela qu'il s'agit. Que me donneriez-vous pour ce que j'ai à vous annoncer ? Mais chut....

DOM COSME.

Qu'as-tu à me dire ? dépêche.

PETIT-JEAN.

Qu'avez-vous à me donner ? cela eſt encore plus preſſé.

DOM COSME.

Je gage un écu que c'eſt un billet de Dona Aña.

PETIT-JEAN.

Vous mettez bien peu au jeu pour un homme qui devine ſi juſte.

DOM COSME.

Tiens, voilà toute ma monnoie.

PETIT-JEAN.

Voilà le billet.

DOM COSME.

De qui le tiens-tu?

PETIT-JEAN.

De Laurette.

DOM COSME.

Ah! cher petit billet! Il faut le baiſer avant que de le lire : mais je vois Dom Louis. Quel importun.

SCENE IV.

Les mêmes, DOM LOUIS, MARTIN.

DOM LOUIS.

Je ne puis trouver Dom Diégo.

MARTIN.

Il nous a quittés hier au ſoir pour accompagner Iſabelle, & on m'a dit chez lui qu'il étoit ſorti de très-bonne heure.

DOM LOUIS.

Il vouloit me loger chez lui cette nuit ; mais j'ai mieux aimé coucher dans une auberge pour ne pas l'incommoder, & je penſe auſſi pour ne pas revoir ſa ſœur.

DOM COSME.

Bonjour, Dom Louis.

DOM LOUIS.

Bonjour, Dom Coſme. (*A part.*) Il ne me manquoit plus que cette rencontre.

DOM COSME

Mon cher ami, deux mots.

DOM LOUIS.

Dites.

DOM COSME.

Je ſuis offenſé ; l'offenſeur eſt Dom Diégo d'une part, avec une ſœur qu'il s'imagine que le Ciel m'a donnée tout exprès pour lui, tant il en uſe familiérement. Voici un petit papier où je l'invite poliment à ſe couper la gorge avec moi. Vous êtes ami commun : voulez-vous bien vous charger de le lui remettre.

DOM LOUIS.

Dom Coſme, vous me donnez-là une étrange commiſſion ; je m'en chargerai pourtant, mais ſongez que ſi Dom Diégo accepte le combat, j'en ferai de moitié avec lui.

DOM COSME.

Fi donc, deux contre un.

DOM LOUIS.

Prenez un ſecond.

DOM COSME.

Oui, oui, j'entends. Eh ! bien, nous

nous verrons demain, ſi Dieu nous prête vie. Bonjour.

DOM LOUIS.

Quel fou !

MARTIN.

Tout fou qu'il eſt, il vous a pourtant ſoufflé votre maîtreſſe.

DOM LOUIS.

Cette idée me tue.

SCENE V.

DOM LOUIS, MARTIN, DOM DIÉGO.

DOM DIÉGO.

DOM LOUIS, mon cher ami, il y a un quart d'heure que j'attendois que cet extravagant vous quittât. Que vous vouloit-il ? Que vous diſoit-il ? L'état de ſa ſœur me confond. J'ai pourtant obtenu une permiſſion pour elle, de ſe retirer dans un couvent juſqu'à ce que tout ſoit arrangé.

DOM LOUIS.

J'ai une terrible nouvelle à vous

apprendre. Savez-vous que cet impertinent veut ſe battre avec vous?

DOM DIÉGO.

Sait-il que c'eſt moi qui lui ai enlevé Iſabelle?

DOM LOUIS.

Il ne me l'a pas dit; mais il m'a remis ſon merveilleux cartel. Voyons-le un peu : cela doit être plaiſant.

DOM DIÉGO, *ouvre la lettre.*

(*A part.*) Que vois-je? Je ne ſais où j'en ſuis. N'eſt-ce pas là de l'écriture de ma ſœur?

DOM LOUIS, *à part.*

Martin, as-tu vu l'effet que cette lettre a produit ſur Dom Diégo?

MARTIN, *à part.*

Sa figure s'en eſt allongée d'une aune.

DOM LOUIS, *à part.*

Il me regarde de tems en tems avec un air effaré.

DOM DIÉGO, *à part.*

Je ne ſais ſi j'en dois croire mes yeux. Ma ſœur écrire à Dom Louis! cela ne ſe peut pas. (*Il lit bas.*)

» Vous m'avez promis cette nuit, » Monſieur, ſi je m'en ſouviens bien, » de ne me plus voir. Afin que vous » ne ſoyez pas expoſé à manquer à vo- » tre parole, je crois devoir vous » avertir que je vais ce ſoir me pro- » mener au parc, ſeule & déguiſée ; » je vous en donne avis afin que vous » ne vous y trouviez pas, ſi vous le » jugez à propos ».

Vive-dieu ! voilà des coups qui déchirent le cœur. Quoi ! Dom Louis, mon ami, a ſéduit ma ſœur ! il ſe ſera trompé de billet : il m'aura remis celui-là en croyant me donner le cartel de Dom Coſme. Je devrois ſur le champ tirer vengeance de cet affront ; mais enfin, c'eſt la derniere extrémité. Voyons à quoi en ſont les choſes, & ſi on peut les concilier avant que d'en venir à une rupture ouverte. (*Haut.*) Dom Louis, je me ſouviens d'une affaire qui exige ma préſence. Adieu.

DOM LOUIS.

Celui-là eſt bon. Adieu. Quoi ! quand il s'agit d'un duel, quand j'ai donné ma parole de vous y accompagner, & que j'ai même prévenu

votre ennemi d'avoir un ſecond, vous croyez que je vous laiſſerai-là ?

DOM DIÉGO.

En vérité, il n'eſt point du tout queſtion de duel dans le papier que vous m'avez remis ; & ſi je me trouve dans le cas de me battre, je vous donne ma parole de vous en avertir.

DOM LOUIS.

Je ne puis vous quitter.

DOM DIÉGO.

Je ne vous quitterois pas, ſi je n'y étois obligé.

DOM LOUIS.

Je vous ſuivrai par-tout.

DOM DIÉGO.

Dom Louis, c'eſt pouſſer l'opiniâtreté trop loin.

DOM LOUIS.

Mais, ne ſuis-je pas votre ami ?

DOM DIÉGO.

Je ne puis répondre à cette queſtion qu'après m'être éclairci d'un fait qui la rend très-problématique. (*Il s'en va.*)

DOM LOUIS.

Que veut-il dire?

MARTIN.

Je n'y entends rien.

DOM LOUIS.

Il faut que Dom Coſme lui ait écrit quelque choſe qui l'ait choqué; mais ſuivons-le de loin.

MARTIN.

Oui, oui, ſuivez-le. Voilà Dom Coſme qui vous appelle. Il fait ſigne de la main & il court ici comme le vent.

SCENE VI.

DOM LOUIS, MARTIN, DOM COSME.

DOM COSME.

HEUREUSEMENT la mépriſe n'eſt pas encore irréparable. Dom Louis, mon cher ami...

DOM LOUIS.

Qu'y a-t-il?

DOM COSME.

Je ſuis mort : je me ſuis trompé ; au lieu du cartel, je vous ai donné la lettre d'une de mes maîtreſſes, que je venois de recevoir. J'ai pris le billet doux pour le défi. Le voici, changeons.

DOM LOUIS.

Il n'eſt plus tems, je l'ai remis à Dom Diégo.

DOM COSME.

Comment !

DOM LOUIS.

Cela eſt fait.

DOM COSME.

Tout eſt perdu.

DOM LOUIS.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

DOM COSME.

Cela veut dire que c'eſt une lettre de ſa ſœur.

DOM LOUIS.

Que dites-vous ?

DOM COSME.

Ce qui eſt, de par tous les diables;

DOM LOUIS.

De ſa ſœur!

DOM COSME.

D'elle-même.

DOM LOUIS.

Sa ſœur vous a écrit, à vous!

DOM COSME.

A qui donc?

DOM LOUIS.

Sa ſœur!

DOM COSME.

Non, c'eſt la marchande du coin.

DOM LOUIS.

Je m'y perds.

DOM COSME.

Je vais y courir pour empêcher ſon frere de lui donner quelques balafres; car je ne me marierois pas pour toutes les choſes du monde, avec une perſonne balafrée. (*Il s'en va.*)

DOM LOUIS.

Où ſuis-je?

MARTIN.

Nous voilà bien.

DOM LOUIS.

Je n'en ſaurois douter, c'étoit une lettre de la perfide. Je ne ſuis plus ſurpris du trouble de Dom Diégo, de ſa retraite précipitée, ni du myſtere qu'il m'a fait de ce qui la cauſoit. L'ingrate! écrire à Dom Coſme! qui l'auroit cru, qu'une fille ſi fiere & ſi belle eût fait un pareil choix?

MARTIN.

Eh! eh! Monſieur, pour un mari il n'eſt pas trop mauvais, non. Ma mere diſoit toujours qu'un homme d'eſprit étoit un mauvais meuble pour un ménage.

DOM LOUIS.

Suis-moi, il faut tâcher de retrouver Dom Diégo. (*Ils s'en vont.*)

SCENE VII.

Le théatre change, il repréſente l'appartement de Dom Louis.

ISABELLE, INÈS.

ISABELLE.

MON voile, vîte.

INÈS.

Où voulez-vous aller ?

ISABELLE.

Sortir d'ici.

INÈS.

Mais pourquoi ?

ISABELLE.

Eh ! puis-je y reſter ? L'imprudence de Dom Diégo m'a forcée de fuir ma maiſon. J'ai bien voulu accepter ici une retraite pour la nuit, mais quelque irréprochable que ſoit ma conduite, elle deviendroit ſuſpecte ſi j'y reſtois une minute de plus. Dom Diégo ne vient point m'en tirer : je vais

le quitter pour passer chez une de mes amies.

INÈS.

Et si Dom Diégo vient vous chercher.

ISABELLE.

Tu iras l'avertir. Donne, donne donc; va prendre ton voile aussi & partons. (*Inès entre dans la chambre voisine.*)

SCENE VIII.

Les mêmes, DOM COSME.

DOM COSME, *à la porte.*

PEUT-ON entrer?

ISABELLE.

Ciel! c'est mon frere! (*Elle se couvre le visage & Inès aussi.*)

DOM COSME.

Mais me voilà dedans. La rencontre n'est pas mauvaise. Pouvez-vous me dire, ma belle Dame, où je trouverai Dom Louis? Mais vous vous cachez

cachez bien. Laiſſez-vous voir, allez, je ſuis un homme ſûr.

ISABELLE.

Je ſuis morte !

DOM COSME.

Vous ne m'entendez pas. Soyez tranquille. Il ſuffit que je vous trouve ici chez mon ami, pour que je vous reſpecte. Un petit coin ſeulement de ce voile. Si vous êtes jolie, vous ne pouvez qu'y gagner. Oh ! oh ! vous vous renfermez davantage ; vous ne valez donc pas grand'choſe ? A votre aiſe. Dom Louis eſt-il ici ?

ISABELLE, *à part.*

Que faire ? Si je parle, il va me reconnoître.

DOM COSME.

Êtes-vous ſourde ?

INÈS, *elle ſort avec ſon voile.*

Allons, Madame.

DOM COSME.

Eh ! plaît-il ?

INÈS, *l'appercevant ſe cacher.*

En voilà bien d'une autre.

ISABELLE, *à part.*

Comment me tirer d'ici ?

DOM COSME.

Bon : celle-là ſe cache auſſi, mais ſa voix ne m'eſt pas inconnue : qui êtes-vous ? Vous fuyez ? Oh ! par-dieu je vous ratrapperai. (*Inès s'enfuit, Dom Coſme la ſuit.*)

ISABELLE.

Je n'ai jamais été dans un plus terrible danger. S'il reconnoît Inès, je ſuis perdue. Que faire ?

SCENE IX.

DONA AÑA, LAURETTE *voilées*, ISABELLE.

DONA AÑA

Tout a réuſſi.

LAURETTE.

La ruſe eſt excellente.

DONA AÑA.

Il ira ſûrement me chercher à la

promenade, & pendant ce tems-là je pourrai entretenir ici Iſabelle, & éclaircir ce qu'il m'importe tant de ſavoir.

LAURETTE, *à part.*

Si elle ſavoit que j'ai perdu ſon billet & que je n'ai pas vu Dom Louis....Mais je n'irai point me vendre moi-même. Laiſſons aller les choſes comme elles pourront.

DONA AÑA.

Mais je vois Iſabelle!

ISABELLE.

Vous, Dona Añaſ vous ici!

DONA AÑA.

Vous en êtes ſurpriſe. Allez, Laurette, là-dehors, & avertiſſez-nous ſi vous voyez quelqu'un. Le motif qui m'amene eſt trop preſſant.... Mais vous paroiſſez inquiete.

ISABELLE.

Je n'en ai que trop ſujet, ma vie eſt en péril.

DONA AÑA.

Qu'avez-vous?

ISABELLE.

Je ſuis au déſeſpoir.

DONA AÑA.

Que voulez-vous dire?

ISABELLE.

Ah! ciel! je le vois! c'en eſt fait! il faut que je me cache.

DONA AÑA.

Où allez-vous? Attendez.

ISABELLE.

Vous êtes femme, vous me devez de la compaſſion & du ſecours. Sauvez-moi.

DONA AÑA.

Mais inſtruiſez-moi donc...

ISABELLE.

Vous allez tout ſavoir.

(*Elle ſe retire dans une chambre au fond.*)

SCENE X.

Les mêmes, DOM COSME.

DOM COSME.

PAR-DIEU, la chienne de fille s'eſt enfermée ſi bien, qu'il n'y a pas eu moyen même d'enfoncer la porte. J'ai le pied briſé à force d'y avoir frappé. Mais que vois-je ? Quoi ! c'eſt vous, belle Dona Aña !

DONA AÑA, *à part.*

Iſabelle avoit raiſon ; mais je ne ſuis gueres moins embarraſſée moi-même.

DOM COSME.

Pourquoi donc vous cachiez-vous ainſi ? Mais que faites-vous dans cette maiſon ?

DONA AÑA, *à part.*

Voilà tout éclairci ; c'eſt ſa ſœur qu'il a trouvée.

DOM COSME.

Vous auriez dû au moins me répondre.

DONA AÑA, *à part.*

Il croit que c'eſt moi qu'il a rencontrée d'abord.

DOM COSME.

Avez-vous eu quelque querelle avec votre frere? Etoit-ce-là le ſujet de ce billet que vous m'écriviez? Ces freres-là ſont quelquefois méchans en diable.

DONA AÑA.

Moi! un billet! je ne vous entends pas.

DOM COSME.

Oh, oh, il faut un peu lui faire une bonne morale afin qu'elle ne s'aviſe pas de ſortir une autrefois comme cela de la maiſon. Ecoutez-moi, Dona Aña: eſt-il décent qu'une fille comme vous, qui aſpire à l'honneur d'être ma femme, aille ainſi courir de maiſon en maiſon, & chez des garçons, ſur-tout? En vérité cette conduite eſt une fort mauvaiſe conduite. Que diroient tous mes aïeux, s'ils ſavoient que je penſe à épouſer une petite écervelée...

DONA AÑA, *à part.*

Il ne me falloit plus que ſes impertinences pour m'achever. Mais Iſa-

belle doit être en ſûreté ; je vais me tirer d'ici.

DOM COSME.

Comment, où allez-vous ? Oh ! vraiment, je n'ai pas fini. Primo ...

DONA AÑA.

Que voulez-vous dire ? Ne voyez-vous pas à qui vous parlez ? Voulez-vous joindre la groſſiéreté à la folie ?

DOM COSME.

Mais, comme elle me traite. En diroit-elle davantage, ſi c'étoit moi qu'elle eût ſurpris en flagrant délit.

DONA AÑA.

Laiſſez-moi.

DOM COSME.

Je ſerai court.

DONA AÑA.

Quelle ſottiſe.

DOM COSME.

Ecoutez, écoutez, cette impatience eſt une tentation du diable qui ne veut pas que je vous ramene dans le bon chemin.

DONA AÑA.

Mais voyez que la nuit approche &

que je veux être chez moi avant que mon frere ſoit de retour.

LAURETTE.

Madame.

DOM COSME.

Eh bien.

LAURETTE.

Dom Louis qui arrive. Il eſt ſi près qu'il n'y a pas moyen de ſortir ſans le rencontrer.

DONA AÑA.

Ah! Ciel! que deviendrai-je?

LAURETTE.

Cachons-nous là dedans.

DONA AÑA.

Tu as raiſon, entrons. (*Elles veulent entrer.*)

DOM COSME, *arrête Dona Aña.*

Comment donc: vous ne vous cacherez point.

DONA AÑA.

Pourquoi?

DOM COSME.

Parce que cela n'eſt pas décent; non par-dieu: je ne me ſuis jamais caché moi dans ma vie, & ma maîtreſſe ne

doit point faire ce que je ne fais point.

DONA AÑA.

Laurette.

DOM COSME.

Il n'y a pas de Laurette.

DONA AÑA.

Songez que c'eſt...

DOM COSME.

Que ce ſoit qui ce voudra....

SCENE XI.

Les mêmes, DOM LOUIS, *Dona Aña rabaiſſe ſon voile.*

DOM LOUIS.

JE ne puis rencontrer Dom Diégo. Je viens voir du moins s'il a pris des précautions pour conduire ſûrement au couvent..... Mais j'apperçois Dom Coſme & ſa ſœur avec lui. Voilà un cruel embarras. Dom Coſme, arrêtez, que faites-vous?

DOM COSME.

Je ne veux pas que cette femme ſe couvre ainſi le viſage.

DOM LOUIS.

Comment! chez-moi vous prétendez inſulter une femme?

DOM COSME.

Et ſi c'eſt moi qu'elle y cherche, que vous importe que ce ſoit chez vous?

DOM LOUIS, *à part.*

En ce cas il ne l'a pas encore reconnue.

DOM COSME.

(*A part.*) Cela eſt trop plaiſant; il faut que je faſſe de Dom Louis mon orateur. (*Haut.*) Mon ami, voilà une belle dame qui a des torts avec moi, & qui n'en veut pas convenir. Voyons, eſſayez un peu votre éloquence pour lui perſuader que j'ai raiſon, & qu'elle doit ſe rendre à ce que j'exige.

DOM LOUIS, *à part.*

Il m'offre lui-même le moyen que je ſouhaitois de parler en particulier à ſa ſœur. (*Haut.*) Eloignez-vous donc, car je ne ſuis éloquent que tête-à-tête.

DOM COSME.

Volontiers : je m'éloigne. Dépêchez-vous, & grondez-la moi bien.

DONA AÑA, *à part.*

Voyons ce qu'il va me dire.

DOM LOUIS.

Charmante Iſabelle...

DONA AÑA, *à part.*

Ah ! Dom Coſme ne m'a pas nommée; encore eſt-ce quelque choſe.

DOM LOUIS.

Madame, je partage avec bien de la ſincérité les chagrins que vous éprouvés ; mais on ne peut pas les empêcher d'être. Il faut à préſent ne ſonger qu'à les finir.

DONA AÑA, *à part.*

Quel moyen va-t-il me donner ?

DOM LOUIS.

Je ne vois pour vous qu'une reſſource, c'eſt d'épouſer Dom Diégo. Vous ſerez ſurpriſe, peut-être, que vous ayant d'abord adreſſé mes vœux, je me déclare ici pour les ſiens : mais vous ſavez combien je lui ſuis attaché. En vous engageant à le préférer à moi, je crois que j'aſſure votre bonheur :

Mais nous traiterons cet objet plus à loiſir. Il s'agit à préſent de vous débarraſſer de votre frere, en ſuppoſant qu'il ne vous ait pas reconnue. Que puis-je faire pour l'écarter? Vous gardez le ſilence. En puis-je ſavoir la cauſe?

DONA AÑA, *à part.*

Voilà ce qui m'eſt encore arrivé de plus heureux d'aujourd'hui.

DOM COSME, *revenant.*

Elle fait donc encore la renchérie. Oh, bien, bien, laiſſez-la: ſi ſa grandeur ne veut pas ſe défâcher; qu'elle s'arrange.

DOM LOUIS, *à part.*

Il faut que je l'emmene, car cela pourroit aller loin.

DOM COSME.

Quoi! vous voulez que nous ſortions? Qu'elle me demande pardon auparavant.

DOM LOUIS.

Et de quoi?

DOM COSME.

De quoi! Mais ne voyez-vous pas que c'eſt Dona Aña?

DOM LOUIS.

Dona Aña, dites-vous!

DOM COSME.

Elle-même.

DOM LOUIS.

Laquelle.

DOM COSME.

Laquelle, laquelle; & que diable eſt-ce qu'il y en a deux?

DOM LOUIS.

Je ne puis le croire.

DOM COSME.

Ah, ah, par-dieu, pour vous convaincre vous la verrez. Il en arrivera ce qui pourra; mais je prétends qu'elle ſe dévoile.

DOM LOUIS.

Arrêtez.

DOM COSME.

Cela ſera.

DOM LOUIS.

Non, en vérité, je ne le ſouffrirai pas.

*

SCENE XII.

Les mêmes, LAURETTE, *effrayée.*

LAURETTE.

VOTRE frere, Madame.

DOM LOUIS.

Que dis-tu ?

LAURETTE.

Dom Diégo ! je l'ai apperçu de la fenêtre.

DOM COSME.

Eh bien ! eſt-ce elle ou non ?

DOM LOUIS.

Je m'y perds. Que fait-elle ici ?

DONA AÑA.

Dom Louis, je n'ai rien à dire : je pourrois vous repréſenter que vous êtes le ſeul objet que je cherchois ici : mais vous ne le croiriez pas. Ne me regardez donc ici que comme une femme ordinaire, & ne faites pour

me ſauver que ce qu'un gentilhomme, tel que vous, doit à mon ſexe.

(*Elle ſe retire avec Laurette dans une chambre voiſine.*)

SCENE XIII.

Les mêmes, DOM DIÉGO, MARTIN.

DOM DIÉGO, *ſans voir perſonne.*

NE dis-tu pas que ton maître m'a cherché, & qu'il a dit qu'il reviendroit ici m'attendre ?

MARTIN.

Oui, mais il ne vient point.

DOM DIÉGO.

J'ai été au parc, j'y ſuis reſté toute la ſoirée ſans voir perſonne. Mais ne l'apperçois-je pas avec Dom Coſme ?

DOM COSME.

Ah ! voilà mon preneur de filles : il me rendra par-dieu ma ſœur, ou je vais me dédommager ſur la ſienne.

DOM DIÉGO.

Il vaut mieux s'éclaircir une bonne fois; & je n'en manquerai pas l'occaſion. Martin, va dehors.

DOM COSME.

Dom Louis, gardez-vous de m'arrêter.

DOM LOUIS.

Prenez garde à ce que vous haſardez.

DOM COSME.

Vous allez voir comment je m'en tirerai. Je lui parlerai en paraboles. Dom Diégo, un homme avoit une ſœur, & cette ſœur avoit un frere. La ſœur ſe prit de belle paſſion pour un autre, & elle diſparut un beau jour avec lui. La ſœur du raviſſeur a ravi à ſon tour le frere de la ſœur ravie: dites-nous à préſent lequel vaut le mieux pour terminer, que chacun des deux reprenne la ſienne, ou qu'il garde celle qu'il a.

DOM DIÉGO.

Laiſſons-là tout ce fatras, il n'eſt pas de ſaiſon. Je vous cherchois tous deux & ſuis bien aiſe de vous rencon-

trer enſemble. Dom Coſme, votre ſœur eſt mon épouſe; c'eſt un point décidé contre lequel je ne penſe pas que vous prétendiez réclamer; mais il en reſte un autre à éclaircir entre nous. Dites-moi, cette échelle que j'ai trouvée cette nuit à ma fenêtre, étoit-elle miſe pour vous, ou non ?

DOM COSME.

Pour moi par-dieu. En pouvez-vous douter ?

DOM DIÉGO.

Que vous propoſiez-vous par ce moyen ?

DOM COSME.

La belle queſtion. Je me propoſois de faire avec votre ſœur ce que vous faiſiez avec la mienne.

DOM DIÉGO.

Et qui vous avoit facilité l'exécution de ce projet ?

DOM COSME.

Il me fera perdre l'eſprit. Eh ! corbleu, ce qui facilite ceux de ce genre-là, l'amour & l'argent.

DOM LOUIS.

Ma ſœur en étoit-elle inſtruite ?

DOM COSME.

Eh ! palſambleu, ſi elle en avoit été inſtruite, me ſerois-je haſardé à monter par la fenêtre, tandis que j'aurois pu entrer par la porte ?

DOM DIÉGO.

Dom Louis, je le ſavois bien ; mais j'ai voulu que vous l'entendiſſiez de la propre bouche de Dom Coſme.

DOM LOUIS.

Mais, mon ami, je n'ai jamais douté que votre honneur fût ſans tache.

DOM DIÉGO.

Ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit : je ſuis votre ami, & vous allez voir combien je ſuis fidele aux loix de l'amitié, tandis que vous y manquez ſans ſcrupule. Ma ſœur, Dom Louis, eſt plus riche & auſſi noble que vous : il faut l'épouſer aujourd'hui, ou vous attendre à voir en moi votre plus cruel ennemi.

DOM COSME.

Ouais, ce n'eſt pas-là mon compte ; mais voyons un peu ce qu'il répondra, & puis je crierai d'une force à me faire entendre des ſourds.

DOM DIÉGO.

Vous balancez! (*En montrant ſon épée.*) Voici qui me fera raiſon de votre incertitude.

DOM LOUIS.

Arrêtez : ſi une fois vous l'aviez tirée, il n'y auroit plus de conciliation. Quelle réponſe puis-je vous faire, quand je ſais que votre ſœur eſt mariée?

DOM DIÉGO.

Mariée! à qui?

DOM COSME.

Avec moi.

DOM LOUIS.

Vous auriez pu vous en douter par la lettre qu'elle lui écrivoit, & que je vous ai remiſe par mégarde.

DOM DIÉGO.

Eh! quoi, vous croyez que cette lettre s'adreſſoit à Dom Coſme?

DOM LOUIS.

Sans doute.

DOM DIÉGO.

Vous ne l'avez donc pas lue?

DOM LOUIS.

Assurément.

DOM DIÉGO.

Eh! bien, lisez-la.

DOM LOUIS, *après l'avoir lue.*

Qu'ai-je vu?

DOM DIÉGO.

A quoi vous décidez-vous? Est-ce à Dom Cosme que ma sœur écrivoit?

DOM COSME.

Oui, morbleu, c'est à moi, & c'est moi qui ai donné cette lettre à Dom Louis au lieu du cartel dont je le chargeois pour vous.

DOM LOUIS.

Je vois clairement que la lettre s'adressoit à moi. Mais que faisoit ici votre sœur quand je l'y ai trouvée tout-à-l'heure avec Dom Cosme?

DOM DIÉGO.

Ma sœur ici!

DOM COSME.

C'est la vérité pure.

SCENE XIV.

Les mêmes, DONA AÑA, ISABELLE, LAURETTE, INÈS.

DONA AÑA.

ALLONS, Iſabelle, il faut vous montrer. Il ne s'agit pas ici de ménager ſa vie quand l'honneur eſt expoſé.

DOM COSME.

Ah! vous ne vous cachez donc plus à préſent?

DONA AÑA.

Dom Louis, ma vie eſt entre vos mains, interrogez votre cœur; d'après lui jugez du mien, & voyez ſi c'eſt Dom Coſme que j'ai pu venir trouver ici. Pour vous, mon frere, prenez garde que ſi j'ai laiſſé ſurprendre mon cœur, c'eſt par un de vos amis. C'eſt vous-même qui avez commencé à me ſéduire par les louanges que vous lui donniez devant moi.

LAURETTE.

Et vous, Monſieur, prenez garde

que si Dom Cosme a eu cette lettre entre les mains, c'est que j'ai eu le malheur de la perdre en vous la portant.

PETIT-JEAN.

Et moi le bonheur de la ramasser.

DOM LOUIS.

Tout est éclairci, Madame; daignez, pour réparation des outrages que je vous ai faits, accepter ma main.

DOM DIÉGO.

Et moi oserai je présenter la mienne à la charmante Isabelle?

DOM COSME.

Faites, faites, je le veux bien. Allez tous en paix: je ne suis pas si à plaindre. Tout sot qu'on me croit me voilà pourtant encore garçon, & je fais marier les autres.

FIN.

INTERMEDE DES MELONS

ET DE

LA FEMME TÊTUE,

En Eſpagnol,

ENTREMES DEL MELONAR Y LA RESPONDONA.

PERSONNAGES.

LORENSO.

UN VOISIN.

MINGUA.

JUANA.

INTERMEDE

INTERMEDE DES MELONS

ET DE

LA FEMME TÊTUE.

SCENE PREMIERE.

LORENSO, MINGUA.

MINGUA.

MON mari, qu'as-tu donc? Te voilà triſte, mélancolique : à quoi penſes-tu?

LORENSO.

Je rêve.....

MINGUA.

Es-tu devenu Poëte, ou amoureux ? Songes-tu à acheter à crédit ?

LORENSO.

Non, rien de tout cela.

MINGUA.

A quoi rêves-tu donc ?

LORENSO.

A quelque choſe.

MINGUA.

T'es-tu battu ? Voudrois-tu t'en aller à la guerre ? ce que j'approuverois fort.

LORENSO.

Point du tout.

MINGUA.

Qu'eſt-ce donc qui t'occupe ? Tires-moi vîte d'inquiétude.

LORENSO.

Femme, tu ſais comment lorſqu'on eſt marié.....

MINGUA.

Eh ! plût à Dieu que je ne le fuſſe pas ! je n'aurois pas eu tant à ſouffrir avec un benêt comme toi,

LORENSO.

Enfin, femme, tu ſais comment quand on eſt marié.....

MINGUA.

Pour l'amour de Dieu, dépêches-toi donc de m'inſtruire, je meurs d'impatience.

LORENSO.

Doucement, femme; j'ai réfléchi combien il étoit dur d'avoir paſſé la journée d'hier & celle d'aujourd'hui ſans manger; cela vient de ce que je n'avois pas le ſou hier, & je ne ſuis pas plus riche aujourd'hui.

MINGUA.

Je ſais tout cela. Au fait.

LORENSO.

Patience. Rafiné comme je ſuis, j'ai trouvé un moyen pour ſortir de cette pauvreté, pour nous procurer des maiſons, des terres & de l'argent.

MINGUA.

Je voudrois bien ſavoir ce moyen. De l'argent! comme cela ſeroit beau.

LORENSO.

Ecoute donc. Il faut nous mettre

au ſervice pendant quatre ans : tu te feras, toi, chambriere de notre Curé; tu es encore aſſez jolie. Pour peu que tu aies de complaiſances pour lui, tu y feras bien tes petites affaires. Moi, j'entrerai chez cette groſſe veuve de Robledo qui craint ſi fort les eſprits, & qui a ſi peur de coucher ſeule. Ce que nous aurons gagné, nous le mettrons enſemble, & au bout du terme nous quitterons nos conditions. Nous acheterons un coin de terre; nous y ſemerons des melons de differentes eſpeces ; ils viendront à merveille : il n'y en aura pas un qui ne ſoit doux comme du ſucre. Ma beſogne à moi ſera de les couper, & la tienne de les aller vendre au marché. Les gros vaudront bien trente ſous, & les petits au moins quinze ſous. A force de trente ſous & de quinze ſous, nous décuplerons notre fonds ; nous acheterons de la terre à côté : je ſuis ſûr qu'elle nous coûtera peu : elle rendra auſſi des melons admirables, & crac, nous voilà à notre aiſe.

MINGUA.

On ne peut pas mieux : il n'y a là qu'une choſe qui me déplaiſe.

LORENSO.

Et c'eſt.....

MINGUA.

C'eſt de voir que vous vouliez donner une partie de vos melons à quinze ſous. Que le diable m'emporte s'il en part à moins de quarante.

LORENSO.

A quinze ſous ceux-là, c'eſt aſſez.

MINGUA.

Non, ce n'eſt pas aſſez. Sont-ils volés mes melons, s'il vous plaît, pour les donner à ſi bon marché?

LORENSO.

Paix, femme.

MINGUA.

Par-dieu, je prends garde à mes affaires: ils m'ont aſſez coûté de peines, peut-être.

LORENSO.

Il faut baiſſer le prix, femme.

MINGUA.

Il ne me plaît pas, moi.

LORENSO.

Femme, ces melons-là ont l'air de vous valoir plus de vingt ſoufflets.

MINGUA.

Des ſoufflets! moi! je le voudrois bien voir.

LORENSO.

Il ne faut pas ſe tenir ſi roide.

MINGUA.

Fi, le diſſipateur.

LORENSO.

Veux-tu les diminuer?

MINGUA.

Je n'en rabattrai pas un denier : j'aime mieux les jetter tous dans le ruiſſeau. Des melons comme cela à quinze ſous!

LORENSO.

Paix donc, la moutarde me monte au nez.

MINGUA.

Je ne me tairois pas quand le diable y ſeroit.

LORENSO.

Ah! je vous ferai bien taire. (*Il la bat.*)

MINGUA.

Au ſecours, au ſecours, il me tue.

SCENE II.

LORENSO, MINGUA, UN VOISIN, JUANA.

LE VOISIN.

Que faites-vous ? Un moment, Mingua.

JUANA.

Quelle pitié ! Ecoutez donc, Lorenſo ?

LORENSO.

Vous ne vous tairez pas.

MINGUA.

Non, je ne me tairai pas, non.

LORENSO.

Attrappe. (*Il la bat : le Voiſin veut les ſéparer ; il reçoit un coup.*)

LE VOISIN.

Je ſuis mort.

JUANA.

Eh ! prenez donc garde, vous tuez votre pauvre voiſin.

LE VOISIN.

Je ſuis briſé : mais enfin n'importe ; qu'ils s'embraſſent & je ſerai content.

LORENSO.

Te tairas-tu à cette heure?

MINGUA.

Non, je ne me tairai pas.

LORENSO.

Il faut donc recommencer. (*Il la bat, le Voiſin s'enfuit.*)

LE VOISIN, *de loin.*

Eh! Lorenſo, arrêtez donc.

MINGUA.

Tiens, voilà pour toi.

LORENSO.

Tiens, garde celui-là.

LE VOISIN.

N'avez-vous pas honte tous deux?

LORENSO.

Te tairas-tu?

MINGUA.

Eh! bien, oui.

LORENSO.

Ah! voilà qui eſt fait, ſoyons amis.

LE VOISIN.

Pour que la paix ſoit faite, il faut boire enſemble. C'eſt la table qui fait les amitiés ſolides.

LORENSO.

A la bonne heure : tandis que je mettrai le couvert, Mingua, va chercher une couple d'œufs.

MINGUA.

Je ne les ferai pas frire, toujours. La poële me ſalit : il faudra les manger à la coque.

LORENSO.

Vous voilà bien délicate. Allons, caſſe-les.

MINGUA.

Je ne veux pas.

LE VOISIN.

Ils vaudront mieux à la coque; cela eſt bon pour l'eſtomac.

LORENSO.

A la coque donc, puiſque tout le monde eſt pour elle.

MINGUA.

Le vilain fantaſque. (*Elle va chercher les œufs.*)

SCENE III.

LORENSO, LE VOISIN.

LE VOISIN.

A PRÉSENT que nous ſommes ſeuls, mon cher ami, j'ai un avis à vous donner. Tout le monde eſt ſcandaliſé de vous voir perpétuellement vous battre avec votre femme ; & dailleurs vous n'y gagnez rien. La femme eſt tout comme la mule ; quand une fois elle eſt faite à l'éperon, elle bronche à chaque pas.

LORENSO.

En ce cas, ma femme eſt donc faite à.....

SCÈNE IV.

Les mêmes, MINGUA.

MINGUA.

VOILA les œufs.

LE VOISIN.

Allons, aſſeyez-vous.

LORENSO.

Volontiers. (*A ſa femme.*) Prends cet œuf, toi.

MINGUA.

Je n'aime pas les œufs.

LORENSO.

Non! eh bien, mange-les tous deux.

MINGUA.

Ils me font mal au cœur.

LORENSO.

Mange-les, quand tu en devrois crever.

JUANA.

Mangez-les, ma bonne amie.

LE VOISIN.

Mangez-les, Mingua.

LORENSO.

Mange-les de par tous les diables.

MINGUA.

Donnez. (*Elle fait ſemblant de les vouloir manger & elle les jette par terre en diſant :*) Fi, au diable, qui mangeroit des vilenies pareilles.

LORENSO.

Ah! ah! puiſque tu caſſes ſi adroitement les œufs, caſſe donc le plat auſſi.

(*Il lui jette le plat à la tête.*)

MINGUA.

Ah! je ſuis morte.

LORENSO.

Eh! mangerez-vous des œufs une autrefois?

JUANA.

Arrêtez donc, Lorenſo; êtes-vous fou?

LE VOISIN.

Pourquoi en venir à de pareilles extrêmités?

LORENSO.

Parce que quand j'ordonne quelque

choſe, je veux qu'on le faſſe. Veux-tu te lever & manger.

MINGUA.

Je me leverai, mais je ne mangerai pas.

LORENSO.

Encore.

MINGUA.

Tarare.

LORENSO.

Ah, ah! voilà pour vous apprendre à parler. (*Il lui donne des coups de bâton.*)

MINGUA.

Au ſecours.

LE VOISIN.

Eſt-il poſſible que vous ne finiſſiez pas? (*L'orcheſtre joue un air gai.*)

LORENSO, *au parterre.*

Quand une femme, Meſſieurs, déſobéit à ſon mari, je n'y vois point d'autre remede que de la roſſer nuit & jour, matin & ſoir.

MINGUA.

Hélas! pauvres femmes, votre ſort eſt bien triſte. La moindre déſobéiſſance vous coûte cher, & le plus doux

des maris ne vous en pourſuit pas moins juſqu'à ce qu'il vous ait fait crever.

LORENSO.

Eh! bien, que faire à cela ? Que faire ?

MINGUA.

Se taire, ſe taire.

FIN.

INTERMEDE

DES

BEIGNETS,

En Eſpagnol,

INTERMES DE LOS BUÑUELOS.

PERSONNAGES.

Un VIEILLARD.

LORENSO.

Deux PASSANS.

INTERMEDE DES BEIGNETS.

SCENE PREMIERE.

LE VIEILLARD, LORENSO.

LE VIEILLARD.

EH! garçon, Lorenſo, viens, viens donc; accours; j'ai une commiſſion à te donner.

LORENSO, *de dedans.*

Je ſuis occupé.

LE VIEILLARD.

Quoi! faut-il tant de tems pour nettoyer des verres? Viens & habilles-toi proprement. Il faut aller por-

ter ce plat de beignets à ma couſine, afin qu'elle les mange à mon honneur.

LORENSO.

Par-dieu, notre maître, tout eſt fait.

LE VIEILLARD.

Bon! ô l'excellent domeſtique! Les as-tu bien dépoudrés?

LORENSO.

Admirablement.

LE VIEILLARD.

Mais n'en as-tu pas briſé quelques-uns? ils ſont beaux au moins.

LORENSO.

Ne vous inquiétez pas, allez. Ils ſont en mille morceaux.

LE VIEILLARD.

Comment! coquin.

LORENSO.

Paix : c'eſt donc vous qui êtes le coquin. Ne m'avez-vous pas dit ces verres ſont pleins de pouſſiere, il faut les bien ſecouer. Là-deſſus j'ai raiſonné en moi-même; j'ai dit pour ſecouer des tapiſſeries, on les bat vigoureuſement. Il en eſt de même des

verres. J'ai pris un bâton à deux mains, j'ai frappé de toute ma force à droite & à gauche. En quatre ou cinq coups, il n'y a plus eu de pouſſiere, je vous en réponds.

LE VIEILLARD.

Je ne ſais à quoi tient que je ne te tue, miſérable. Quoi ! ils ſont tous caſſés ?

LORENSO.

Voilà bien de quoi crier, par-di ! vous n'avez qu'à venir voir, vous en retrouverez les morceaux.

LE VIEILLARD.

Tu es bienheureux que j'aie beſoin de toi. Tiens, va porter à ma belle couſine, à ce bel objet de mes ſoupirs, cet énorme plat de beignets. Prends bien garde au plat, il eſt d'argent ; aies ſoin qu'on ne le vole pas.

LORENSO.

Laiſſez faire, je vous en rendrai bon compte.

LE VIEILLARD.

Va donc, mon cher Lorenſo, va doucement, & prends bien garde à tout. (*Le Vieillard s'en va.*)

SCENE II.

LORENSO, DEUX PASSANS.

UN PASSANT.

CELA va le mieux du monde : il y a là des beignets, je penſe à les manger, & enſuite à filouter le plat de cet imbécille.

AUTRE PASSANT.

Commencez, je vais vous ſeconder.

LE PREMIER PASSANT.

Eh ! bonjour Lorenſo, mon cher petit Lorenſo, le meilleur de mes amis ; que je ſuis réjoui de vous revoir.

LORENSO.

La, la, doucement, n'approchez pas tant de ces beignets.

LE PREMIER PASSANT.

Ne reconnoiſſez-vous plus Perico ? Quelle pitié ! Quoi ! vous avez oublié ce pauvre Perico ? Vous allez me re-

connoître. Je ſuis fils de mon pere, neveu de mon oncle : je ſuis né avec un croiſſant à mon ſoulier gauche; vous ne vous ſouvenez pas?

LORENSO.

Ah! ſi fait, ſi fait, je vous reconnois au croiſſant.

LE PREMIER PASSANT.

Il y a des ſiecles, mon enfant, que nous ne nous ſommes vus.

LORENSO.

Eh! qu'avez-vous fait tout ce tems-là?

LE PREMIER PASSANT.

Oh! bien des choſes. J'ai couru tout le monde avec cet honnête homme que vous voyez.

LORENSO.

Et où avez vous donc tant été?

LE PREMIER PASSANT.

A Seville, à Maroc, à Tetuan, en Egypte, à Tunis, à Mondonedo, mais ſur-tout à Conſtantinople. J'y ai vu le Grand Turc : c'eſt-là ce qui s'appelle un Roi!

LORENSO.

Diable! il eſt donc bien grand.

LE PREMIER PASSANT.

Ce n'eſt rien de le dire; mais ce qu'il y a de plus beau, c'eſt de le voir manger.

LORENSO.

Manger! cela doit être drôle en effet.

LE PREMIER PASSANT.

Je n'ai jamais eu tant de plaiſir.

LORENSO.

Et comment eſt-ce qu'il mange?

LE PREMIER PASSANT.

Pour vous le bien repréſenter, il faudroit avoir quelque choſe à manger en effet.

LORENSO.

Qu'à cela ne tienne: voila des beignets. Dépêchons, je meurs d'envie de voir cela.

LE PREMIER PASSANT.

Ecoutez donc: ſuppoſons que vous êtes le Grand Turc aſſis là par terre. (*On le fait aſſeoir.*) Il entre deux Eſclaves, bien droits, avec chacun une ſer-

viette ſur le bras : ils ſaluent juſqu'à mettre le nez par terre. (*Lorenſo ſe baiſſe pour ſaluer juſqu'à terre.*) Non, non, ce n'eſt pas vous, il faut vous tenir roide.

LORENSO.

Ah, ah, comme il n'y a pas long-tems que je ſuis Turc, je ne ſais pas encore bien mon rôle.

LE PREMIER PASSANT.

Ces deux Eſclaves s'avancent bien reſpectueuſement comme cela. Ils mettent devant le Sultan, comme qui diroit ce plat de beignets ; mais il ne mange point lui, il ſe garde bien de toucher à rien.

LORENSO.

En ce cas je ne veux pas être le Grand Turc.

LE PREMIER PASSANT.

On mange pour lui : il vit de voir dîner les autres.

LORENSO.

C'eſt-à-dire qu'il mange par procuration.

LE PREMIER PASSANT.

Quand le plat eſt ainſi devant lui,

un des Eſclaves prend un beignet, il le mange comme cela (*Il le mange en effet*) en diſant au Grand Turc : prenez, Seigneur, & puis on l'eſſuie.

(*L'autre camarade eſſuie Lorenſo.*)

LORENSO.

Prenez garde, vous m'emportez les mouſtaches.

LE SECOND PASSANT.

Le ſecond Eſclave prend auſſi un beignet, il le mange en diſant : il eſt excellent, Seigneur, & on l'eſſuie.

(*On eſſuie Lorenſo.*)

LORENSO.

Doucement donc, vous me briſez les mâchoires. Ces Turcs-là ſont bien propres, ma foi.

Ce jeu ſe recommence pluſieurs fois juſqu'à ce que tous les beignets ſoient mangés.

LORENSO.

Voilà qui eſt fatigant de s'eſſuyer toujours ſans avoir bu ni mangé.

LE PREMIER PASSANT.

Il n'y a plus rien. Eh ! mais quel viſage avez-vous, mon pauvre Lorenſo Qu'eſt-ce que vous ſentez.

LORENSO.

LORENSO.

Je me ſens de n'avoir rien mangé.

LE PREMIER PASSANT.

Il n'y a pas à badiner, au moins; vous allez étouffer; nous avons trop mangé.

LORENSO.

Qu'eſt-ce donc que j'ai?

LE PREMIER PASSANT.

Une terrible indigeſtion du repas que nous venons de faire. Eſt-il poſſible que nous n'y ayons pas penſé, que nous ne nous ſoyons pas arrêtés à propos!

LORENSO.

J'ai donc une digeſtion *ad honores*.

LE SECOND PASSANT.

Vous en mourrez: il n'y a pas de remede.

LE PREMIER PASSANT *en prenant le plat.*

Malheureux plat qui as crevé mon cher ami, le plus aimable homme qu'il y eût ſur la terre, le plus excellent domeſtique! Maudit ſois-tu, miſérable vieillard, qui es cauſe de tout ce mal, par ce chien de plat que tu lui

as confié. Allons-nous-en, nous en ſerons long tems inconſolables.

LE SECOND PASSANT.

Maudit ſois-tu, miſérable vieillard, & toi & tes beignets. (*Ils s'en vont.*)

LORENSO.

Maudit ſois-tu, miſérable vieillard, & tes beignets qui m'ont étouffé. Ils ont crevé le plus aimable homme qui fût ſur la terre.

SCENE III.

LE VIEILLARD, LORENSO.

LE VIEILLARD.

QUE t'eſt-il donc arrivé, Lorenſo? Il aura encore fait des ſiennes.

LORENSO.

C'en eſt fait du plus excellent domeſtique; maudit ſois-tu, chien de vieillard.

LE VIEILLARD.

Lorenſo, mon fils, ne me diras-tu pas ce qui t'eſt arrivé? Qu'as-tu? Qui

eſt-ce qui te fait ainſi crier? Et mes beignets?

LORENSO.

Ah! ils ne ſont plus.

LE VIEILLARD.

Qu'en as-tu fait?

LORENSO.

Il eſt bon, là: & ne voyez-vous pas que je meurs de la plus terrible digeſtion.

LE VIEILLARD.

Que dis-tu, butord? une digeſtion?

LORENSO.

Et oui, une digeſtion dont je ne ſuis que le dépoſitaire.

LE VIEILLARD.

Et mon plat, coquin, qu'eſt-il devenu?

LORENSO.

Perico l'a enlevé de colere.

LE VIEILLARD.

Perico!

LORENSO.

Oui, celui qui a toujours un croiſſant ſous ſon ſoulier; là, celui.....

LE VIEILLARD.

Je ne ſais à quoi tient que je ne t'aſſomme : & mon plat d'argent, malheureux ?

SCENE IV.

Les mêmes, LES PASSANS.

LE PREMIER PASSANT.

TRANQUILLISEZ-VOUS, Monſieur ; nous ſavons où il eſt.

LE VIEILLARD.

Et où ?

LE PREMIER PASSANT.

En gage : nous avions une collation à donner à des Dames, nous n'avions pas d'argent & nous en avons emprunté ſur vos effets.

LE VIEILLARD.

Encore eſt-ce quelque choſe que de deux maux je puiſſe choiſir le moindre.

FIN.

INTERMEDE
DU
MALADE IMAGINAIRE,
En Eſpagnol,
DOM JUAN RANA COMILON.

PERSONNAGES.

JUAN RANA

CASILDA *ſa femme.*

Le DOCTEUR. (*a*)

Un VALET.

Un NEGRE.

Un PORTEFAIX.

LORENSO.

(*a*) Les Médecins en Eſpagnol ſe nomment ainſi.

INTERMEDE
DU
MALADE IMAGINAIRE.

SCENE PREMIERE.

CASILDA, LE DOCTEUR.

CASILDA.

MON cher Docteur, la collation eſt perdue.

LE DOCTEUR.

Et pourquoi, ma bonne amie.?

CASILDA.

Ce butor de Jean Rana eſt reſté dans la maiſon toute la matinée : il a ſenti la collation apparemment, & je n'ai pu le chaſſer. C'eſt un mari après tout : il n'y a pas moyen de le mettre

à la porte : force vous ſera de l'inviter ; mais auſſi il faut être ſûr qu'il va tout dévorer.

LE DOCTEUR.

Ne pourroit-on pas imaginer quelque choſe pour l'écarter de la maiſon ?

CASILDA.

On n'en viendra jamais à bout, vous dis-je ; il a éventé les plats : le ſcélérat ne ſortiroit pas à l'heure qu'il eſt pour de l'argent. Tenez, le voilà.

LE DOCTEUR.

Il faut donc ſe retourner. Laiſſez-moi faire ; allez, je m'arrangerai de façon que nous collationnerons en ſa préſence, ſans qu'il puiſſe ſeulement toucher un morceau.

CASILDA.

Comment cela ?

LE DOCTEUR.

Comptez ſur ma parole. (*Il s'en va.*)

SCENE II.

CASILDA, JUAN RANA.

JUAN RANA.

DIEU ſoit loué, m'amour; comme cela ſent ici le pâté.

CASILDA.

Qu'eſt-ce que vous dites, vieux fou, il n'y a rien ici.

JUAN RANA.

Il me ſemble que je ſens un pâté chaud.

CASILDA.

Eſt-ce que vous avez jamais eu de pâté dans votre maiſon?

JUAN RANA.

C'eſt un baume.

CASILDA.

Allez, vous êtes bien inſupportable. Qu'avez-vous à être perpétuellement là ſur mes épaules? Jour-de-dieu! allez rendre viſite à la com-

mere ici près qui eſt en mal d'enfant.

JUAN RANA.

Femme, eſt-ce que je ſuis accoucheur, moi ?

SCENE III.

Les mêmes, LORENSO *qui ſort de la maiſon du Docteur.*

LORENSO.

JUAN RANA.

JUAN RANA.

Lorenſo, mon ami, qu'avez-vous donc à accourir ſi vîte ?

LORENSO, *en faiſant ſemblant d'examiner Juan Rana.*

Eh ! bon Dieu, qu'eſt-ce donc ? Qu'avez-vous ? Qu'eſt-ce que cette couleur-là ?

JUAN RANA.

Quoi ! celle de mon habit. C'eſt un brun foncé.

LORENSO.

Elle me fait conjecturer que vous ne vous portez pas bien.

JUAN RANA.

Quoi! la couleur.....

LORENSO.

Oui, celle de votre visage. Votre teint m'annonce que vous êtes griévement malade.

JUAN RANA.

Point, point, je ne sens pas de mal.

LORENSO.

Tant pis, vraiment : vous mourrez, mon pauvre cher homme. Vîte, vîte, le Docteur. J'y vole.

SCENE IV.

JUAN RANA, CASILDA.

JUAN RANA.

Le diable t'emporte; mais vois donc ma femme, as-tu entendu cet ivrogne ?

CASILDA.

Ah! mon cher petit mari, hélas! il va paſſer. Que je ſuis malheureuſe! il a déja le teint d'un mort. Mon cher cœur, que t'eſt-il donc arrivé ?

JUAN RANA.

Mais rien, mon enfant. Là, là, conſole-toi. Je ne ſuis pas mort. (*Il veut l'embraſſer.*)

CASILDA, *le repouſſant.*

Ah! il a déja la ſueur froide : au ſecours, au ſecours.

SCENE V.

Les mêmes, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Ou eſt Juan Rana ?

CASILDA.

Eh ! le voilà, Monſieur, le voilà qui va mourir.

LE DOCTEUR.

Vive-dieu : comment ſe fait-il qu'un homme d'ailleurs ſi ſage, un homme qui a une réputation de bon ſens, ſe laiſſe ainſi mourir comme une bête ?

JUAN RANA.

Moi ! je me laiſſe mourir ! eh non fais-je, parbleu.

LE DOCTEUR.

Mais ne vois-je pas ſur votre viſage que vous êtes hipocondre ?

JUAN RANA.

Hipocondre ! ſur mon viſage ! c'eſt que j'aurai oublié de me laver ce matin, apparemment.

LE DOCTEUR.

Vous avez les poumons attaqués.

JUAN RANA.

Miſéricorde, les poumons!

LE DOCTEUR.

Il n'y a point de remede, Madame faites-en le ſacrifice. Il en mourra.

JUAN RANA.

Mais dites-moi donc du moins où je dois ſentir du mal?

LE DOCTEUR.

N'avez-vous pas de palpitation dans l'eſtomac?

JUAN RANA.

Non, mais j'y ſens un grand vuide. C'eſt peut-être là mon mal.

LE DOCTEUR.

Demain, à pareille heure, il ne ſera plus au monde; il ne peut pas aller même juſques-là.

JUAN RANA.

Eh! Monſieur le Docteur, par pitié guériſſez-moi.

LE DOCTEUR.

Dites-moi donc tout ce qui vous eſt arrivé depuis que vous avez ce mal-là,

& je verrai s'il y a de la reſſource.

JUAN RANA.

Hélas! Monſieur, il eſt bien vrai que depuis long-tems j'enrage de faim. Quand j'ai bien déjeûné, je dîne comme un diable, & j'ai de la peine à attendre le ſouper. A peine ai-je la tête ſur l'oreiller, que je dors comme une ſouche, & je me réveille toujours ſur le même côté où je me ſuis endormis. Meurt-on de cela, Monſieur le Docteur?

CASILDA.

Que dites-vous de tous ces ſymptomes?

LE DOCTEUR.

Ils ſont mortels, ma chere Dame.

JUAN RANA.

Mon Dieu! quelle pitié; & comment ce mal-là s'appelle-t-il, Monſieur le Docteur?

LE DOCTEUR.

Une antrocaripomanie.

JUAN RANA.

Une antrocaripomanie! c'eſt quaſi le nom de la vieille qui demeure vis-à-vis chez nous. C'eſt une vilaine

choſe, Monſieur le Docteur : on doit être bien malade quand on a cela avec ſoi.

LE DOCTEUR.

Je vois à vos yeux qu'il va vous prendre un accès violent ; vous tomberez dans le délire ; vous verrez, vous imaginerez mille choſes qui ne ſeront que dans votre imagination. Que voyez-vous à préſent ?

JUAN RANA.

Ma femme & vous.

LE DOCTEUR.

Pas autre choſe ?

JUAN RANA.

Non.

LE DOCTEUR.

Eh bien, dans un moment vous aurez la tête pleine de fantômes, de rêveries de toute eſpece. Vous allez voir.

(*Il entre un Negre avec des plats remplis de grillades.*)

Qu'appercevez-vous à préſent ?

JUAN RANA.

Un Negre avec de la grillade qui a une mine.....

CASILDA.

Eh! fi donc, quelle folie! un Negre avec de la grillade ici!

JUAN RANA.

Eh! je la ſens; il eſt entré dans la cuiſine.

LE DOCTEUR.

Voilà un ſigne fâcheux, mon voiſin; vous en mourrez. Il n'y a qu'un ſeul remede pour vous ſauver, c'eſt de ne rien croire de ce que vous verrez.

JUAN RANA.

Quoi! il ne faut pas croire que je viens de voir de la grillade?

LE DOCTEUR.

Vous êtes un homme mort ſi vous en croyez ſeulement une cotelette.

JUAN RANA.

Je n'en reviendrai donc pas. Comment voulez-vous que je démente mes yeux & mon nez?

(*On voit paſſer un autre Domeſtique avec un pâté.*)

LE DOCTEUR.

La ſcene ne change-t-elle pas à préſent ? Voyez-vous quelqu'autre choſe ?

JUAN RANA.

Eh ! oui, vraiment, je vois un homme avec un pâté.

CASILDA.

Il eſt perdu ſans reſſource.

LE DOCTEUR.

Eh bien, ſentez-vous à préſent la force de votre mal ?

JUAN RANA.

Non, je ne ſens que le pâté. Laiſſez-moi ſeulement aller juſqu'à la cuiſine, pour voir ce qui en eſt.

LE DOCTEUR.

Vous êtes mort ſi vous faites un pas.

JUAN RANA.

Mort ! ce ſera donc d'appétit que je mourrai. Mais, Monſieur, comment ſe fait-il que je ne voie plus rien ?

LE DOCTEUR.

C'eſt que votre mal a des intervalles : les accès ſe ſuccedent, ſans quoi vous ſeriez déja crevé. Donnez-moi

votre poux que je juge quand ils viendront.

JUAN RANA.

Tenez, avertiſſez moi quand je devrai voir quelque choſe.

(*Il paſſe un portefaix avec une corbeille pleine de fruits, de pain & un broc de de vin.*)

LE DOCTEUR.

Prenez garde, voilà quelque choſe qui vous monte au cerveau.

JUAN RANA.

Oui, vraiment, ce ſont des olives, c'eſt du pain, du vin.

LE DOCTEUR.

Vous croyez voir tout cela?

JUAN RANA.

Oui, par-dieu; & ſi bien voir que ſi vous voulez je vais tâter au broc, là tout-à-l'heure devant vous.

LE DOCTERR.

Il vous en coûtera cher ſi vous bougez.

JUAN RANA.

Mais c'eſt un ſupplice effroyable que ce mal là; &, votre Médecine n'a

point de reſſource contre un mal de cette nature ?

LE DOCTEUR.

Mais ſi fait. Il faudroit quarante bonnes ſaignées, vous appliquer quatre-vingt fois les ventouſes, & après on pourra eſpérer quelque choſe.

JUAN RANA.

Eh ! miſéricorde : eſt-il poſſible que je ſois ſi malade ?

LE DOCTEUR.

On ne guérit pas vîte des maladies de cette violence au moins. Il y auroit pourtant un moyen plus doux ; ce ſeroit de vous réſoudre à ſouffrir en paix tous les vertiges de votre imagination dérangée. Pour cela il faudroit vous lier ici dans un fauteuil, & là, vous abandonner à tous vos caprices. Si vous pouviez réſiſter à cette épreuve ſans ſortir de votre place, ſans céder à l'envie d'approcher de ce que vous croyez voir, la fermentation violente que cela exciteroit dans votre ſang, pourroit vous faire du bien.

JUAN RANA.

Eſſayons donc cela.

LE DOCTEUR.

Volontiers; mais il ne faudra pas parler, & ſi vous en avez la force, quelque choſe que vous vous imaginiez appercevoir, je vous garantis guéri demain matin.

JUAN RANA.

Dépêchons, dépêchons donc. Diable, pour la ſanté il n'y a rien qu'on ne faſſe. (*On le lie ſur un fauteuil.*)

LE DOCTEUR.

Caſilda, faites mettre la table ici, là devant lui : la peur qu'il a de mourir ſuffira pour l'empêcher de nous troubler.

JUAN RANA.

Monſieur le Docteur, que dites-vous-là ?

CASILDA.

Bon, le Docteur ! eſt-ce qu'il n'eſt pas parti ? Taiſez-vous, vous parlez comme un homme dans le délire.

JUAN RANA.

Voyez donc ce que c'eſt que ce chien de mal ; j'aurois juré que le Docteur étoit-là.

CASILDA, *à ſes Domeſtiques.*

Eh! petite fille, apportez la table & des guitarres. (*On l'apporte.*)

JUAN RANA.

Ah! mon Dieu, quel accès épouvantable qui me prend! on diroit qu'on met la table. Femme, qu'eſt-ce que cela veut dire?

CASILDA.

Ce ſont vos vertiges, vous le ſentez bien.

JUAN RANA.

Eh! mais, mon Dieu, je vais mourir tout-à-l'heure; je ſens mon cœur qui ſaute à la vue de la table.

(*On ſe met à table & on mange.*)

LE DOCTEUR.

Mettez-vous-là, Caſilda, auprès de moi, & réjouiſſons-nous.

JUAN RANA.

Ah, ah, ah, je ſuis perdu! les voilà qui mangent ſans moi. Il y a de quoi expirer d'inanition & de douleur.

On chante un couplet qui ſignifie :

Juan Rana mouroit de faim, & pour le guérir, on lui ordonna de voir manger les autres, ſans manger lui-même.

LE DOCTEUR.

Voilà d'excellente grillade.

CASILDA.

A votre ſanté, Docteur.

JUAN RANA.

Je n'y tiens plus, je ſuffoque.

LE DOCTEUR.

Ce vin-là vaut mieux que de l'ambroiſie.

JUAN RANA, *faiſant des efforts pour ſe délier.*

Par-dieu! mourir pour mourir, je mangerai.

LE DOCTEUR.

Eh! prenez garde, vous vous égorgez vous-même, mon pauvre ami.

JUAN RANA.

Je m'en moque.

LE DOCTEUR.

Mais rien de tout cela n'eſt réel.

JUAN RANA.

Mais ſi le Docteur n'eſt pas ici, comment ſe fait-il que je l'entende parler?

CASILDA.

C'eſt votre maladie.

JUAN RANA, *s'étant délié.*

Mais il faut un peu voir ſi rien de tout cela n'eſt réel. (*Il leur donne des coups de bâton.*)

LE DOCTEUR.

Prenez garde donc, vous m'aſſommez.

JUAN RANA.

Non, non, ce n'eſt rien, c'eſt l'imagination.

CASILDA.

Mon mari, arrêtez donc: que faites-vous? vous me briſez les bras.

JUAN RANA.

Ma chere petite femme, ne voyez-vous pas que ce ſont des fantômes?

CASILDA & LE DOCTEUR.

Au ſecours, au ſecours.

DES VOISINS.

Eh! qu'eſt ce donc, Juan Rana? A qui en avez-vous?

JUAN RANA.

Moi, je ſuis plus grand Médecin qu'Hipocrate,

qu'Hipocrate : avec ce bâton je viens de me guérir de la plus terrible maladie.....

CASILDA.

Je ſuis morte.

LE DOCTEUR.

Il m'a rompu les os.

JUAN RANA.

Mangeons à préſent tout ſeul : il n'y a rien comme l'abſtinence & l'exercice, pour augmenter l'appétit.

FIN.

INTERMEDE
DE
LA RELIQUE;
En Eſpagnol,
ENTREMES DE LA RELIQUIA:

PERSONNAGES.

LORENSO.

ALDONZA.

Un VOISIN.

Une VOISINE.

INTERMEDE
DE
LA RELIQUE.

SCENE PREMIERE.

LORENSO, *fuyant*, ALDONZA *le pourſuivant un bâton à la main.* LE VOISIN.

LORENSO.

MISÉRICORDE, je ſuis mort.

ALDONZA.

Ah! je t'y prends, vilain ſcélérat.

LE VOISIN.

Aldonza, moderez-vous donc; ne faites point d'éclat. Ne voyez-vous pas que c'eſt votre mari?

ALDONZA.

C'eſt pour cela que je le roſſe. Je veux lui apprendre à marcher droit.

LORENSO.

Hélas! c'eſt bien plutôt le moyen de me faire aller de travers.

ALDONZA.

Eh! plaît-il?

LORENSO.

Là, là, ne vous fâchez point, ma chère femme.

ALDONZA.

Laiſſez-moi, que je l'étrille une fois tout mon ſaoul.

LE VOISIN.

Patience, donc; y a-t-il de la religion à cela? Finiſſez.

ALDONZA.

Je ſuis la maîtreſſe, peut-être, chez moi. Je rentre dans la maiſon: ſi tu y remets les pieds, malheureux, tu peux être ſûr de quatre cent coups de barre. (*Elle s'en va.*)

*

SCENE II.

LORENSO, LE VOISIN.

LE VOISIN.

Bonté de Dieu! a-t-on jamais rien vu de pareil?

LORENSO.

Eh bien, mon cher Voiſin, voilà comme je ſuis traité tous les jours.

LORENSO.

Mais d'où vient donc ſa hardieſſe, ſon inſolence?

LORENSO.

De ce que tout le bien eſt à elle. Ah! qu'on a raiſon de dire qu'un homme pauvre, qui épouſe ainſi une femme riche, ſe donne un maître.

LE VOISIN.

Et pourquoi auſſi avoir été faire un pareil mariage?

LORENSO.

Oh! pourquoi? je n'avois pas le ſou. Que ne fait-on pas pour avoir de ce

di[illegible] d'argent? On m'a joué en me la donnant un bien autre tour.

LE VOISIN.

Eh! quel?

LORENSO.

Elle étoit groſſe, mon cher voiſin; on a vu que je ne diſois rien, que je ſoufftois tout cela de bonne amitié; elle s'eſt enhardie & me traite comme vous voyez; mais je n'y tiens plus; je m'en vais m'en aller au bout du monde. J'aime mieux demander mon pain, que de vivre avec un démon de cette méchanceté.

LE VOISIN.

Vous me faites pitié. Il faut que je vous donne un moyen de vous tirer d'affaire. J'ai eu auſſi autrefois une femme méchante : un ſaint homme, à qui Dieu faſſe paix, me donna une relique merveilleuſe avec laquelle j'ai mis ma femme à la raiſon. Depuis ce moment-là nous avons toujours vécu en paix & heureux. Je veux bien vous prêter cette divine relique, mais aurez-vous le courage de l'appliquer comme il le faut?

LORENSO.

Je vous en réponds.

LE VOISIN.

Je reviens.

LORENSO.

Par-dieu, je ne la quitterai pas, je la porterai ſur moi comme un ſcapulaire.

LE VOISIN *revient avec une canne dans un étui de belle peau & un ruban pour la ſuſpendre au cou.*

Tenez, voilà la paix de votre ménage. Suſpendez-moi cela à votre cou, & ne marchez jamais ſans l'avoir.

LORENSO.

Comment?

LE VOISIN.

Oui : au premier mot que dira votre femme, vous reculerez un pas; vous tirerez cette admirable relique de ſa chaſſe, & en levant le bras bien haut, vous lui en donnerez deux coups, zing-zag, & auſſi-tôt elle ſe taira.

LORENSO.

Voilà qui eſt prodigieux.

LE VOISIN.

Si elle tomboit en pamoiſon, il faudroit la toucher encore & la connoiſſance lui reviendra.

LORENSO.

Dieu vous le rende, mon bon ami : je vais ſur le champ faire l'eſſai du ſpécifique.

LE VOISIN.

Je vais vous attendre ici pour ſavoir comment il aura opéré.

LORENSO.

Ecoutez donc. Vous dites qu'il faut reculer un pas, lever le bras bien haut & puis toucher : eſt-ce comme cela ? (*Il lui donne deux grands coups de canne.*)

LE VOISIN.

Eh ! miſéricorde, vous m'aſſommez.

LORENSO.

Bon, bon, c'eſt que je voulois eſſayer.

LE VOISIN.

Adieu.

SCENE III.

LORENSO, ALDONZA.

LORENSO.

HOLA! ici Aldonza.

ALDONZA.

Qu'eſt-ce que vous dites?

LORENSO.

Plus bas, femme.

ALDONZA.

Je ne veux, pas moi.

LORENSO.

Un pas en arriere & la relique.
(*Il lui donne deux grands coups ſur la tête.*)

ALDONZA.

Au ſecours, je ſuis morte.

UNE VOISINE.

Lorenſo, prenez donc garde, elle a perdu la parole.

LORENSO.

Qu'elle ne la recherche pas. Foi d'homme d'honneur ce ſeroit la meilleure femme du monde ſi elle étoit muette.

ALDONZA.

Il m'a tuée.

LORENSO.

Tu parles encore : attrape. (*Il la bat.*)

LA VOISINE.

Songez donc que vous me frappez auſſi.

LORENSO.

En voilà aſſez pour aujourd'hui. Rappellez-là, & faites-moi le plaiſir de lui dire qu'elle s'obſerve dorénavant, ou bien, voilà la relique à mon côté.

SCENE IV.

LA VOISINE, ALDONZA.

LA VOISINE.

Eh ! bien, ma chere amie, comment vous trouvez-vous ?

ALDONZA.

J'ai la tête en morceaux.

LA VOISINE.

Il faut pourtant vous réſoudre à ne plus inſulter votre mari, au moins. Du ton dont il le prend, ce jeu ne vaudroit rien pour vous.

ALDONZA.

Je le ſens bien, je n'en reviendrai pas.

LA VOISINE.

Il faudroit tâcher de ne lui pas répondre.

ALDONZA.

Cela eſt plus fort que moi. Quand on devroit me mettre en pieces il faut que je parle.

LA VOISINE.

Je vais vous enſeigner un ſecret pour ne point parler. Je reviens.

ALDONZA.

Me voilà bien malheureuſe ! Si Alonſo continue il me tuera : pauvre femme que je ſuis !

LA VOISINE, *avec un verre plein d'eau.*

Tenez, voilà mon ſecret. Quand je me ſuis mariée j'avois la même foibleſſe que vous ; je voulois toujours gronder & crier. Mon mari, que Dieu maintienne en joie, entreprit de me corriger comme le fait le vôtre. Pour me préſerver des rechutes un bon Hermite me donna cette eau. Il ne faut qu'en prendre une gorgée & la garder dans ſa bouche quand on ſent venir la tentation de parler, & auſſitôt elle ſe paſſe.

ALDONZA.

Ah ! ma chère amie, donnez vîte votre eau, car j'entends Lorenſo.

SCENE V.

Les mêmes, LORENSO.

LORENSO.

ALDONZA, avez-vous quelque choſe pour dîner?

ALDONZA, *la bouche pleine d'eau.*

Mu, mu, mu.

LORENSO.

Eh! il n'y a rien?

ALDONZA.

Mu, mu.

LORENSO.

Qu'avez vous? Eſt-ce qu'on vous a mis un baillon?

LA VOISINE.

Non; c'eſt que je lui ai enſeigné un remede pour ne plus parler.

LORENSO.

Qu'elle ne l'oublie pas. C'eſt une excellente choſe que le ſilence.

ALDONZA, *jettant l'eau.*

Et je veux parler, moi, infâme.

LORENSO.

A la relique. (*Il la bat.*) Parlerez-vous encore ?

LA VOISINE, *en lui préſentant de l'eau.*

Croyez-moi, ſervez-vous du ſecret & n'y manquez plus.

FIN.

INTERMEDE
DE
L'ECOLIER MAGICIEN,
En Eſpagnol,
ENTREMES DE LA CUEVA DE SALAMANCA.

PERSONNAGES.

PANCRACIO.

LÉONARDA.

CHRISTINA.

CARRAOLANO.

REPONSE, *Bailli.*

NICOLAS, *Barbier.*

INTERMEDE

DE

L'ECOLIER MAGICIEN.

SCENE PREMIERE.

PANCRACIO, LÉONARDA, CHRISTINA.

PANCRACIO.

Essuie tes larmes, ma chere petite, & ceſſe de ſoupirer. Quatre jours d'abſence ne ſont pas quatre ſiecles. Je reviendrai le cinquieme au plus tard, ſi Dieu me laiſſe la vie. Mais, au reſte, ſi cela te fait tant de peine, il n'y a qu'à ne point partir; ma ſœur ſe mariera bien ſans moi.

LÉONARDA.

Non, non, mon cher Pancracio, je ne veux pas que par complaiſance pour moi, vous faſſiez une impoliteſſe. Allez, vous y êtes obligé. Pour moi, je ſupporterai de mon mieux ma douleur & ma ſolitude. Seulement je vous recommande de revenir le plutôt poſſible, ou du moins de ne paſſer point le terme que vous m'avez marqué. Soutiens-moi, Chriſtina, le cœur me manque. (*Elle fait ſemblant de ſe trouver mal.*)

CHRISTINA.

Que le diable emporte les noces & les mariés; en vérité, Monſieur, ſi j'étois à votre place, je n'aurois jamais promis d'y aller.

PANCRACIO.

Vas vîte, mon enfant, va lui chercher un verre d'eau pour lui jetter au viſage; mais attends, elle revient.

LÉONARDA.

Ah! il faut bien s'y réſoudre, il faut en faire le ſacrifice, pars mon cher ami, mais reviens vîte.

PANCRACIO.

Mais, mon cœur, ſi tu le deſire, je ne partirai point.

LÉONARDA.

Non, non, je n'ai de plaiſirs que les vôtres. Il faut vous y rendre dès que cela vous amuſera.

CHRISTINA.

O! la fleur des femmes! a-t-on jamais rien vu de cette force-là!

LÉONARDA.

Entre là-dedans, Chriſtina, & vas me chercher mon voile, que j'accompagne ton maître juſqu'à la voiture.

PANCRACIO.

Non, ma poule, gardez-vous-en bien : Chriſtina, ayes bien ſoin de ta maîtreſſe & tu ne t'en repentiras pas à mon retour.

CHRISTINA.

Allez, Monſieur, ne ſoyez pas inquiet. Je l'égayerai ſi bien qu'elle ne s'appercevra pas que vous lui manquez.

LÉONARDA.

Je ne m'en appercevrai pas! tu connois bien mal mon cœur. Hélas! il n'y a plus de ſatisfaction pour lui. Je n'attends que des peines & des douleurs.

PANCRACIO.

Elle m'attendrit trop. Vas, vas; mon ame, ſois ſûr que je ne goûterai pas plus de plaiſirs que toi juſqu'à mon retour. Adieu.

SCENE II.

LÉONARDA, CHRISTINA.

LÉONARDA.

PUISSE-TU y reſter, dans ta chienne de maiſon. Puiſſe-tu n'en jamais revenir.

CHRISTINA.

Vous m'avez fait trembler avec vos exclamations; j'ai vu le moment où il ne partiroit pas.

LÉONARDA.

Vont-ils venir?

CHRISTINA.

S'ils viendront? Nous en avons ici de bons gages, allez. Ils ont envoyé de quoi régaler un régiment. Il y a des pâtés, des jambons, des chapons

en plumes, un deſſert ſuperbe, & du vin, du vin des dieux.

LÉONARDA.

Mon cher Réponſe eſt un homme qui fait bien les choſes.

CHRISTINA.

Et Me. Nicolas auſſi, au moins.

LÉONARDA.

As-tu ſerré tout cela ?

CHRISTINA.

Tout eſt en place.

SCENE III.

LÉONARDA, CHRISTINA, CARRAOLANO.

LÉONARDA.

CHRISTINA, vois à la porte, on frappe.

CARRAOLANO.

Meſdames, je ſuis un pauvre étudiant.

CHRISTINA.

C'eſt très-bien fait d'être étudiant

& pauvre, mais il eſt très-mal d'entrer ainſi dans les maiſons.

CARRAOLANO.

Ne vous fâchez point, ma belle Demoiſelle, je ne demande qu'un coin dans le grenier pour me mettre à couvert de la pluie qui va tomber cette nuit.

LÉONARDA.

Et d'où êtes-vous, mon ami?

CARRAOLANO.

De Salamanque, Madame. J'ai eſſuyé toutes ſortes de malheurs. J'ai perdu un oncle que j'accompagnois ſur le chemin de Rome. En revenant j'ai été volé, & je me ſuis trouvé à votre porte ſans reſſources, ſans pain, ſans argent...

LÉONARDA.

En vérité, Chriſtina, ce pauvre garçon fait pitié.

CHRISTINA.

Il me fait compaſſion auſſi. Qu'il reſte ici la nuit, il y aura de quoi le régaler, ſans qu'il nous en coûte rien, & il m'aidera à plumer la volaille.

LÉONARDA.

LÉONARDA.

Mais y ſonges-tu; il va donc tout voir !

CHRISTINA.

Bon, bon, il a l'air d'en avoir bien vu d'autres. Dites-moi, mon bel ami, ſaurez-vous bien plumer deux chapons?

CARRAOLANO.

Mademoiſelle, je ſuis Bachelier de Salamanque, je plumerois le diable....

LÉONARDA.

Mais êtes-vous diſcret, au moins? Bouche cloſe ſur tout ce que vous verrez ici.

CARRAOLANO.

On me mettroit en pieces plutôt que de m'arracher une parole qu'il ne faille pas dire.

CHRISTINA.

Je ſuis ſa caution. Allons à l'ouvrage.

SCENE IV.

LÉONARDA, REPONSE, NICOLAS, CHRISTINA, CARRAOLANO.

REPONSE.

ALLONS, ſautons, chantons, réjouiſſons-nous. Mais (*en voyant l'Ecolier*) qui eſt cet homme-là ?

CHRISTINA.

Un pauvre Bachelier de Salamanque qui a demandé le couvert pour cette nuit.

REPONSE.

Ce drôle-là m'a l'air d'avoir une mauvaiſe phyſionomie ; ne peut-on pas lui donner du pain & deux reaux, & qu'il paſſe ſon chemin ?

CARRAOLANO.

Eh ! Monſieur, un peu de charité, me voilà devenu officier de la maiſon. Je ſuis aide-de-cuiſine, vous m'allez voir en beſogne, vous ne ſerez pas fâché de m'avoir gardé. J'accommode un

chapon à miracle, & je le mange encore mieux, laiſſez faire.

NICOLAS.

Il fait le plaiſant. Vaille que vaille, pourvu qu'il ſe taiſe, qu'il reſte.

REPONSE.

A la bonne heure, chantons, danſons.

CHRISTINA.

Oui, il eſt bien tems de cela. Songeons au ſouper, morbleu.

PANCRACIO, *à la porte, en dehors, frappant de toute ſa force.*

Hola, ho, on ne m'entend donc pas ? Pourquoi la porte eſt-elle fermée de ſi bonne heure ?

LÉONARDA.

Ah ! malheureuſe que je ſuis ! c'eſt mon mari.

CARRAOLANO.

C'eſt le diable.

CHRISTINA.

Allons, Meſſieurs, au bûcher tous.

PANCRACIO.

On n'ouvre pas. Eh ! Chriſtina.

CARRAOLANO.

Cachez-vous, Meſſieurs, où vous pourrez, pour moi je vais au grenier à foin.

CHRISTINA.

Dépêchez donc, il va enfoncer la porte. Venez avec moi, vous autres.

LÉONARDA, *à la fenêtre.*

Qui eſt-ce? Qui frappe donc avec tant de violence?

PANCRACIO.

C'eſt ton mari, mon enfant. Il y a une demi-heure que je ſuis là à frapper.

LÉONARDA.

A la voix il me ſemble bien que c'eſt vous; mais cependant on peut s'y tromper.

PANCRACIO.

Quelle prudence admirable! ouvre, ouvre, va, c'eſt moi.

LÉONARDA.

Je vais bien le voir. Qu'eſt-ce que j'ai fait quand vous êtes parti d'ici?

PANCRACIO.

Tu as ſoupiré, pleuré, & enfin tu t'es trouvée mal.

LÉONARDA.

Cela eſt vrai. Es-tu-là, Chriſtina c'eſt Monſieur, va, tu peux lui ouvrir.

CHRISTINA.

J'y vais, Madame. (*Elle ouvre.*)

SCENE V.

LÉONARDA, CHRISTINA PANCRACIO.

LÉONARDA.

SOYEZ le bien venu ; mais voilà votre retour bien avancé.

PANCRACIO.

Oui, à cent pas d'ici, une roue de la voiture s'eſt caſſée, & j'ai mieux aimé revenir coucher auprès de toi que d'attendre là dans la campagne qu'on l'eût racommodée. Demain je chercherai une occaſion ; mais qu'eſt-ce que j'entends ?

CARRAGLANO, *du grenier.*

Ouvrez-moi, je vous en ſupplie, j'étouffe.

PANCRACIO.

Eſt-ce dans la maiſon ou dans la rue que l'on parle ainſi?

CHRISTINA.

Vous verrez que ce ſera ce pauvre Ecolier que j'ai enfermé dans le grenier pour y paſſer la nuit.

PANCRACIO.

Comment! un Ecolier chez moi la nuit & pendant mon abſence? Cela ne vaut rien : il faut, m'amour, que je ſois auſſi ſûr de ta fidélité que je le ſuis, pour n'en pas concevoir d'alarmes. Mais va lui ouvrir, Chriſtine; apparemment que la paille ſe ſera dérangée, & qu'il en eſt ſuffoqué.

LÉONARDA.

C'eſt un pauvre malheureux qui a demandé le couvert pour l'amour de Dieu. Vous me connoiſſez; vous ſavez que je ne puis rien refuſer de ce que l'on me demande.

SCENE VI.

Les mêmes, CARRAOLANO, *les cheveux pleins de paille.*

CARRAOLANO.

NARGUE du ſcrupule. Si j'avois été plus hardi, je n'aurois pas couru le riſque d'étouffer dans ce maudit grenier : j'aurois eu un bon ſouper, de beaux draps bien blancs, & un excellent lit.

PANCRACIO.

Et qui vous auroit donné tout cela, mon ami ?

CARRAOLANO.

Qui ! mon art ; mais la crainte de la juſtice me lie les mains.

PANCRACIO.

C'eſt un art dangereux que celui qui vous expoſe à avoir les mains liées par la Juſtice.

CARRAOLANO.

Ma foi, la néceſſité l'emporte ſur la

crainte. Je ne fais pas ſouvent uſage de mon ſecret, pour ne pas me brouiller avec la ſainte Inquiſition. Mais aujourd'hui ſi je croyois que ces Dames fuſſent capables de ſe taire.....

PANCRACIO.

Je ſuis leur caution. Allez, ſoyez ſans inquiétude : voyons un peu votre ſecret.

CARRAOLANO.

Voulez-vous que je me faſſe apporter ici par deux diables un panier plein de proviſions ?

LÉONARDA.

Des diables ici devant moi ! Jeſus, préſerve-moi de cette horreur.

CHRISTINA.

Le coquin a le diable au corps : j'ai le ſang tout glacé de penſer à ce qu'il veut faire.

PANCRACIO.

Ma foi s'il n'y avoit pas de danger, je ſerois curieux de voir quelle figure ont les diables, & comment ſont tournés leurs paniers ; mais qu'ils n'aient rien d'affreux dans la phyſionomie, au moins.

CARRAOLANO.

Voulez-vous que je les faſſe paroître ſous la figure du Bailli de la Paroiſſe & du Barbier ſon ami?

CHRISTINA.

Les pauvres gens! Quoi! il ſeroit permis à des diables d'emprunter leurs viſages?

LÉONARDA, *à part.*

Je ſuis morte. Chriſtina, il va tout découvrir.

CHRISTINA, *à part.*

Point, point. Je ſuis toute raſſurée au contraire. Le drôle a de l'eſprit, il vous tirera d'embarras.

CARRAOLANO.

Pauvres diables qui vous cachez ici autour, ſortez & apportez au plutôt un panier bien garni, comme vous ſavez que je le veux. Ne me faites pas répéter, paroiſſez ſur le champ. Si vous me faites aller là-bas, vous vous en trouverez mal.

CHRISTINA.

J'entends du bruit: je gagerois que voilà les diables & le panier avec.

LÉONARDA.

En effet, comme ils reſſemblent au Bailli & au Barbier.

PANCRACIO.

Voilà qui eſt vraiment admirable; mais voyons un peu ce qu'ils apportent.

CARRAOLANO.

Ce ſont de bonnes choſes. Goûtons un peu le vin. (*Il boit.*) Il eſt excellent, ma foi; c'eſt du nectar. Allons, poſez tout cela-là, mes amis, & divertiſſons-nous un peu.

CHRISTINA.

Eſt-ce qu'ils vont ſouper avec nous?

PANCRACIO.

Bon! eſt-ce que les diables mangent?

NICOLAS.

Oui, vraiment, il y en a qui mangent, & nous ſommes de ceux là.

CHRISTINA.

Dès que ce ſont eux qui nous donnent à ſouper, il faut leur en laiſſer leur part; cela eſt trop juſte. Ces diables là ont l'air d'honnêtes gens.

LÉONARDA.

Pourvu qu'ils ne nous effrayent point, & que mon mari y consente, qu'ils restent, je le veux bien.

PANCRAÇIO.

Et moi aussi : allons, entrons & mettons-nous à table. Je suis curieux de voir manger des diables & d'apprendre d'eux le secret de les faire venir quand on en a besoin.

Fin du quatrieme & dernier Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Théatre Eſpagnol*, & je n'y ai rien trouvé qui ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 16 Mars, 1769. *Signé* CRÉBILLON.

PRIVILEGE.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur L....., Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage intitulé : *Théatre Eſpagnol.* S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS dé-

fenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere, dans aucun lieu de notre obéiſſance : Comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres ; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle du Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſ-

quelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le Mercredi quinzieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-neuf, & de notre Regne le cinquante-cinquieme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé* LEBEGUE.

J'ai cédé le préſent Privilege à M. DE HANSY, le jeune, Libraire, pour en jouir ſuivant les conventions faites entre nous. A Paris, ce 24 Novembre 1769.

Signé, L.....

Regiſtré le préſent Privilege & enſemble la ceſſion, ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre Royale & Sydicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, no 540, fol. 57, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 28 *Novembre* 1769. *Signé*, BRIASSON, *Syndic.*

CATALOGUE

Des Livres nouveaux qui ſe trouvent chez le même Libraire.

MÉMOIRES de Miſſ Lucie d'Orbery, par Madame de B..... G..... Auteur des Lettres de Milady Bedfort, 1770, 2. *vol. in*-12. 3 l. 12 ſ.

Cours de Phyſique expérimentale & Mathématique, par Pierre Van Muſſenbroek, traduit par M. Sigaud de Lafond, 1769, 3 *vol. in*-4. *fig.* 36 l.

La Vie de la vénérable Louiſe de Marillac, veuve de M. Legras, Fondatrice & premiere Supérieure des Filles de la Charité, par M. Gobillon, revue & augmentée, par M. Collet, 1769. *in*-12. 2 l. 10 ſ.

Inſtructions Militaires ſur le ſervice de garniſon & de campagne, dictées à l'Ecole Militaire, par M. du Bouſquet, 1769, 2 *vol. in*-12. 5 l.

Etat de la Corſe, ſuivi du Journal d'un Voyage dans cette Iſle, & des Mémoires de Paſcal Paoli, par J. Boſwel, avec la carte de l'Iſle, 2 *vol. iu*-12, *br.* 5 l.

Choix varié de Poéſies Philoſophiques & Morales, traduites de l'Allemand & de l'Anglois, 1769, 2 *vol. in*-12, *br.* 2 l. 10 ſ.

Lettre ſur quelques ouvrages d M. de Voltaire, 1769, *in*-8. 1 l. 4 ſ.

Betſi, ou les biſarreries du Deſtin, par l'Auteur de l'Ecole des Peres & Meres, 1769, 2 *vol. in*-12, *br.* 3 l.

Lettres de Milady Bedfort, par Madame de B..... G..... 1769, *in*-12, *br.* 1 l. 16 ſ.

Les Amans illuſtres, ou la Nouvelle Cléopatre, 1769, 3 *vol. in*-12, *br.* 6 l.

Les Amans indécis, ou Hiſtoire de Sir Edouard Balchen, trad. de l'Anglois, 1769, 3 *part. in*-12, *br.* 4 l. 10 ſ.

Hiſtoire Naturelle & Civile de l'Iſle de Minorque, traduite de l'Anglois de J. Armſtrong, 1769, *in*-12, avec *carte & fig.* 2 l. 10 ſ.

Hiſtoire du Gouvernement des anciennes Républiques, où l'on découvre les cauſes de leur élévation & de leur dépériſſement, par M. Turpin, 1769, *in*-12. 3 l.

Hiſtoire de Miſſ Beville, traduit de l'Anglois, 1769, 2 *part. in*-12, *br.* 3 l.

Diſcours de M. J. J. Rouſſeau ſur cette queſtion : *Quelle eſt la vertu la plus néceſſaire aux Héros, & quels ſont les Héros à qui cette vertu a manqué?* 1769, *in*-8.

Diſcours de M. le Marquis Ceſar Beccaria, ſur le commerce & l'adminiſtration publique, 1769, *in*-8.

Dictionnaire Antiphiloſophique, pour

ſervir de commentaire & de correctif au Dictionnaire Philoſophique ; nouvelle édition, corrigée & augmentée d'un grand nombre d'articles, 1769, 2 *vol. in*-8.

Nouveaux Diſcours Académiques, par M. L..... de l'Or..... 1769, *br.* 2 l. 10 ſ.

Les Erreurs de Voltaire, nouvelle édition, corrigée & augmentée, par M. l'Abbé Nonnotte, 1770, 2 *vol. in*-12. 5 l.

Dictionnaire Critique, Pittoreſque & ſententieux, par M. Caraccioli, 1770, 2 *vol. in*-12. 5 l.

Dictionnaire Italien-François, & François-Italien, d'Antonini ; nouvelle édition, entiérement refondue, 1770, 2 *vol. in*-40. 30 l.

Dictionnaire de Droit Canonique, & de Pratique bénéficiale, avec les ordonnances & déclarations, par M. Durand de Maillane, 1770, 4 *vol. in*-4. 48. l.

Les Inſtitutes du Droit Canonique, traduites en François, & adaptées aux uſages préſens d'Italie & de France, ouvrage élémentaire & nouveau, utile à toutes ſortes de perſonnes, & abſolument néceſſaire aux Etudians, par M. Durand de Maillane, 1770, 10 *vol. in*-12. 30 l.

FIN.

De l'Imprimerie de P. Al. LE PRIEUR.